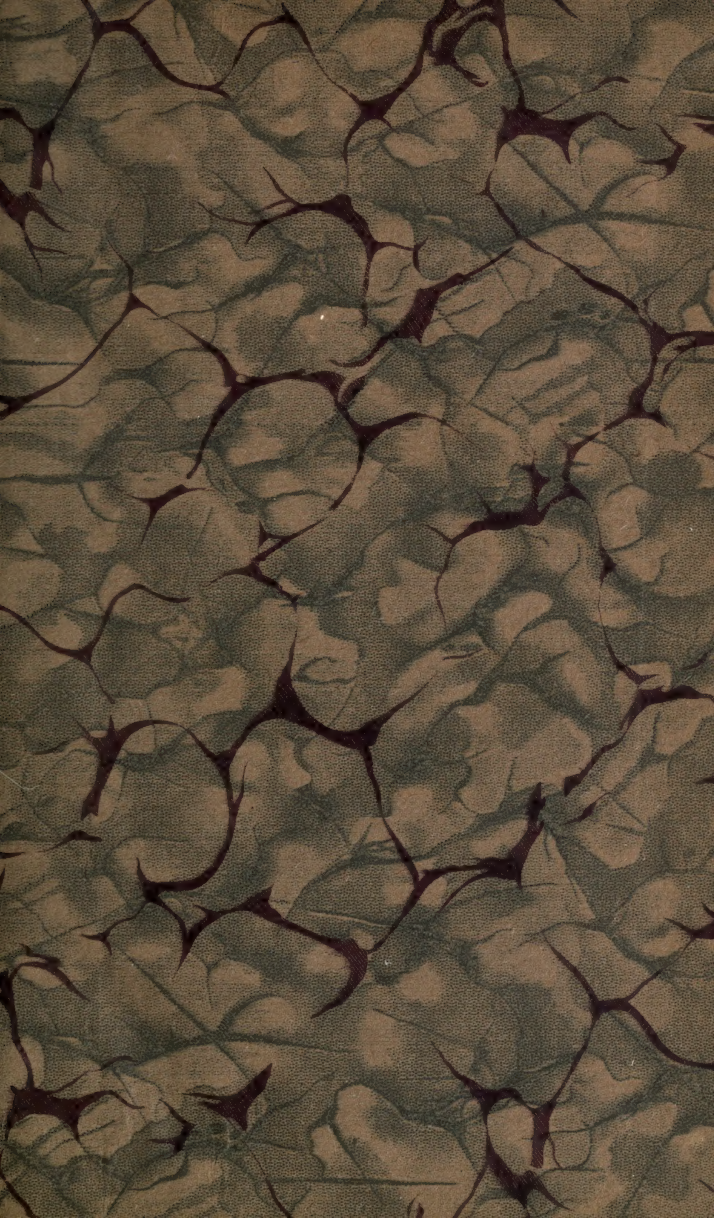

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00005951 9



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

The Estate of the late
G. Percival Best, Esq.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
DES ÉDITIONS JOUAUST

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME TROISIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés en 7 volumes

LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME TROISIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26

PQ
1641
A1
19--
t. 3

606263
21.4.55



ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

De l'Inconstance de nos actions.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empeschez qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Ma-

rius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le pape Boniface huictiesme entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui croiroit que ce fust Neron, cette vraie image de la[1] cruauté, comme on luy presenta à signer, suyvant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : « Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort? Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy-mesme, que je trouve estrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces, veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature, tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur :

Malum consilium est quod mutari non potest.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tor-

---

1. *La* [mot supprimé].

dre, les vont renvoyant [1] à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se trouve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier et indecis aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal aiséement la constance que toute autre chose, et rien plus volontiers que l'instabilité [2]. Qui en jugeroit à destail [3] rencontreroit, à mon advis [4], plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse ; car, pour la comprendre tout' en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, « C'est vouloir et ne vouloir pas tousjours mesme chose : je ne daignerois, dit-il, adjouster, pourveu que la volonté soit juste; car, si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit tousjours une. » De vray, j'ay autrefois apris que le vice, ce [5] n'est que des-reglement et faute de mesure, et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dit-on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation, et la fin et perfection, constance. »

---

1. Les *renvoyent*.
2. Et rien plus *aisément* que *l'inconstance*.
3. *En* destail et distinctement, piece à piece.
4. *A mon advis* [mots supprimés].
5. *Ce* [mot supprimé].

Si par discours nous entreprenions certaine voie, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprés les inclinations de nostre apetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte : nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cett' heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas : ce n'est que branle et inconstance,

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse :

Nonne videmus
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
Commutare locum, quasi onus deponęre possit?

Chaque jour nouvelle fantasie, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifero lustravit lumine terras[1].

A qui auroit prescript et estably certaines loix et

---

1. Nous flottons entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absoluëment, rien constamment.

certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de meurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux autres[1]. Le discours en seroit bien aisé à faire, comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche a tout touché ; c'est une harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclurre autre consequence.

Pendant les débauches de nostre pauvre Estat, on me rapporta qu'une fille, bien prés de là[2] où j'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre pour éviter la force d'un belitre de soldat, son hoste ; elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et, pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschée, toutefois aprés s'y estre bien fort blessée : elle-mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes, sollicitations et presens, mais qu'elle avoit eu peur qu'en fin il en vinst à la contrainte : et là dessus les parolles, la contenance et ce sang tesmoing de sa vertu, à la

---

1. Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins qu'ils s'abandonnoyent aux delices comme s'ils avoyent l'endemain à mourir, et bastissoyent comme si jamais ils ne devoyent mourir.

2. Qu'une fille *de* bien prés de là.

vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis ell' avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure. »

Antigonus, ayant pris en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tourmenté longtemps, et s'appercevant, aprés sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus laschement [1] aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encoüardy : « Vous mesmes, Sire, luy respondit-il, m'ayant deschargé des maux pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus, ayant esté dévalisé par les ennemis, fit sur eux pour se revencher une belle entreprise. Quand il se fut r'emplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant pris en bonne opinion, l'emploioit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances dequoy il se pouvoit adviser,

Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :

« Employez-y, respondit-il, quelque miserable soldat dévalisé » ;

---

1. Plus *froidement*.

Quantumvis rusticus : Ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit;

et refusa[1] resoluëment d'y aller[2]. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette luy avoit mis le cœur au ventre ; ce n'est[3] un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu lasche[4] par autres circonstances contraires[5].

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement ne se trouve

---

1. Et *refuse*.

2. Quand nous lisons que Mahomet ayant outrageusement rudoyé Chasan, chef de ses janissaires, de ce qu'il voyoit sa troupe enfoncée par les Hongres et luy se porter laschement au combat, Chasan alla pour toute responce se ruer furieusement seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il fut soudain englouti : ce n'est à l'adventure pas tant justification que radvisement, ny tant prouësse naturelle qu'un nouveau despit.

3. Ce n'est *pas*.

4. Devenu *autre*.

5. Cette variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subjet simple.

guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent[1]; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable[2] : tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique.

Encore que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est-ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant : celuy qui le seroit bien à point, il le seroit tousjours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens, tel seul qu'en compaignie,

1. Chaste, luxurieux.
2. Sçavant, ignorant; et liberal et avare et prodigue.

tel en camp clos qu'en une bataille : car, quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre en la guerre [1] ; aussi courageusement porteroit-il une maladie en son lict qu'une blessure au camp, et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tourmenter aprés, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils [2].

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece que celle d'Alexandre ; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine partout, et universelle [3] : qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legieres [4] soubçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete injustice et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attaint porte quelque image de pusillanimité [5]. Nostre faict, ce ne sont que pieces

1. Et autre *au camp.*

2. Quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté ; quand, estant mol contre les rasoirs des barbiers, il se trouve roide contre les espées des adversaires, l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dit Cicero, ne peuvent veoir les ennemis et se trouvent constants aux maladies ; les Cimbres et Celtiberiens tout au rebours : *nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur.*

3. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encore ses taches.

4. *Legers.*

5. Et l'excés de la penitence qu'il fit du meurtre de Clytus est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage.

rapportées, et voulons acquerir un honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle mesme; et si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussi tost des poings [1]. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbrevée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement [2], si la varieté des occurences luy faict changer de pas (je dy de voye, car le pas s'en peut ou haster ou appesantir), laissez le coure, celuy-là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres; il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du tout [3] en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessain de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archier doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche et les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but. Nul vent fait

---

1. Aussi tost *du visage.*
2. *Cui vivendi via considerata atque provisa est.*
3. Du *total.*

pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragœdies [1]. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si monstrueuse et diverse [2] que chaque piece, chaque momant, feit son jeu; et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes que de nous à autruy [3]. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes, et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice ; puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'asseurance de se jetter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encore la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline et la verge, et gendarme

---

1. Ny ne trouve la conjecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoyent les terres mieux cultivées et maisons champestres mieux gouvernées; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats, jugeants que, soigneux de leurs affaires privées, ils le seroyent des publiques.

2. Si *informe* et diverse.

3. *Magnam rem puta unum hominem agere.*

le tendre cœur des pucelles aux girons de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit ;

ce n'est pas tour de rassis entendement de nous juger simplement par nos actions de dehors; il faut sonder jusqu'au dedans, et voir par quels ressors se donne le bransle; mais, d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

CHAPITRE II

De l'Yvrongnerie.

Le monde n'est que varieté et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, et de cette façon l'entendent à l'adventure les Stoïciens; mais, encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaux vices, et que celuy qui a franchi de cent pas les limites

Quos ultra citraque nequit consistere rectum,

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet idemque
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit.

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse; les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest. Ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre, ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré [1].

Or l'yvrongnerie, entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse; cettuy-cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cettuy-cy le renverse et estonne le corps.

Cum vini vis penetravit,
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia, gliscunt [2].

---

1. Comme Socrates disoit que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maux, nous autres, à qui le meilleur est tousjours en vice, devons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans la quelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incognus.

2. Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la connoissance et gouvernement de soy.

Et en dict on, entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.

Tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

Josephe conte [1] qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoyent envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutefois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Trace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mesconté; ny Tyberius de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils, quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subjects au vin qu'il en a fallu rapporter souvant du Senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo [2].

Nous voyons nos Allemans, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur rang :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus [3].

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce

---

1. Josephe *recite.*

2. Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius beuveur d'eauë, à Cimber le dessein de tuer Cesar, quoy qu'il s'enyvrast souvent : d'où il respondit plaisamment : « Que je portasse un tyran, moy qui ne puis porter le vin ! »

3. Je n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufée

vice : les escris mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et, jusques aux Stoyciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquefois à boire d'autant et de s'enyvrer pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.

La vraye image de la vertu stoïque, Caton a esté reproché de trop boire[1] :

Narratur et prisci Catonis

---

et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus ayant convié à souper pour luy faire une notable indignité ce Pausanias qui, sur ce mesme subject, tua depuis Philippus, roy de Macedoine (roy portant par ses belles qualitez tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compagnie d'Epaminondas), il le fit tant boire qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison. Et ce que m'aprint une dame que j'honnore et prise fort, que prés de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte si ell' avoit un mary. Mais, du jour à la journée, croissant l'occasion de ce soupçon et en fin jusques à l'evidence, ell' en vint là de faire declarer au prosne de son eglise que qui seroit consent de ce faict en l'advoüant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvée, un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie en son foyer si profondement et si indecemment qu'il s'en peut servir sans l'esveiller. Ils vivent encore mariez ensemble.

1. *Ce censeur et correcteur des autres,* Caton, a esté reproché de *bien* boire.

Sæpe mero caluisse virtus.

Cyrus, ce[1] roy tant renommé, allegue entre ses autres loüanges, pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et, és nations les mieux reiglées et policées, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius, excellant medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomac ne s'aparessent, il est bon, une fois le mois, les esveiller par cet excez, et les picquer pour les garder de s'engourdir. Platon luy attribue ce mesme effect au service de l'esprit[2]; et escrit-on que les Perses aprés le vin consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours : car, outre ce que je captive aysément mes creances soubs l'authorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la societé publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice coute moins à nostre conscience que les autres ; outre ce qu'il n'est point de difficile queste, et qu'il est aisé à trouver, consideration qui n'est pas à mespriser[3].

---

1. *Ce* [mot supprimé].
2. *Platon luy attribue*, etc. [proposition supprimée].
3. Outre ce qu'il n'est point de difficile *apprest, ny mal-*

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refrechissement, pour-

---

aisé à trouver : consideration *non meprisable*. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cestecy ; et où les veut on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? Mais il la prenoit mal. La delicatesse y est à fuyr et le soigneux triage du vin. Si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire autre. Il faut avoir le goust plus lasche et plus libre ; pour estre bon beuveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemans boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaller plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché ; leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise à deux repas et moderéement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu ; il y faut plus de temps et de constance. Les anciens franchissoyent des nuicts entieres à cet exercice et y attachoyent souvent les jours : et si faut dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit guere moins de cinq lots de vin, et ne se montroit au partir de là que trop sage et advisé aux despens de noz affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire et avoir ce desir tousjours en teste. Il semble que, tous les jours, nous racourcissons l'usage de cestuy-cy, et qu'en noz maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjuners, les ressiners et les collations fussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement ? Vrayment non ; mais ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'en-

royent me engendrer avecq raison desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le

---

trempeschent en leur vigueur. Elle a affoibli nostre estomach d'une part, et, d'autre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints, plus damerets pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des comptes que j'ay ouy faire à mon pere de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien ; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols ; et, entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nomment Marc Aurele. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble et tres-modeste ; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval ; monstrueuse foy en ses paroles, et une conscience et religion en general penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droitte et bien proportionnée, d'un visage aggreable, tirant sur le brun ; adroit et exquis en touts nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour s'alleger au courir et à sauter. Du prim-saut il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu par delà soixante ans se moquer de noz alaigresses, se jetter avec sa robbe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province à peine y avoit il une femme de qualité qui fust mal nommée ; recitoit des estranges privautez, nommément siennes, avec des honnestes femmes, sans soupçon quelconque ; et de soy juroit sainctement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit aprés avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y

cours des ans nous dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle là touche l'enfance. De là elle monte à la moyenne region, où elle se plante longtemps et y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle [1]. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, ell' arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature. Mon estomac n'yroit pas jusques là, il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing [2].

---

passa, et pour le publiq et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an M. D. XXVIII, qui estoit son trente troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

1. Les autres voluptez dorment au prix.

2. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger; et boy à cette cause le dernier coup tousjours le plus grand. Et, parce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de reume ou alteré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores. Aumoins il ne m'advient guere que pour la premiere fois j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs beussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Alemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon defend aux enfants de boire vin avant dixhuict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceux qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Diony-

Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

Si munitæ adhibet vim sapientiæ.

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reiglée ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop affaire à se tenir en pieds et à se garder de ne [1] s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille, il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en

---

sus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards; qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu, et en ses loix trouve telles assemblées à boire (pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler) utiles, l'yvresse estant une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique, choses utiles et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntées des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre ; Que tout magistrat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge et de consulter des affaires publiques ; Qu'on n'y employe le jour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuict, qu'on destine à faire des enfants. Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein, suffoqua aussi les forces abbatuës par l'aage du philosophe Arcesilaüs.

1. *Ne* [mot supprimé].

doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection; je dis quand rien ne la choqueroit, ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voylà rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une legiere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est un homme : qu'est-il plus caduque, plus miserable et plus de neant? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonore aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus.

Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menasse; il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice [1]; il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix vaincue du mal, au moins comme estant en une aspre meslée [2] :

Humani a se nihil alienum putet.

---

1. Comme un enfant, nature ayant voulu se reserver ces legeres marques de son authorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze.

2. Sinon d'une voix *desesperée et esclatante*, au moins *d'une voix cassée et enroüée*.

Les poëtes[1] n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lachrymans, classique immittit habenas.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations, car de les emporter, il n'est pas en luy. Cetuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoyent pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy qu'à ce qui est au dessous[2].

Quand nous oyons nos martyrs crier au tyran au milieu de la flamme : « C'est assez rosti de ce costé là, hache le, mange le, il est cuit; recommance de l'autre » ; quand nous oyons en Josephe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes et

---

1. Qui feignent tout à leur poste.

2. Laissons cette autre secte, faisant expresse profession de fierté. Mais quand, en la secte mesme estimée la plus molle, nous oyons ces ventances de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses;* quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire : « Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy que vous pilez »...

persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme et asseurée : « Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise; où est cette douleur, où sont ces tourmens, de quoy tu me menassois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belistre! tu te rens, et je me renforce : fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre si tu peux; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les » : certes il faut confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « J'ayme mieux estre furieux que voluptueux[1] », Μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην; quand Sextius nous dit qu'il ayme mieux estre enferré de la douleur que de la volupté; quand Epicurus entreprend de se faire chatouiller à la goute, et desdaignant le repos[2] et la santé, que de gayeté de cœur il deffie les maux, et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de[3] les luiter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes et dignes de luy :

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem;

---

1. Mot d'Antisthenez.
2. De se faire *mignarder* à la goutte et *refusant* le repos.
3. *De* [mot supprimé].

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut; il faut qu'elle le quitte et s'esleve, et, prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse son homme si loing qu'aprés il s'estonne luy-mesme de son faict; comme, aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat pousse les hommes [1] genereux souvent à franchir des pas si hazardeux qu'estant revenuz à eux ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont espris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages et ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict que pour neant hurte à la porte de la poësie un homme rassis, aussi dit Aristote que aucune ame excellente n'est exempte de quelque meslange de folie, et a quelque raison d'appeler fureur [2] tout eslancement, tant loüable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement et discours, d'autant que la sagesse c'est [3] un maniment reglé de nostre ame, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en respond [4].

---

1. Les *soldats*.

2. N'est exempte de *meslange* de folie et a *raison* d'appeler *folie*.

3. Que la sagesse *est*.

4. Platon argumente ainsi, que la faculté de prophetizer est au dessus de nous; qu'il faut estre hors de nous quand nous la traittons : il faut que nostre prudence soit offusquée

CHAPITRE III

Coustume de l'isle de Cea.

Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit estre doubter : car c'est aux apprentifs à enquerir et à debatre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'authorité de la sacro-sainte [1] volonté divine, qui nous reigle sans contredit et qui a son rang au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir s'ils ne se remettoient en sa grace : « Et poltron! respondit-il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comme [2] un homme pourroit vivre vrayement [3] libre : « Mesprisant, dict-il, le mourir. » Ces propositions et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos sonnent evidemment une chose [4] au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous

---

ou par le sommeil ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste.

1. *Sacro-sainte* [mot supprimé].
2. *Comment.*
3. *Vrayement* [mot supprimé].
4. Evidemment *quelque* chose.

vient : car il y a en la vie plusieurs choses pires[1] à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien pris par Antigonus et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre à s'employer[2] à quelque service abject : « Tu verras, dit-il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main », et, ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater menassant asprement les Lacedemoniens pour les renger à certaine sienne demande : « Si tu nous menasses de pis que la mort, respondirent-ils, nous mourrons plus volontiers[3]. » C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut; et que le present que nature nous ait fait le plus favorable et qui nous oste tout moyen de nous pleindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille yssuës. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir nous n'en pouvons avoir faute, comme respondit Boiocatus aux Romains. Pourquoy te plains-tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause; à mourir il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est : optime hoc cavit Deus.

---

1. Plusieurs *accidens* pires.

2. *De* s'employer.

3. Et à Philippus leur ayant escrit qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses : « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir? »

Eripere vitam nemo non homini potest;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux : c'est un port tres-asseuré, qui n'est jamais à craindre et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin ou qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne, c'est tousjours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autruy ; la mort, de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs qu'en celle-là. La reputation ne touche pas une telle entreprise, c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang ; un pas plus outre, nous voilà gueris tout à fait. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Servius le Grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur remede que de s'appliquer du poison aux jambes, et vescut depuis ayant cette partie du corps morte[1]. Dieu nous donne

1. N'y trouva meilleur *conseil* que de s'appliquer du

assez de congé, quand il nous met en tel estat que le vivre nous est pire que le mourir [1].

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car, outre l'authorité, qui en defendant l'homicide y enveloppe l'homicide de soy-mesmes, d'autres philosophes tiennent [2] que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde sans le commandement exprés de celuy qui nous y a mis, et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, mais [3] pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé quand il luy

---

poison *à tuer ses jambes; qu'elles fussent podagres à leur poste, pourveu qu'elles fussent insensibles.*

1. C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les Stoïciens disent que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se departir de la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunément; et au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme je n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand j'emporte le mien et que je coupe ma bourse, ny des boutefeuz, quand je brusle mon bois, aussi ne suis-je tenu aux loix faictes contre les meurtriers pour m'avoir osté ma vie. Hegesias disoit que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devoit dependre de nostre election. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus, affligé de longue hydropisie, se faisant porter en littiere, qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes. — A toy, point de salut, respondit-il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprés, Speusippus se fit mourir, ennuié d'une si penible condition de vie.

2. Sans contraste : car *plusieurs* tiennent,

3. *Ains.*

plaira, non à nous de le prendre [1] ; autrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas.

Il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient qu'à la rompre, et plus de fermeté [2] en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu ; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehenes et les bourreaux l'animent et la vivifient :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Et comme dict l'autre :

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem
Fortius ille facit qui miser esse potest.

---

1. Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous.

2. Et plus *d'espreuve* de fermeté.

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tombe massive, pour eviter les coups de la fortune : elle ne rompt son chemin et son train pour orage qu'il face :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidam ferient ruinæ.

Le plus communement, la fuitte d'autres inconveniens nous pousse à cettuy-cy : voire quelquefois la fuitte de la mort fait que nous y courons [1], comme ceux qui, de peur du precipice, s'y lancent eux-mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest.

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem [2].

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule en nous [3] : car en fin c'est nostre estre, c'est

---

1. *Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori?*

2. Platon, en ses *Lois*, ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, et de la vie et du cours des destinées, non contraint par jugement publique, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintive.

3. *En nous* [mots supprimés].

nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr et desdeigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre autre chose que ce que nous sommes. Le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre fait d'un homme ange, il ne fait rien pour luy : car, n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resjouyr et ressentir de cet amendement[1] :

Debet enim, misere cui forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male possit
Accidere.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au pris de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant evite la guerre celuy qui ne peut jouyr de la paix, et pour neant fuit la peine qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceux du premier advis, il y a eu grand doute sur ce : Quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? Ils appellent cela εὔλογον ἐξαγωγήν. Car,

---

1. Il ne fait rien pour luy; *il n'en vaudroit de rien mieux :* car, n'estant plus, *qui se resjouyra et ressentira de cet amendement pour luy ?*

quoy qu'ils dient qu'il faut souvent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne sont guieres fortes, si y faut-il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se deffaire. J'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en outre, des vierges Milesienes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprés les autres, jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroyent ainsi penduës fussent trainées du mesme licol, toutes nuës, par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre qui luy est seconde en honneur, et ne donner poinct loisir au victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse, Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dit-il, qui ne me peut jamais manquer, et de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquefois constance et vaillance; qu'il veut que sa mort mesme serve à son pays et en veut faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dés lors et se tua. Cleomenes en fit[1] autant depuis, mais ce fut aprés avoir es-

1. En fit *aussi*.

sayé le dernier point de la fortune. Tous les inconvenients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter. Et puis, y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à juger à quel point nous sommes justement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax.

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme pendant qu'il vit. « Ouy mais, respond Seneca, pourquoy auray je plustost en la teste cela, que la fortune peut toutes choses pour celuy qui est vivant, que cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir? » On voit Josephe engagé en un si apparent danger et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aucune ressource : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point par un de ses amis de se deffaire, bien luy servit de s'opiniatrer encore en l'esperance : car la fortune contourna, outre toute raison humaine, cet accident de tel biais qu'il s'en veid [1] delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion [2].

---

1. Cet accident, *si* qu'il s'en veid.
2. A la journée de Serisolles, monsieur d'Anguien essaïa

Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye accoustumé de se tuer [1] : la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë [2]; la seconde, la douleur d'estomach; la tierce, la douleur de teste [3]. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste [4]. Les

---

deux fois de se donner de l'espée dans la gorge, desesperé de la fortune du combat, qui se porta mal en l'endroit où il estoit, et cuida par precipitation se priver de la jouyssance d'une si belle victoire. J'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers : *Aliquis carnifici suo superstes fuit.*

1. On aye *droit* de se tuer.

2. Seneque, celles seulement qui esbranlent pour long temps les offices de l'ame.

3. *La seconde,* etc. [mots supprimés].

4. Damocritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen de nuict d'eschapper; mais, suivy par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espée au travers le corps. Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduite à l'extremité par les Romains, furent d'advis au peuple de se tuer tous; mais, le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze forcée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tu de sa main et leur mere aprés, qui accourut à leur mort. Cela faict, sortant en ruë avec une arbaleste et une arquebouze, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espée au poing, s'alla mesler furieusement, où il

femmes juifves, aprés avoir fait circoncire leurs enfans, s'alloient precipiter quant et eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parens, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un prestre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommandast à tel sainct, avec tel et tel veu, et qu'il fust huit jours sans prendre aucun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se deffit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre jours aprés, et que c'estoit servir ses ennemis de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lict dans la Bible que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses sattellites pour saisir le bon vieillard Rasias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le Pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschans, et de se laisser mastiner

---

fut soudain envelopé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage, aprés en avoir delivré les siens.

contre l'honneur de son rang, il se frappa de son espée; mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur au travers de la trouppe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et fauçant la presse, donna jusques à certain rocher coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print [1] à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les jetta à travers les poursuivans, appellant [2] et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté [3]. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisées, celle-là se precipita dans la riviere avec sa mere et ses sœurs pour eviter la force de quelques soldats, et cette-cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius, l'empereur.

---

1. Il print, par l'une de ses playes.
2. Appellant sur eux.
3. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir qu'un bien [1] sçavant autheur de ce temps, et notamment Parisien, se met en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout autre party que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel des-espoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses comptes, le bon mot que j'apprins à Toulouse d'une femme passée par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loüé, disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis soulée sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny » en le faisant, suyvant la reigle du bon Marot.

L'histoire est toute pleine de ceux qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peneuse. Lucius Aruntius se tua pour, disoit-il, fuir et l'advenir et le passé [2]. Sextilia, femme de Scaurus, et

1. *Bien* [mot supprimé].

2. Granius Silvanus et Statius Proximus, aprés estre pardonnez par Neron, se tuerent, ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une autre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux soupçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizés, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy fit de le faire destacher, n'ayant pretendu autre fruit de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogez, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armée des Atheniens sous la conduitte de Cimon,

Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoyent, ausquels elles n'avoyent part que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie pour leur servir, en cette extreme necessité,

---

refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, aprés avoir deffendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné allumer un grand bucher, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy-mesme. Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice-roy portugais de le desposseder, sans aucune cause apparante, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution: il fit dresser un eschaffault plus long que large, appuyé sur des colomnes, royallement tapissé et orné de fleurs et de parfuns en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en ruë, et par des degrez monta sur l'eschaffault, en un coing duquel il y avoit un bucher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumés. Ninachetuen remontra d'un visage hardy et mal contant l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent tesmoigné pour autruy, les armes à la main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment et de ne servir de fable au peuple et de triomphe à des personnes qui valoient moins que luy. Ce disant, il se jetta dans le feu.

d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour. Ce grand jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prés de l'empereur, n'eut autre cause de se tuer que la compassion du miserable estat de la chose publique romaine. Il ne se peut rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'inconstance de ma langue[1], tu ne t'en es point donné de garde; mais laisse, que je me tue la premiere » ; et, sans autrement marchander, se donna d'une espée dans le corps[2]. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes :

1. L'*incontinance* de ma langue.

2. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville assiegée par les Romains et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprés plusieurs remonstrances employées à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés. Conviant ceux qui approuveroient son advis d'aller prendre un bon souper qu'on auroit dressé chez luy, où, aprés avoir fait bonne chere, ils boiroyent ensemble de ce qu'on luy presenteroit :

ceux de dedans, se trouvans pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette vic-

---

« Breuvage qui delivrera noz corps des tourments, noz ames des injures, noz yeux et noz oreilles du sentiment de tant de vilains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres-cruels et offencez ; j'ay, disoit-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jetter dans un bucher au devant de mon huis, quand nous serons expirez. » Assez approuverent cette haute resolution, peu l'imiterent. Vingt sept senateurs le suivirent et, aprés avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets ; et, s'entre-embrassans aprés avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les autres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy ; et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aucuns furent à une heure prés de veoir les ennemis dans Capouë, qui fut emportée le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoyent si cherement fuy. Taurea Jubellius, un autre citoyen de là, le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingtcinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, fit-il, qu'on me massacre aussi aprés tant d'autres, afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains, Jubellius continua : « Puis que mon païs prins, mes amis morts et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse » ; et, tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé mourant aux pieds du consul.

toire, et s'embrasarent[1] universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité. Nouvelle guerre : les ennemis combattoient pour les sauver, eux pour se perdre, et faisoient pour garentir leur mort toutes les choses qu'on faict pour garentir sa vie[2].

---

1. *S'embraiserent.*

2. Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses, pour soustenir les Romains, les habitans firent amas de leurs richesses et meubles en la place, et ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayants entouré de bois et matiere propre à prendre feu soudainement et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suivant leur vœu, à faute de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, aprés avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible plus tost que douloureux et honteux, et montrant aux ennemis que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceux qui, amorsez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y furent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foulle qui les suivoit. Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesmes; mais, estans prins de trop court, le roy, qui eut horreur de voir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoyent diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois jours à se tuer avec plus d'ordre et plus à l'aise; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté; et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions

Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoyent privez de sepulture; ceux qui l'anticipoyent en se tuant eux mesme estoyent enterrez et pouvoyent faire testament.

Mais on desire aussi quelque fois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dissoult pour estre avec Jesus-Christ » ; et « Qui me desprendra de ces liens? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir que, sans autre occasion, il s'alla precipiter en la mer [1]. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'outremer que fit S. Loys, voyant le roy et toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en paradis, et, ayant dict à Dieu à ses amis, donna seul, à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces [2].

---

populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel. Elles le sont moins que separées : ce que le discours ne feroit en chacun, il le fait en tous, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers jugements.

1. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement.

2. En certain royaume de ces nouvelles terres, au jour d'une solemne procession auquel l'idole qu'ils adorent est promenée en publicq sur un char de merveilleuse grandeur, outre ce qu'il se void plusieurs se detaillants les morceaux

Il y a eu des polices qui se sont meslées de reigler ce doubte[1]. En nostre Marseille, il se gardoit, au temps passé, du venin preparé à tout de la cigue, aux despens publics, pour ceux qui voudroyent haster leurs jours, ayant premierement approuvé aux six cens, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprise; et n'estoit loisible autrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encor' ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont. Il advint de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compaignie, qu'une femme de grande authorité, ayant rendu conte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort pour la rendre plus honnorable : ce qu'il fit; et ayant long temps essaié pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingt dix ans en tres-heureux estat d'esprit et de corps; mais

---

de leur chair vive à luy offrir, il s'en void nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser souz les rouës pour en acquerir aprés leur mort veneration de saincteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

1. Il y *a* des polices qui se sont meslées de regler *la justice et opportunité des morts volontaires.*

lors, couchée sur son lit mieux paré que de coustume et appuiée sur le coude : « Les dieux, dit-elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceux que je laisse que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et enhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main asseurée la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses veux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. Or entretint elle la compagnie du progrez de son operation, et, comme les parties de son corps se sentoyent saisies de froid l'une aprés l'autre, jusques à ce qu'ayant dit en fin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appela ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeux.

Pline recite de certaine nation hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitans; mais qu'estans las et souls de vivre, ils ont en coustume au bout d'un long aage, aprés avoir fait bonne chere, se precipiter

en la mer du haut d'un certain rocher destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV

A demain les affaires.

Je donne avec grande raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un autheur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entens rien au grec, mais je voy un sens si beau [1], si bien joint et entretenu par tout en sa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'autheur, ou, ayant par longue conversation planté vivement dans son ame une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais sur tout je luy sçay bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son pays. Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust re-

---

1. *Si beau* [mots supprimés].

levez du bourbier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'escole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon pour en faire autant : c'est un' occupation plus aisée, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis je ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmele bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roulle à son aise.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy-mesmes que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir jusques à ce que tout fust faict : en quoy (dit-il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles qui nous fait avec tant d'indiscretion et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louër la gravité de Rusticus; et pouvoit encor y joindre la louange de sa civilité et courtoisie de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je fay doute qu'on le peust louër de prudence : car, recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand prejudice. Le vice contraire

à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche evidemment de ma complexion, et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes que trois ou quatre jours aprés on retrouvoit encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyées.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesme que la fortune m'eust fait passer par les mains ; et fais conscience si mes yeux desrobent par mesgarde quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins és affaires d'autruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Julius Cæsar se fust sauvé si, allant au senat le jour qu'il y fut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta, contenant le faict de l'entreprise [1] ; et fait aussi luy mesmes [2] le conte d'Archias, tyran de Thebes, que le soir, avant l'execution de l'entreprise que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy fut escrit par un autre Archias, Athenien, de point en point ce

---

1. *Contenant le faict de l'entreprise* [mots supprimés].
2. *Luy mesmes* [mots supprimés].

qu'on lui preparoit; et que, ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'interest d'autruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesmes s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son disner, voyre ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloyent la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre et plus accessible à ceux qui surviendroyent, ou pour porter nouvelles à celuy qui y seroit assis, ou pour luy donner quelque advertissement à l'oreille [1] : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se departoyent pas de l'entremise d'autres affaires et survenances. Mais, quand tout est dit, il est mal-aisé és actions humaines de donner reigle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

---

1. Et plus accessible à ceux qui surviendroyent, *pour entretenir celuy qui y seroit assis.*

CHAPITRE V

De la Conscience.

VOYAGEANT un jour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un honneste gentil'homme et de bonne façon [1]. Il estoit du party contraire au nostre; mais je n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit autre. Et le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si meslées, vostre ennemy n'estant distingué d'avec vous de aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, ny de façon [2], nourry en mesmes loix, meurs et mesme foyer [3], qu'il est mal-aisé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de r'encontrer nos trouppes en lieu où je ne fusse conneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'adventure, comme il m'estoit autrefois advenu : car en un tel mescompte je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement entre autres un page, gentil homme italien, que je nourrissois soigneusement; et fut esteincte en luy une tresbelle enfance et plaine de grande esperance. Mais cettuy-cy en avoit une frayeur si esperduë, et je le voiois

1. Un *gentilhomme de* bonne façon.
2. *Ny de façon* [mots supprimés].
3. Mœurs et mesme *air*.

si mort à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que je devinay en fin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque et des croix de sa cazaque on iroit lire jusques dans son cœur ses secrettes intentions, tant est merveilleux l'effort de la conscience. Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesme, et, à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est dans la bouche des enfans : Bessus, Pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbatu un nid de moineaux et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, par ce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faucement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoit esté occulte et inconnu ; mais les furies, vengeresses de la conscience, le firent mettre hors à celuy mesmes qui en devoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien prés le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. Quiconque attent la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritée l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy :

Malum consilium consultori pessimum,

comme la mouche guespe picque et offence au-

truy, mais plus soy-mesme, car elle y perd son éguillon et sa force pour jamais,

Vitasque in vulnere ponunt.

Les cantarides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature. Aussi, à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans et dormans :

Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. » Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux mesmes :

Prima est hæc ultio, quod se
Judice nemo nocens absolvitur.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'asseurance et de confience. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrete science que j'avois de ma volonté et innocence de mes desseins :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo.

Il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flater ses juges : « Il vous siera bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre de juger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'authorité de juger de tout le monde. » Et un' autre fois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dit-il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnarent [1] contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy-cy » ; et se mettant à marcher devant vers le temple, voylà toute l'assemblée et son accusateur mesmes à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander conte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre des raisons qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dit que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise ; mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceust contrefaire une telle asseurance [2].

---

1. *Donnerent.*

2. Il avoit le cœur trop gros de nature et accoustumé à trop haute fortune, dit Tite Live, pour sçavoir estre crimi-

C'est une dangereuse invention que celle des gehenes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité[1] : car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce dequoy on l'accuse est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a fait, un si beau guerdon que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car au coulpable il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse, et, de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs[2]. Mille et mille en ont chargé leur teste de fauces accusations[3], entre lesquels je compte Philotas[4], considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit et le progrez de sa geine. Mais tant y a que c'est[5] le

---

nel et se demettre à la bassesse de deffendre son innocence.

1. Et celuy qui les peut souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peut souffrir.

2. *Etiam innocentes cogit mentiri dolor.*
D'où il advient que celuy que le juge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné.

3. De faulces *confessions*.

4. Je *loge* Philotas.

5. Que c'est, dit-on

moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer [1].

CHAPITRE VI

De l'Exercitation.

Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes [2] pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons et

---

1. Bien inhumainement pourtant et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsin, estiment horrible et cruel de tourmenter et desrompre un homme de la faute duquel vous estes encore en doubte. Que peut il mais de vostre ignorance? Estes vous pas injustes, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faites pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il ayme mieux mourir sans raison que de passer par cette information plus penible que le supplice et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice et l'execute. Je ne sçay d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre justice : une femme de village accusoit devant le general d'armée, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armée ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, aprés avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation si elle mentoit, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict; et la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.

2. Assez *puissants*.

formons nostre ame par experience et usage[1] au train auquel nous la voulons renger : autrement, quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée, quelque bonne volonté qu'elle ait[2]. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les autres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible pour se durcir au mal et au travail; d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut de rien[3] ayder. On se peut, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels autres accidents; mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentifs quand nous y venons.

---

1. *Et usage* [mots supprimés].
2. *Quelque bonne volonté qu'elle ait* [mots supprimés].
3. *De rien* [mots supprimés].

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps qu'ils ont essayé en la mort mesme de la gouster et savourer, et ont tendu et bandé [1] leur esprit pour voir que c'estoit de ce passage; mais ils ne sont pas revenus nous en dire les nouvelles :

Nemo expergitus extat
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta.

Canius Julius, noble homme [2] romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce monstre de Caligula [3], outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Et bien, Canius, en quelle démarche est à cette heure vostre ame? que fait elle? en quels pensemens estes vous? — Je pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner aprés, si je puis, advertissement à mes amis. » Cettuy-cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit-ce, et quelle fierté de courage,

---

1. Et ont *bandé*.
2. *Homme* [mot supprimé].
3. Par ce *marault* de Caligula.

de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Jus hoc animi morientis habebat.

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle et de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoistre; et si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous et en prattiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort[1]. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur et qui y ont perdu tous sentimens, ceux là, à mon advis, ont esté bien prés de voir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir ny goust ny sen-

1. Combien facilement nous passons du veiller au dormir! Avec combien peu d'interest nous perdons la connoissance de la lumiere et de nous! A l'adventure, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par iceluy nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre, et, dés la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprés icelle pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte.

timent sans loisir[1]. Nos actions[2] ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles-là peuvent tomber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entiere santé : je dy non seulement entiere, mais encore allegre et bouillante. Cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies que, quand je suis venu à les essayer[3], j'ay trouvé leurs pointures molles et lasches au pris de ma crainte. Voicy que j'essaie[4] tous les jours : suis-je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempesteuse, je m'estonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campaigne; y suis-je moy mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousjours enfermé dans une chambre me sembloit insupportable : je fus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'émotion, d'alteration et de foiblesse; et ay trouvé que, lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moy mesme quand j'en suis, et que la force de mon apprehention enche-

1. Avoir *nul sentiment* sans loisir.
2. Nos *souffrances*.
3. A les *experimenter*.
4. Voicy que *j'espreuve*.

rissoit prés de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vaut pas la peine que je prens à tant d'apprests que je dresse et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes advantures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiesmes troubles ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moiau de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant estre en toute seureté et si voisin de ma retraicte que je n'avoy point besoin de meilleur equipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guiere ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant presentée de m'aider de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroier de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voilà le cheval abbatu et couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, mort [1], estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon es-

---

1. *Mort* [mot supprimé].

pée, que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy, aprés avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras et m'emportoient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieuë françoise. Sur le chemin, et aprés avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commençay à me mouvoir et respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomac que, pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me mit [1] sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur, et, plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus et par un si long traict de temps que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perche, dubbiosa anchor del suo ritorno,
Non s'assecura attonita la mente.

Cette recordation que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idée si prés du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veue

---

1. On me *dressa*.

si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encore rien que la lumiere,

> Come quel ch' or apre, or chiude
> Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.

Quand aux functions de l'ame, elles naissoient avec mesme progrez que celles du corps. Je me vy tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché par tout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lévres : je fermois les yeux pour ayder, ce me sembloit, à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent emporter [1] au sommeil.

Je croy que c'est ce mesme estat où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse en l'agonie de la mort; et croy [2] que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soient agitez de griéves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesmes d'Estienne de La

1. Qui se laissent *glisser*.
2. Et *tiens*.

Boetie, que ceux que nous voyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par l'accident[1] d'une apoplexie, ou mal caduc,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit: ingemit, et fremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat,

ou blessez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous en tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps; j'ay tousjours pensé, dis-je, qu'ils avoient et l'ame et le corps enseveli et endormy,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ;

et ne pouvois croire que, à un si grand estonnement de membres et si grande défaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se reconnoistre, et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast et qui leur peust faire juger et sentir la misere de leur condition, et que par consequent ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible que d'avoir l'ame vifve et affligée sans moyen de se declarer : comme je dirois de

---

1. Ou par *accident*.

ceux qu'on envoye au supplice leur ayant couppé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort la plus muette me semble la mieux seante, si elle est accompaignée d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible, tenus cependant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misere. Les poetes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsin une mort languissante :

Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelque fois à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix d'une ouye trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doubte que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure. Car, premierement, estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à belles ongles [1] (car j'estoy desarmé), et si sçay que je ne santoy en l'imagination rien qui me blessast : car il y a plusieurs mouvemens en nous qui ne partent pas de nostre discours [2],

Semianimesque micant digiti ferrumque retractant.

Ceux qui tombent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui fait que nos membres se prestent des offices et ont des agitations à part de nostre discours :

Falciferos memorant currus abscindere membra,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem.

J'avoy mon estomac pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'ordonnance [3] de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, aprés qu'ils sont trespassez, ausquels on voit resserrer et remuer des muscles. Chacun sçait par experience qu'il y a des parties qui se branslent et esmeuvent souvent [4] sans son

---

1. A *beaux* ongles.
2. De nostre *ordonnance*.
3. Contre *l'advis*.
4. Qui se branslent, *dressent et couchent* souvent.

congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit des-jà couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses, non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal-aisé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillée; si est-ce que je n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains, en nuë, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux et des oreilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'aloy; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont des[1] legiers effects que les sens produisoyent d'eux mesmes, comme d'un usage; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legierement, et comme lechée seulement et arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon assiete estoit à la verité tres-douce et pai-

1. *De.*

sible : je n'avoy affliction ny pour autruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, je senty une infinie douceur à ce repos, car j'avoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras par un long et tres-mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprés les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receuz aucun, tenant pour certain que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et la foiblesse du corps [1] d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement et d'une façon si molle et si aisée que je ne sens guiere autre action si plaisante [2] que celle-là estoit. Quand je vins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei,

qui fut deux ou trois heures aprés, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en fus si mal deux ou trois nuits aprés, que j'en cuiday remourir encore un coup, mais d'une mort plus vifve ; et me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas oublier cecy, que

---

1. Et *celle* du corps.
2. Autre action *moins poisante.*

la derniere chose en quoy je me peus remettre, ce fut la souvenance de cet accident, et me fis redire plusieurs fois où j'aloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps aprés, et le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir et me representer l'estat où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy veu à mes talons et me tins pour mort, mais ce pensement avoit esté si soudain que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frapoit l'ame de secousse et que je revenoy de l'autre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car, à la verité, pour s'aprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline, chacun est à soy-mesmes une tres-bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de s'espier de prés. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'autruy, c'est la mienne [1].

---

1. Et me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré, si je la communique. Ce qui me sert peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gaste rien, je n'use que du mien ; et, si je fay le fol, c'est à mes despends et sans l'interest de personne, car c'est en follie qui meurt en

moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette-cy, n'en connoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jetté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visée à mes pensées, que je ne conrerolle et n'estudie que moy; et si j'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fay part de ce que j'ay apprins en cette cy, quoy que je ne me contente guere du progrez que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soymesmes, ny certes en utilité. Encore se faut il testonner, encore se faut il ordonner et renger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse, car je me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstinéement en hayne de la ventance, qui semble tousjours estre attachée aux propres tesmoignages. Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser :

In vitium ducit culpæ fuga.

Je trouve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce fust necessairement presomption d'entretenir le peuple de soy, je ne doy pas, suyvant mon general dessein, refuser une action qui publie cette maladive qualité, puis qu'elle est en moy, et ne doy cacher cette faute que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que j'en croy, cette coustume a tort de condamner le vin, par ce que plusieurs s'y enyvrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes; et croy de

cette regle qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si hautement parler d'eux, ny les philosophes, ny les theologiens ne se brident; ne fay-je moy, quoy que je soye aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jetter bien avant sur le trottoir. Dequoy traitte Socrates plus largement que de soy? A quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et branle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme noz voisins à tout le peuple; mais nous n'en disons, me respondra-on, que les accusations. Nous disons donc tout, car nostre vertu mesme est fautiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre. Qui me defend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastimens non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire de soy-mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure, entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe, qui ne peut tomber en production ouvragere; à toute peine le puis je coucher en ce corps aëré de la voix. Des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroyent plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estalle entier : c'est un *skeletos* où, d'une veuë, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege. L'effect de la toux en produisoit une partie; l'effect de la palleur ou battement de cœur un' autre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escris, c'est moy, c'est mon essence.

Je tien qu'il faut estre prudent à estimer de soy, et pa-

reillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit haut, indifferemment. Si je me sembloy bon et sage tout à fait, je l'entonneroy à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'ayde de la fausseté, et la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousjours presomption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux icy ordonnent, qui, en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée; la langue n'y peut avoir qu'une bien legere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy, de se hanter et prattiquer que c'est se trop cherir. Mais cet excez naist seulement en ceux qui ne se tastent que superficiellement ; qui se voyent aprés leurs affaires ; qui appellent resverie et oysiveté de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne, s'estimants chose tierce et estrangere à eux mesmes. Si quelcun s'enyvre de sa science, regardant souz soy, qu'il tourne les yeux au dessus vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flateuse presomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eux. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaittes et foibles qualitez autres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son Dieu, de se connoistre, et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il fut estimé seul digne du nom de Sage. Qui se connoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à connoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII

Des Recompenses d'honneur.

CEUX qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar, ils[1] remarquent cecy en sa discipline militaire, que des presens et dons[2] il estoit merveilleusement liberal envers ceux qui le meritoient, mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnant : si est-ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receüe en la plus part des polices du monde, d'establir certaines merques vaines et sans pris pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogative d'aucuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores jusques à nous[3].

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de

---

1. *Ils* [mot supprimé].
2. Que des *dons*.
3. *Jusques à nous* [mots supprimés].

nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et profitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et satis-faire par des recompenses[1] qui ne chargent aucunement le publiq et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousjours conneu par experience ancienne et que nous avons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens d'honneur[2] avoyent plus de jalousie de telles recompenses que de celles où il y avoit du guein et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au pris, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale et en retranche. L'ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en honneur[3] parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication de aucune autre commodité. Cela faisoit que autre-fois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fust, auquel la noblesse pretendist avec tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur, la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les autres dons

---

1. Et satisfaire par des *payemens*.
2. Que les gens *de qualité*.
3. En *credit*.

et presens n'ont pas leur usage si noble [1], d'autant qu'on les employe à toute autre [2] sorte d'occasions : c'est une monnoye à toute espece de marchandise [3]. Par des richesses, on paye [4] le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler et les plus viles offices qu'on reçoive; voire et le vice mesme [5] s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison, et semblable, que nous employons à nostre usage par l'entremise d'autruy [6] : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye [7] que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette-cy que de l'autre, d'autant que l'honneur, c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté, et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?

On ne remerque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soing de la nourriture à ses enfans [8], d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit [9]. Je ne pense pas que aucun citoyen de

---

1. Les autres dons *n'ont pas* leur usage si *digne*.
2. *Autre* [mot supprimé].
3. *C'est une monnoye,* etc. [proposition supprimée].
4. On *satisfaict*.
5. *Mesme* [mot supprimé].
6. *Et semblable,* etc. [passage supprimé].
7. De monnoye commune.
8. *De* ses enfans.
9. Non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesmes.

Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire et vulgaire [1] en leur nation; et aussi peu de la fidelité et mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume; et ne sçay avec, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris et estimation que cette là, que peu de gens en jouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus de gens [2] qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en faloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aysément advenir que plus de gens [3] le meritent, car il n'est aucune des vertuz qui s'espende si aysément que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, perfecte et philosophique, dequoy je ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant également toute sorte d'accidens [4], equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coustume peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle dequoy je parle, et la rendent aysément vulgaire, commune et populaire [5], comme il est tresaysé à

1. *Et vulgaire* [mots supprimés].
2. Plus *d'hommes*.
3. *De gens* [mots supprimés].
4. Toute sorte *de contraires* accidens.
5. *Commune et populaire* [mots supprimés].

voir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure et acharner à une entreprise commune, nous ferions refleurir nostre nom ancien[1]. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement cette consideration[2], elle regardoit plus loing : ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux et noble[3]; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une suffisance militaire plus universelle et qui embrassast la plus part et plus grandes parties d'un homme de guerre[4], qui fust encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux à qui il estoit deu que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si propre et si utile[5]. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il

---

1. Et acharner à une entreprise commune *tout nostre peuple,* nous ferions refleurir nostre *ancien nom militaire.*

2. Seulement *la vaillance.*

3. *Et noble* [mots supprimés].

4. On y requeroit anciennement une *expertise bellique* plus universelle, et qui embrassast la plus part et plus grandes parties d'un homme *militaire : neque enim eædem militares et imperatoriæ artes sunt...*

5. D'une invention *si utile.*

a de commun avec plusieurs; et ceux d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceux à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cet honneur qui leur estoit particulierement deu [1].

Or, de s'atendre, en effaçant et abolissant cette-cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present; et en adviendra que la derniere encourra dés sa naissance les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroyent besoing d'estre extremement tendues et contraintes, pour luy donner authorité; et cette saison tumultuere n'est pas capable d'une bride courte et reglée : outre ce, qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance et de la difference [2] de cette vertu aux autres; mais, Plutarque estant souvant retombé sur ce propos et nous estant si familier par l'air françois qu'on luy a donné si perfect et si plaisant [3], je me meslerois pour neant

---

1. Et avilir *cette marque* qui leur estoit particulierement *deuë.*

2. De la vaillance et *difference.*

3. *Et nous estant si familier,* etc. [mots supprimés].

de raporter icy ce qu'il en dict. Mais[1] cecy est digne d'estre remerqué[2], que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom mesme[3] monstre, qui vient de *valeur;* et que à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au stile de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine : car la generale appellation de *vertu* prend chez eux etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essencielle, de la[4] noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vray-semblable que la premiere vertu qui se soit fait paroistre entre les hommes et qui a donné advantage aux uns sur les autres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien que ces nations, estant tres-belliqueuses, ont donné le pris à celle des vertus qui leur estoit la[5] plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fievreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien et femme d'honneur et de vertu, ce ne soit, à la ve-

1. *Mais* [mot supprimé].
2. D'estre *consideré*.
3. *Mesme* [mot supprimé].
4. *La* [mot supprimé].
5. *La* [mot supprimé].

rité [1], à dire autre chose pour nous qu'une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, et leur laschions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.

CHAPITRE VIII

De l'Affection des peres aux enfans.

Á MADAME D'ESTISSAC.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve, et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner pris aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise ; mais elle est si fantastique et a un visage si esloigné de l'usage commun que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancolique, et une humeur par consequent tres-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement desgarny [2] et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy pour argument et pour subject. C'est un dessein farouche et mon-

1. Ce ne soit, *en effect.*
2. Entierement *despourveu.*

strueux [1]. Il n'y a rien aussi en cette besoingne digne d'estre remerqué que cette bizarrerie : car à un subject si vain et si vile le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu donner forme et façon [2] qui merite qu'on en face conte. Or, Madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur et reverence singuliere [3] que j'ay tousjours rendu à vos merites et à vos vertuz [4]. Et l'ay voulu dire notamment [5] à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos autres grandes qualitez [6], celle de l'amitié que vous avez monstrée à vos enfans tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac [7] vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu, tant d'années et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires qui vous ont agitée par tous les coins de France et vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune, il dira aisément avec

---

1. C'est *le seul livre au monde de son espece, et d'un* dessein farouche et *extravaguant.*
2. N'eust sceu donner *façon.*
3. *Et reverence singuliere* [mots supprimés].
4. *Et à vos vertuz* [mots supprimés].
5. Dire *signamment.*
6. Vos autres *bonnes* qualitez.
7. Monsieur d'Estissac, vostre mari.

moy que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je louë Dieu, Madame, qu'elle est si bien employée[1] : car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac[2] asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en retirerez l'obeïssance et reconoissance d'un tres-bon fils[3]. Mais, d'autant qu'à cause de son enfance[4], il n'a peu remerquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veus, si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira qu'il n'est gentil-homme en France qui doive plus à sa mere qu'il faict, et qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa valeur et de sa vertu[5] qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se voye universellement et perpetuellement empreinct aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'aprés le soing que chasque

---

1. Qu'elle *aye esté* si bien employée.
2. Monsieur d'Estissac, vostre fils.
3. Vous en *tirerez* l'obeissance et reconnoissance d'un tres-bon *enfant*.
4. Qu'à cause de *sa puerilité*.
5. De sa *bonté* et de sa vertu.

animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estandre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas de [1] merveille si, à reculons, des enfans aux peres, elle n'est pas si grande [2].

Puisqu'il a pleu à Dieu nous estrener [3] de quelque capacité de discours, affin que, comme les bestes, nous ne fussions pas servilement assujectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle; la seule raison doit avoir la

---

1. *De* [mot supprimé].

2. Joint cette autre consideration aristotelique, que celuy qui bien faict à quelcun l'aime mieux qu'il n'en est aimé; et celuy à qui il est deu aime mieux que celuy qui doibt; et tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment; d'autant que nous avons cher, estre; et estre consiste en mouvement et action : parquoy chascun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait exerce une action belle et honneste; qui reçoit l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce; les choses nous sont plus cheres qui nous ont plus cousté, et donner est de plus de coust que le prendre.

3. Nous *doüer*.

conduite de nos inclinations. J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement : comme, sur ce subject dequoy je parle, je ne puis gouster cette passion [1] dequoy on embrasse les enfans à peine encore nez, n'ayant ny mouvement en l'ame ny forme reconnoissable au corps par où ils se puissent rendre aimables [2]. Une vraye affection et bien reglée devroit naistre et s'augmenter avec la connoissance qu'ils nous donnent d'eux; et lors, s'ils le valent, l'inclination naturelle [3] marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont autres, nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux et mignardises pueriles [4] de nos enfans que nous ne faisons aprés de leurs actions toutes formées, comme si nous les avions aymez pour le plaisir que nous en recevions, non pour eux mesmes [5]. Et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance qui se trouve res-

1. Comme, sur ce subject *duquel* je parle, je ne puis *recevoir* cette passion.

2. Et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prés de moy.

3. *La propension* naturelle.

4. Et *niaiseries* pueriles.

5. Comme si nous les avions aymez pour *nostre passetemps, comme des guenons,* non *comme des hommes.*

serré à la moindre despence qu'il leur faut estant hommes[1]. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre et jouyr du monde quand nous sommes à mesmes de le quitter, nous rend[2] plus espargnans et rétrains envers eux : il nous semble qu'ils nous marchent sur les talons, et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre naturel porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux depens de nostre substance, nous ne devions pas estre peres[3].

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils sont en aage[4], et de ne retrancher et reserrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé et demi-mort, jouysse seul, à un coin du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfans, et qu'il les laisse cependant, par faute de moyen, perdre leurs meilleures années sans se pousser au service public

---

1. Estans *en aage.*

2. Nous *rende.*

3. Il nous *fasche* qu'ils nous marchent sur les talons, *comme pour nous solliciter de sortir ;* et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre *des choses* porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens *de nostre estre et de nostre vie,* nous ne devions pas *nous mesler d'*estre peres.

4. Quand ils *en sont capables.*

et connoissance des hommes. On les jette au desespoir de chercher par quelque voie, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoing : comme j'ay veu de mon temps plusieurs jeunes hommes de bonne maison si adonnez au larcin que nulle institution [1] les en pouvoit détourner. J'en connois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere, tres-honneste et brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit et confessa tout rondement qu'il avoit esté acheminé à cest' ordure par la rigueur et avarice de son pere, mais qu'à present il y estoit si accoustumé qu'il ne s'en pouvoit garder; et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une dame au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avois ouy faire d'un autre gentilhomme, si fait et façonné à ce beau mestier, du temps de sa jeunesse, que, venant aprés à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prés d'une boutique où il y eust chose dequoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer aprés. Et en ay veu plusieurs si accoustumez et rompus à cela [2] que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion que

1. Que nulle *correction*.
2. Si *dressez* et *duitz* à cela.

je ne l'accuse par discours; seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les autres de la françoise nation : si est-ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison d'autres contrées convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette débauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fit un jour un seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict et usage que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que, l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité en sa famille et pour eviter qu'il ne vinst à mespris et desdain à tout le monde [1] : cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal duquel on devoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et douceur de ses meurs. Les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur pris; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé

---

1. (De vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice d'avarice.)

de les avoir en respect[1] et reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfans, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité et par le besoin, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincte, et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage je n'ay tasté qu'à deux coups le fouët[2], et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrisse ; mais une seule fille[3] qui est eschappée à cette infortune a attaint six ans et plus, sans qu'on ait emploié à sa conduicte et pour le chastiement de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayséement, autre chose que parolles, et bien douces. Et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres

---

1. De les *tenir* en respect.
2. Je n'ay tasté *des verges qu'à deux coups.*
3. Mais *Leonor*, une seule fille.

causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline que je sçay estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles[1], moins nais à servir et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches ou plus malitieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfans? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien qu'à la verité nulle occasion d'un si horrible souhait peut estre ny juste ny excusable[2])? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur; car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez : je dy specialement à la noblesse, qui est d'une condition oisifve et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes; car ailleurs où la vie est questuere, la pluralité et compaignie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instrumens à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dit estre d'Aristote[3].

---

1. *Vers* des masles.

2. (Combien *que nulle occasion* d'un si horrible souhait *ne* peut estre ny juste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*).

3. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente;

Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour le service de la guerre [1] de conserver bien avant en l'aage leur pucellage, d'autant que les courages s'en amolissent et divertissent [2] :

Ma hor congiunto a giovinetta sposa,
Lieto homai de' figli, era invilito
Negli affetti di padre e di marito [3].

En certaine contrée des Indes Espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprés quarante ans, et si le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas

---

mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage aprés cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes, qui, jeune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, qu'il n'estoit pas temps, et, devenu sur l'aage, qu'il n'estoit plus temps. Il faut refuser l'opportunité à toute action importune.

1. Qui se vouloient dresser pour *la guerre.*

2. D'autant que les courages *s'amollissent* et divertissent par l'accouplage des femmes.

3. Muleasses, roy de Thunes, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remit en ses Estats, reprochoit la memoire de Mahomet, son pere, de sa hantise avec les femmes, l'appelant brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Jecus Tarentin, de Chryso, d'Astylus, de Diopompus et d'autres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux Olympiques, de la palæstrine et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien.

temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy-mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres et en la court de son prince ; il a besoin de ses pieces et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut servir justement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere aterré d'années et de maux, privé, par sa foiblesse et faute de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort et aux siens de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller pour se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaude ; le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceux à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive : autrement, sans doute, il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme fut celle-là [1], d'avoir sceu reconnoistre que la raison nous commande assez de nous dépouiller quand nos robes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens, grandeur et puissance, à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour

1. A l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre.

conduire les affaires avec la gloire qu'il y avoit acquise.

> *Solve senescentem mature sanus equum, ne*
> *Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.*

Cette faute de ne se sçavoir reconnoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est esgale (si l'ame n'en a plus de la moitié), a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps et connu familierement des personnages de grande authorité, qu'il estoit bien aisé à voir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je connoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur aise et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentil-homme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettuy-cy avoit plusieurs filles à marier et un fils desjà en aage de paroistre : cela luy [1] chargeoit sa maison de plusieurs despences et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de goust [2], non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus pour avoir, à cause

---

1. *Luy* [mot supprimé].
2. Peu de *plaisir*.

de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé de produire librement ce qui me vient en la bouche [1], qu'il luy sieroit mieux de nous faire place et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle-là de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre, qu'il avoit fort voisine [2], où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis et s'en trouva fort [3] bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye, d'obligation de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouyssance de ma maison et de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; je leur en lairrois l'usage, par ce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'authorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit, ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieux [4], de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'expe-

---

1. *De produire librement*, etc. [mots supprimés].
2. En une sienne terre *voisine*.
3. *Fort* [mot supprimé].
4. A un pere *vieil*.

rience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses enfans [1], et se respondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, je ne voudrois pas fuir leur compaignie; je voudroy les esclairer de prés et jouyr moy-mesme [2], selon le goust de mon aage [3], de leur allegresse et de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage et l'importunité de mes maladies [4], et sans contraindre aussi et forcer les reigles et façons de vivre que j'auroy lors), je voudroy au moins vivre prés d'eux à un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais bien commode [5]. Non comme je vy, il y a quelques années, un doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à une [6] telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt et [7] deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysées, sauf un reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine une fois la sepmaine vouloit-il permettre que aucun entrast pour le

1. En la main de ses *successeurs*.
2. *Moy-mesme* [mots supprimés].
3. Selon *la condition* de mon aage.
4. Et *l'obligation* de mes maladies.
5. Vivre prés d'eux *en* un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais *le plus en commodité*.
6. *Une* [mot supprimé].
7. *Et* [mot supprimé].

voir : il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy apportoit [1] une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir. Son occupation estoit se promener et lire quelque livre (car il connoissoit aucunement les lettres), obstiné au demeurant de mourir en cette démarche, comme il fit bien tost aprés.

J'essayeroy, par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroict ; ce qu'on gaigne aiséement en une nature bien née : car si ce sont bestes furieuses, il les faut éviter et fuyr pour telles. Je hay cette coustume de priver les enfans qui sont en aage du commerce et intelligence privée et familiere des peres, et de vouloir maintenir en leur endroict une morgue severe et estrangiere, pleine de rancune et desdain, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c'est une farce tres-inutile qui rend les peres ennuieux aux enfans et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde, et reçoivent avecques mocquerie ces mines fieres et coleres d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aymer. Ce sont vrays espouvantails de cheneviere [2]. Il y a tant de sortes de deffauts en la

---

1. Luy *portoit*.

2. [Ce commencement de paragraphe a été refondu de la manière suivante dans l'édition de 1595 :]

vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un duquel la jeunesse avoit esté tres-imperieuse. Quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qui se peut [1], il frappe, il mord, il jure [2], il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage auquel la famille mesme complotte : du gre-

---

J'essayeroy, par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié et bien-vueillance non feinte en mon endroict; ce qu'on gaigne aisément envers des natures bien nées : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à miliers, il les faut hayr et fuyr pour telles. Je veux mal à cette coustume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur en enjoindre un' estrangere comme plus reverentiale, nature n'aiant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité. Nous appellons Dieu tout-puissant, Pere, et desdaignons que noz enfants nous en appellent : j'ay reformé cett' erreur en ma famille. C'est aussi folie et injustice de priver les enfans qui sont en aage de la familiarité des peres et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c'est une farce tres-injuste, qui rend les peres ennuieux aux enfans et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde, et reçoivent avecques mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines : vrais espouvantails de cheneviere. Quand je pourroy me faire craindre, j'aimeroy encore mieux me faire aymer.

1. Ce *qu'il* se peut.

2. Le plus tempestatif maistre de France.

nier, du celier, voire et de sa bource, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibessiere, plus cherement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en jeu et en despence, et en l'entretien des comptes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chacun est en sentinelle contre ce pauvre homme [1]. Si, par fortune, quelque chetif serviteur s'y adonne, soudain il luy est mis en soupçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy-mesme. Quant de fois [2] s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il voyoyt cler en ses affaires!

Ille solus nescit omnia.

Je ne vois homme qui sceust aporter [3] plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire [4].

---

1. Contre *luy*.
2. *Quantes fois*.
3. Je ne *sçache* homme qui *peust* apporter.
4. Ce seroit matiere à une question scholastique, s'il est ainsi mieux ou autrement. En presence, toutes choses luy cedent; et laisse on ce vain cours à son authorité qu'on ne luy resiste jamais : on le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-il congé à un valet, il plie son pac-

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris, sur tout hargneux et vieils; mais quand c'est en faveur des enfans, elles empoignent ce titre avec gloire. S'ils sont grands et fleurissans, ils subornent incontinant, ou par authorité ou par faveur, et maistre d'hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny enfans tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inapercevance et d'ignorance et facilité à nous laisser piper. Si nous y voyions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges qui

---

quet; le voylà party, mais hors de devant luy seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et, quand la saison en est, on faict venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grace. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque depesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost aprés assez de causes pour excuser la faute d'execution ou de responce. Nulles lettres estrangeres ne luy estants premierement apportées, il ne void que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'advanture, il les saisit, ayant eu coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y trouve sur le champ ce qu'on veut; et faict-on à tous coups que tel luy demande pardon qui l'injurie par sa lettre. Il ne void en fin affaires que par une image disposée et desseignée et satisfactoire, le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, souz des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

ont à decider nos controverses sont communément partisans de l'enfance et interessez [1] ?

---

1. [Ce paragraphe a été refondu de la manière suivante dans l'édition de 1595 :]

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay veu qui desrobboit gros à son mary pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il faut qu'elles l'usurpent ou finement ou fierement, et tousjours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'authorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard et pour des enfans, lors empoignent elles ce tiltre et en servent leur passion avec gloire ; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles, grands et fleurissans, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny fils tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps qu'autant de valets, autant d'ennemis. Voyez si selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inappercevance et d'ignorance et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous, mesme en ce temps où les juges qui ont à decider noz controverses sont communément partisans de l'enfance et interessez? Au cas que cette pipperie m'eschappe à voir, aumoins ne m'eschappe-il pas à voir que je suis tres-pippable. Et aura-on jamais assez dit de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que j'en voy aux bestes, si pure, avec quelle religion je la respecte ! Si les autres me

Feu monsieur le mareschal de Monluc, ayant perdu celuy de ses enfans[1] qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme à la verité et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et creve-cœur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy, et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien connoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mespris, et a emporté cette creance que je n'ay sceu ny l'aimer, ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-je à découvrir cette singuliere affection que je luy por-

---

pippent, au moins ne me pippe-je pas moy-mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy; je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit et m'esveille de ce costé-là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration. Et plusieurs autheurs blessent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traits propres à leur estre relancez plus avantageusement.

1. Ayant perdu *son filz*.

toy dans mon ame? estoit ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Je me suis contraint et geiné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse ny senti qu'une façon tyrannique. » Je trouve que cette plainte estoit bien prise et raisonnable : car, comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous aporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entiere communication [1].

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tres-volontiers l'estat de ma volonté et de mon jugement envers eux, comme envers un chacun. Je me haste de me produire et de me presenter : car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'avoyent nos anciens Gaulois, à ce que dit Cæsar, cette-cy en estoit [2], que les enfans ne se presentoyent aus peres, ny s'osoient trouver en public en leur compaignie, que lors qu'ils com-

---

1. O mon amy! en vaux-je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins? J'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honnore. Est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie d'en faire à tout jamais les obseques? Est-il jouyssance qui vaille cette privation?

2. En estoit *l'une*.

mençoyent à porter les armes, comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi temps [1] que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie leurs enfans de la part qu'ils devoyent avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore aprés eux à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay connu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant par esperance de droit à venir plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude jouyssant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vécu prés de quatre vingt ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant trouve je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller cercher une femme qui le charge d'un grand dot : il n'est point de debte estrangier [2] qui aporte plus de ruyne aux maisons. Mes predecesseurs ont communeement suyvy ce conseil bien à propos, et moy aussi [3].

---

1. Il estoit aussi *saison*.
2. De debte *estrangere*.
3. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soyent moins traictables et recognoissantes,

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'eage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en cet aage là [1] ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutesfois, à la verité, plus contre nature de faire dépendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison et de leur aage, d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal seante et mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere [2].

---

se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus une autre; elles s'ayment le mieux où elles ont plus de tort : l'injustice les alleche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles.

1. Qu'en *leur maturité.*

2. En general, la plus saine distribution de noz biens en mourant me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs : les loix y ont mieux pensé que nous; et vaut mieux les laisser faillir en leur eslection que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puis que, d'une prescription civile et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté audelà, je tien qu'il faut une grande cause et bien apparente pour nous faire oster à un ce que

Mais, au demeurant, il me semble, je ne sçay comment, qu'en toutes façons la maistrise n'est

---

a fortune luy avoit acquis et à quoy la justice commune 'appelloit; et que c'est abuser contre raison de cette liberté d'en servir noz fantasies frivoles et privées. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en voy envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents font l'operation. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceux qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte et de trop de poids pour estre ainsi promenée à chasque instant, et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardans sur tout à la raison et observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à noz noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'avenir que nous donnent les esprits puerils. A l'adventure, eust on faict injustice de me deplacer de mon rang pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgouté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfans de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est follie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peut blesser cette regle et corriger les destinées aux chois qu'elles ont faict de noz heritiers, on le peut avec plus d'apparence en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamandable, et, selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important prejudice.

aucunement deuë aux femmes sur des hommes[1] sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le chastiment de ceux qui, par quelque humeur fievreuse, se sont volontairement soubmis à elles; mais cela ne touche point[2] les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consi-

---

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avec ses citoyens fera honneur à ce passage : « Comment donc, disentils, sentans leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira ? O dieux ! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en noz maladies, en nostre vieillesse, en noz affaires, de leur donner plus et moins selon noz fantasies ! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bien tost à mourir, il est mal-aisé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription delphique. Moy, qui fay les loix, tien que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouyssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passée que future ; mais encore plus sont au public et vostre famille et voz biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderay. Mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, j'establiray des loix et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en joyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que je puis, me soingne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

1. *Revenant à mon propos,* il me semble, *en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deuë* sur des hommes.

2. Ne touche *aucunement.*

deration qui nous a fait forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est guiere seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vray-semblance de raison qui l'authorise; mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est aussi [1] dangereux de laisser à leur jugement la dispensation et distribution [2] de nostre succession, selon le chois qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout-temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules et plus apparentes [3] : comme les animaux, qui n'ont cognoissance de leurs petits, ny goust de la parenté [4], que pendant qu'ils leur pendent à la mamelle [5]. Et si [6], il est aisé à voir par experience que cette affection natu-

---

1. *Aussi* [mot supprimé].
2. *Et distribution* [mots supprimés].
3. *Et plus apparentes* [mots supprimés].
4. *Ny goust de la parenté* [mots supprimés].
5. Que pendant qu'ils *tiennent à leurs mamelles.*
6. *Au demeurant.*

relle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort legier profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur defandant non seulement de les alaiter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres; et voit on, en la plus part d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance un' affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy de voir les femmes de vilage, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mamelles, appeller des chevres à leurs secours; et j'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femme. Ces chevres sont incontinant duites à venir alaitter ces petits enfans, reconoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesmes d'une autre chevre. J'en vis un, l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin : il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut sans doute de faim. Les bestes

alterent et abastardissent aussi aiséement que nous l'affection naturelle [1].

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons chair de nostre chair et os de nos os [2], il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit et de nostre suffisance [3] sont produicts par une plus noble partie que la corporelle et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceux cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos autres enfans est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceux cy, toute la beauté, toute la grace et excellence [4] est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les autres [5].

---

1. Je croy qu'en ce que recite Herodote de certain destroit de la Lybie, il y a souvent du mesconte; il dit qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, trouve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

2. Pour laquelle nous les appellons *autres nous mesmes.*

3. Les enfantements de nostre esprit, *de nostre courage et suffisance.*

4. Toute la grace et *prix.*

5. Platon adjouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos.

Or, les histoires estant pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelcun de cette cy[1]. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et authorité, et, entre autres qualitez, excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cæsar le deffit en Espaigne. Ce Labienus, dequoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vray-semblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise et des humeurs paternelles qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses escrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslés. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de

1. Heliodorus, ce bon evesque de Tricea, ayma mieux perdre la dignité, le profit, la devotion d'une prelature si venerable que de perdre sa fille, fille qui dure encore bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnée pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon.

mort les escrits mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses mesmes [1] que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'alions communiquer les maux corporels aux disciplines et monumens des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture; il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme tres-eloquent et son familier, voyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le devoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif: car il portoit et conservoit en sa memoire tout le contenu en iceux [2]. Pareil accident advint à Greuntius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius. Ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un' pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu; il fut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant jugé à mort par ce vilain de Neron [3], sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desjà escoulé par

---

1. *Mesmes* [mot supprimé].
2. Et conservoit en sa memoire *ce qu'ils contenoient.*
3. Estant jugé *par ce coquin Neron.*

les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eust saisi les extremitez de ses membres et commençast à approcher[1] des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela, qu'estoit ce qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfans, representant les a-dieux et les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus qui, en mourant, tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la colique, avoit toute sa consolation en la beauté de sa doctrine[2] qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits? et que, s'il eust esté au chois de laisser aprés luy un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'enterrer

---

1. A *s'*approcher.
2. De *la* doctrine.

ses escrits, dequoy nostre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieux enterrer ses enfans. Et je ne sçay si je n'aimerois pas mieux[1] en avoir produict ung, parfaictement bien formé, de l'acointance des Muses que de l'acointance de ma femme[2]. Il est peu d'hommes amoureux de la poësie[3] qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'*Eneide* que du plus beau garçon de France[4], et qui ne souffrissent plus aiséement l'une perte que l'autre[5]. Il est malaisé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroyent un jour honneur à leur pere (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenty à échanger celles là aux mieux nées et mieux coiffées de toute la Grece[6], ou que Alexan-

---

1. Si je n'aimerois pas mieux *beaucoup.*

2. A cettuy-cy, tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfans corporels. Ce peu de bien que je luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peut sçavoir assez de choses que je ne sçay plus et tenir de moy ce que je n'ay point retenu, et qu'il faudroit que, tout ainsi qu'un estranger, j'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit ; si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy.

3. *Addonnez à* la poësie.

4. De *Rome.*

5. Car, selon Aristote, de tous ouvriers le poëte est nommément le plus amoureux de son ouvrage.

6. Eust volontiers consenty *d'eschanger* celles-là *aux plus gorgiases* de toute la Grece.

dre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans et heritiers, quelques parfaits et accompliz qu'ils peussent estre; voire je fay grand doubte que Phidias, ou autre excellent statuere, aymast autant la conservation et la durée de ses enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avec long travail et estude il auroit parfaite selon l'art. Et, quant à ces passions vitieuses et furieuses qui ont eschauffé quelque fois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en trouve il de pareilles en cette autre sorte de parenté : tesmoing ce que les poëtes recitent [1] de Pygmalion qu'ayant basty une statue de femme de beauté singuliere, il devint si éperdument espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage qu'il falut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis.

CHAPITRE IX

Des Armes des Parthes.

C'EST une façon vitieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité,

---

1. Ce que *l'on recite.*

et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit esloigné; d'où il survient plusieurs desordres : car, chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desjà rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equippage tant que la courvée duroit. Nos trouppes sont à cette heure toutes troublées et difformes par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes [1]. Plusieurs nations vont encore et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir; d'autres se couvroient de vaines armes [2] :

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement, et ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirent pour cela de guiere leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guiere moindre nombre que l'empeschement des armes a fait perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir la charge [3] des nostres et

---

1. Tite Live, parlant des nostres : *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.*

2. Sans se couvrir, *ou* se couvroient *d'inutiles defences.*

3. A voir *le poix.*

leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre et mettre à couvert[1]. Nous avons assez à faire à en soustenir le fais, sans nous empescher à autre chose[2], entravez et contraints, sans mouvement et sans disposition[3], comme si nous n'avions à combattre que du choq de la pesanteur[4] de nos armes, et comme si nous n'avions pareille obligation à deffendre nos armes comme elles ont à nous deffendre[5]. Tacitus peint plaisamment certaine sorte de gens de guerre[6] de nos anciens Gaulois, ainsin armez et couverts[7] pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offencer, ny d'estre offencez, ny de se relever abbatus. Lucullus, ayant recogneu[8] certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poisamment et malaiséement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les deffaire aiséement, et par eux commença sa charge et sa victoire. Et, à present que nos mosquetaires sont en credit, je croy que l'on trouvera[9] quelque invention de nous emmurer pour nous en garentir,

1. Qu'à nous deffendre, et *en sommes plus chargez que couverts.*
2. *Sans nous empescher à autre chose* [mots supprimés].
3. *Sans mouvement et sans disposition* [mots supprimés].
4. *De la pesanteur* [mots supprimés].
5. Pareille obligation à *les* deffendre *qu'elles ont à nous.*
6. Plaisamment *des* gens de guerre.
7. *Et couverts* [mots supprimés].
8. Lucullus, *voyant.*
9. *Qu'on* trouvera.

et nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les Romains[1] faisoient porter à leurs elephans.

Cette humeur est bien esloignée de celle de Scipion surnommé Æmilianus[2], lequel accusa aigerment ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chausse-trapes soubs l'eau, à l'endroit du fossé par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy, disant que ceux qui assailloient devoient penser à entreprendre, non pas à craindre[3]. Il dict aussi à un jeune homme, qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils; mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di quelli guerrier, dei quali jo canto.
Nè notte o dì, doppo ch'entraro in questa
Stanza, gli haveano mai messi da canto;
Chè facile a portar come la vesta
Era lor, perche in uso l'havean tanto[4].

Les gens de pied romains[5] portoient non seule-

---

1. Que les *anciens*.

2. De celle *du jeune Scipion*.

3. Et craignoit avec raison que cette provision endormist leur vigilance à se garder.

4. L'empereur Caracalla alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armée.

5. Les *pietons* romains.

ment le morrion, l'espée et l'escu (car, quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les porter [1] qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres [2]), mais quant et quant encore ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze jours, et certaine quantité de paux pour faire leurs rempars, jusques à soixante livres de poix. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchant en bataille, estoient duits à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude et plus austere [3] que la nostre ; aussi produisoit elle de bien autres effects [4]. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat lacedemonien qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine que c'estoit honte d'estre veu soubs un autre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il fist. Nous ne menerions guiere loing nos gens à ce pris là.

Au demeurant, Marcellinus, homme nourry aux guerres romaines, remerque curieusement la façon que les Parthes avoyent de s'armer, et la remerque d'autant qu'elle estoit esloignée de la romaine. Or, par ce qu'elle me semble bien fort approchante de la nostre, j'ay voulu retirer ce passage de son

---

1. A les *avoir sur le dos.*

2. *Arma enim membra militis esse dicunt.*

3. *Et plus austere* [mots supprimés].

4. Le jeune Scipion, reformant son armée en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout et rien de cuit.

autheur, ayant pris autresfois la peine de dire bien amplement ce que je sçavois sur la comparaison de nos armes aux armes romaines; mais, ce lopin de mes brouillars m'ayant esté desrobé avec plusieurs autres par un homme qui me servoit, je ne le priveray point du profit qu'il en espere faire : aussi me seroit-il bien malaisé de remascher deux fois une mesme viande [1]. « Ils avoient, dit-il, des armes tissuës en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes que nos dards rejalissoient venant à les hurter » (ce sont les escailles dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et en un autre lieu : « Ils avoient, dict-il, leurs chevaux forts et roydes, couverts de gros cuir; et eux estoient armez de cap à pied de grosses lames de fer, rengées de tel artifice qu'à l'endroit des jointures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer : car ils avoient des accoustremens de teste si proprement assis, et representans au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malaisément halaine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,

---

1. *Or, parce qu'elle me semble*, etc. [passage supprimé].

Horribilis visu; credas simulachra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos.

Voilà une description qui retire bien fort à l'equippage d'un homme d'armes françois à tout ses bardes. Je veus dire encore ce mot pour la fin [1] : Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui fust auprés de luy [2], à chacun un harnois complet du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.

CHAPITRE X

Des Livres.

Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont ailleurs plus richement traictées [3] chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises; et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy, car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy-mesme [4], ny n'en suis satisfaict. Qui

---

1. *Je veux dire*, etc. [mots supprimés].
2. Qui fust *prés* de luy.
3. Qui sont *mieux* traictées.
4. *Mesme* [mot supprimé].

sera en cherche de science, si la cherche[1] où elle se loge : il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais j'ay une memoire qui n'a point dequoy conserver trois jours la munition que je luy auray donné en garde : ainsi je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre ce que je pense,

Excutienda damus præcordia,

et jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la connoissance que j'ay de ce dequoy je traitte. Qu'on ne s'attende point aux choses dequoy je parle, mais à ma façon d'en parler et à la creance que j'en ay. Ce que je desrobe d'autruy, ce n'est pas pour le faire mien ; je ne pretens icy nulle part que celle de raisonner et de juger : le demeurant n'est pas de mon rolle. Je n'y demande rien sinon qu'on voie si j'ay sceu choisir ce qui joignoit justement à mon propos. Et ce, que je cache par fois le nom de l'autheur à escient ès choses que j'emprunte, c'est pour tenir en bride la legereté de ceux qui s'entremettent de juger de tout ce qui se presente, et, n'ayans pas le nez capable de gouster les choses par elles mesmes, s'ar-

---

1. Si la *pesche*.

restent au nom de l'ouvrier et à son credit. Je veux qu'ils s'eschaudent à condamner Ciceron ou Aristote en moy [1]. De cecy suis-je tenu de res-

---

1. [Les vingt-neuf lignes ci-dessus offrent la variante suivante :]

Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et, si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention. Aussi je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre jusques à quel poinct monte pour cette heure la connoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. Qu'on voye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir dequoy rehausser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy : car je fay dire aux autres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise ; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, argumens, si j'en transplante quelcun en mon solage et confons aux miens, à escient j'en cache l'autheur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se jettent sur toute sorte d'escrits, notamment jeunes escrits, d'hommes encore vivants, et, en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein vulgaire de mesmes. Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il faut musser ma foiblesse souz ces grands credits. J'aimeray quelqu'un qui me scache deplumer, je dis par clairté de jugement et par la seule distinction de la force et beauté des propos :

pondre, si je m'empesche moymesme, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente poinct ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des fautes à nos yeux, mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir apercevoir lorsqu'on les offre à sa veuë[1]. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi estre sans elles : voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre sergent de bande à ranger mes pieces que la fortune. A mesme que mes resveries se presentent, je les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire, ainsin[2] detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve : aussi ne sont ce pas[3] icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois bien[4] avoir plus parfaicte intelligence des choses,

car moy, qui, à faute de memoire, demeure court tous les coups à les trier par recognoissance de nation, scay tres-bien connoistre, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve semées, et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer.

1. Lorsqu'*un autre nous les descouvre.*
2. *Ainsi.*
3. Ne sont ce *point.*
4. *Bien* [mot supprimé].

mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme [1], de quelque grand pris qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement ; ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la connoissance de moy mesmes, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, aprés leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps : car j'ay un esprit primsautier; ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obstinant. Je ne fay rien sans gayeté, et la continuation [2] esbloüit mon jugement, l'attriste et le lasse [3]; il faut que je le retire [4] et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que, pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeux pardessus, en courant [5] à diverses veuës, soudaines reprinses et

---

1. *Mesme* [mot supprimé].
2. Et contention trop ferme.
3. Ma veuë s'y confond et s'y dissipe.
4. *La* retire.
5. En *la parcourant.*

reïterées. Si ce livre me fasche, j'en prens un autre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prens guiere aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus tendus et plus roides [1]; ny aux grecs, par ce que mon jugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence [2].

Entre les livres simplement plaisans, je trouve, des modernes, le *Decameron* de Boccace, Rabelays et les *Baisers* de Jean Second, s'il les faut loger sous ce tiltre, et, des siecles un peu au dessus du nostre, l'*Histoire æthiopique* [3], dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis et telles sortes d'escrits, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dy librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction : ce que j'en opine, ce n'est pas aussi pour establir la grandeur et mesure des choses, mais pour faire connoistre la mesure et force de

---

1. Plus *pleins* et plus roides.

2. Par ce que mon jugement *ne sçait pas faire ses besoignes d'une puerile et apprantisse intelligence.*

3. *Et des siecles,* etc. [mots supprimés].

ma veuë[1]. Quand je me trouve dégousté de l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage sans nerfs et sans force[2], eu esgard à un tel autheur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si vain de s'opposer à l'authorité de tant d'autres meilleurs jugemens, ny ne se donne temerairement la loy de les pouvoir accuser[3]; il s'en prend à soy-mesmes[4], et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faux lustre. Il se contente de se garentir seulement du trouble et du desreiglement; quant à sa foiblesse, il la reconnoit et advoüe volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que son apprehension[5] luy presente, mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La plus part des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences. Ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais, pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme j'en fay.

---

1. Ce que j'en opine, *c'est aussi pour declarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses.*

2. Comme d'un ouvrage *sans force.*

3. Il n'est pas si *outrecuidé* de s'opposer à l'authorité de tant d'autres *fameux* jugemens *anciens, qu'il tient ses regens et ses maistres et avecq lesquels il est plustost content de faillir.*

4. **Mesmes** [**mot supprimé**].

5. Que sa *conception.*

Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Vergile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier rang; et notamment[1] Vergile en ses *Georgiques*, que j'estime le plus plein et accomply ouvrage[2] de la poësie : à la[3] comparaison duquel on peut reconnoistre aysément qu'il y a des endroicts de l'*Æneide* ausquels l'autheur eust donné encore quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'*Æneide* me semble le plus parfaict. J'ayme aussi Lucain et le practique volontiers, non tant pour son stile que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le trouve admirable à representer au vif les mouvemens de l'ame et condition de nos meurs[4]; je ne le puis lire si souvent, que je n'y trouve quelque beauté et grace nouvelle. Ceux des temps voisins à Vergile se plaignoient dequoy aucuns luy comparoient Lucrece. Je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison inegale; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stu-

---

1. Et *signamment*.
2. Que j'estime le plus *accompli* ouvrage.
3. *La* [mot supprimé].
4. Et *la* condition de nos meurs; à toute heure, nos actions me rejettent à luy.

pidité barbaresque de ceux qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy-mesme?

O seclum insipiens et infacetum!

J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui comparoient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien plus au gentil-homme), que de la comparaison de Lucrece à Vergile. Pour l'estimation de Terence, il m'est souvent tombé en fantasie[1] comme, en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comedies (comme les Italiens[2], qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer; et, n'ayant pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur

---

1. J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui *apparioient* Plaute à Terence (cestuy-cy sent bien *mieux son* gentil-homme) *que Lucrece à Virgile*. Pour l'estimation *et preference* de Terence, fait beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng, et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compagnon. Il m'est souvent tombé en fantasie...

2. *Ainsi que* les Italiens.

tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre le goust de son subject [1]; sa gentillesse et sa mignardise nous arrestent [2] par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus puroque simillimus amni,

et nous remplit tant l'ame de ses graces que nous fuyons la fin de son histoire [3]. Cette mesme consideration me tire plus avant : je voy que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques elevations espagnoles et petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvans. Si n'y a il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'egale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle que tous les esguillons dequoy Martial esguise la queuë des siens. C'est cette mesme raison que je disoy tantost, comme dit [4] Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat.* Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent. Ceux-cy ont besoing de secours es-

1. *L'appetit* de son subject.
2. Nous *retiennent.*
3. Que nous *oublions celles de sa fable.*
4. *Dit* [mot supprimé].

trangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps; ils montent à cheval par ce qu'ils ne peuvent aller à pied [1] : tout ainsi qu'en la danse et en nos bals, j'ay remerqué que ces hommes de vile condition [2], qui en tiennent escole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, en recompense de cette grace qu'ils ne peuvent imiter [3], cherchent à se recommander par des sauts perilleux et autres mouvemens estranges et bateleresques; et les dames ont meilleur marché de leur grace et contenance [4] aux danses où il y a diverses descoupeures et agitation de corps, qu'en certains autres bals de parade [5], où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel et representer un port naïf et ordinaire [6]; et comme j'ay veu aussi les badins excellens, joüant leur rolle vestus à leur ordinaire et d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de gens de leur metier; les apprentifs et qui ne sont de si haute leçon, il faut qu'ils s'enfarinent le visage, il leur faut trouver des vestemens ridicules, des mouvemens et des grimaces pour nous aprester à rire [7]. Cette mienne conception se-

---

1. Par ce qu'ils ne *sont assez forts sur leurs jambes.*
2. Tout ainsi qu'en *nos bals* ces hommes de vile condition.
3. *En recompense,* etc. [mots supprimés].
4. Ont meilleur marché de leur *contenance.*
5. Qu'en *certaines* autres *danses* de parade.
6. Un port naïf et *leur grace ordinaire.*
7. Et comme j'ay veu aussi les badins excellens, *vestus en*

reconnoit mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'*Æneide* et du *Furieux :* celuy-là, on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut et ferme, suyvant tousjours sa pointe; cettuy-cy, voleter et sauteler de conte en conte comme de branche en branche, ne se fiant à ses aisles que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille,

Excursusque breves tentat.

Voylà donc, quant à cette sorte de subjects, les autheurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à renger mes humeurs et mes conditions [1], les livres qui m'y servent plus ordinairement [2], c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, elle [3] y est traictée à pieces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable, comme sont [4] les opuscules de Plutarque, et les

---

leur à tous les jours et *en une* contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer *de leur art;* les apprentifs, *qui* ne sont de si haute leçon, *avoir besoin de s'enfariner* le visage, *se travestir, se contrefaire en mouvemens de grimaces sauvages,* pour nous apprester à rire.

1. Mes *opinions* et *conditions.*

2. *Plus ordinairement* [mots supprimés].

3. *Elle* [mot supprimé].

4. *Ainsi* sont.

epistres de Seneque, qui est la plus belle partie de ses escrits[1] et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plait, car elles n'ont point de suite des unes aux autres[2] : j'ayme en general les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent[3]. Ces autheurs ont beaucoup de similitude d'opinions[4]; comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle, tous deux precepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de païs estrangier, tous deux riches et puissans. Leurs creances sont des meilleures de toute la philosophie, et traictées d'une simple façon et pertinente[5]. Plutarque est plus uniforme et constant, Seneque plus ondoyant et divers. Cettuy-cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vitieux appetis; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa targue[6]. Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la societé civile; l'autre les a stoïques et epicurienes, plus esloignées

---

1. Qui *sont* la plus belle partie de *leurs* escrits.

2. De suite *et dependance* des unes aux autres.

3. *J'ayme en general,* etc. [phrase reportée plus loin avec une légère variante, page 132, indice[2] *in fine*].

4. Ces autheurs *se rencontrent en la plus part des opinions utiles et vrayes.*

5. *Leur instruction est de la cresme de la philosophie,* et *presentée* d'une simple façon et pertinente.

6. Sur sa *garde.*

de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes [1] et plus fermes. Il paroit en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar; Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traitent des meurs et regles de nostre vie [2]. Mais, à confesser hardiment la verité (car, puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble lasche et ennuyeuse [3], et toute autre pareille façon : car ses prefaces, digressions [4], definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par la longueur de ses apprets [5]. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je r'amentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve

---

1. Plus commodes en particulier.
2. Qui traittent *de la philosophie, specialement morale.*
3. Me semble *ennuyeuse.*
4. *Digressions* [mot supprimé].
5. Par *ces longueries d'apprets.*

que du vent : car il n'est pas encor venu aux argumens qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moy, qui ne demande que à devenir plus sage, non plus sçavant [1], ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on vienne soudain au point [2] : j'entens assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort. Ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de parolles et d'argumentations, n'y servent ; je veux des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller et sommes encores, un quart d'heure aprés, assez à temps pour rencontrer le fil du propos [3]. Il est besoin de parler ainsin aux juges qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfans et au vulgaire [4]. Je ne veux pas qu'on employe le temps à me rendre attentif [5] et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraux; les Romains disoyent en leur religion, *Hoc age* [6] : ce sont au-

1. Non plus sçavant ou eloquent.
2. Je veux qu'on *commence par le dernier poinct.*
3. Pour *en retrouver le fil.*
4. A qui il faut tout dire et voir ce qui portera.
5. Qu'on *s'emploie* à me rendre attentif.
6. *Hoc age,* que nous disons en la nostre, *Sursum corda.*

tant de parolles perdues pour moy; j'y viens tout preparé dés le logis [1]. Il ne me faut point d'alechement ny de saulse, je menge bien la viande toute crue; et, au lieu de m'eguiser l'apetit par ces preparatoires et avant-jeux, on me le lasse et affadit [2]. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age;* ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soyent advertis eux mesmes : ou, s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel et qui a son corps à part. Je voy aussi volontiers ses epitres, et notamment celles *ad Atticum* [3], non seulement par ce qu'elles contiennent une tres-ample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privées : car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dit ailleurs, de connoistre l'ame et les internes jugemens [4] de mes autheurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs meurs ny leurs opinions nayfves [5], par cette

---

1. *Du* logis.

2. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi trainans les dialogismes de Platon mesme, estouffans par trop sa matiere, et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions, vaines et preparatoires, un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? Mon ignorance m'excusera mieux sur ce que je ne voy rien en la beauté de son langage. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent.

3. Je voy aussi volontiers les epistres *ad Atticum.*

4. Et les *naïfs* jugemens.

5. Mais non pas leurs mœurs, ny *eux.*

montre de leurs escris qu'ils étalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la vertu : car il faict beau [1] apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la practique. Mais, d'autant que c'est autre chose le presche que le prescheur, j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme. Je choisiroy plutost de sçavoir au vray les devis que Brutus tenoit [2] en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en luy [3] : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs tel qu'il estoit; mais de lascheté et de vanité [4], il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est à luy faute de jugement de n'avoir pas senty [5] combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence,

---

1. Car il fait *bel*.
2. Les devis *qu'il* tenoit.
3. En *son ame*.
4. Mais de *mollesse* et de vanité *ambitieuse*.
5. Mais c'est *imperfection* de n'avoir pas senty.

elle est du tout hors de comparaison ; je croy que jamais homme ne l'egalera. Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son advantage comme Vergile a faict en la poësie : car bien tost aprés luy il s'en est trouvé plusieurs qui l'ont pensé égaler et surmonter, quoy que ce fust à bien fauces enseignes ; mais à Vergile nul encore depuis luy n'a osé se comparer ; et à ce propos j'en veux icy adjouter une histoire [1]. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, et entre autres Cæstius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gens, qui luy dit son nom. Mais, comme celuy qui songeoit ailleurs et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemenda encore depuis deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire connoistre par quelque circonstance : « C'est, dict-il, ce Cæstius de qui on vous a dit qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au pris de la sienne. » Cicero, s'estant soudain picqué de cela, commenda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius, et le fit tres-bien foëter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste. Entre ceux mesmes qui ont estimé, toutes choses contées, cette sienne eloquence in-

---

1. *Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son avantage,* etc. [passage supprimé].

comparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassée et esrenée, *fractam et elumbem*. Les orateurs voisins de son siecle reprenoyent aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadance au bout de ses clauses, et remerquoyent [1] ces mots, *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais bien [2] rarement. J'en ay remerqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem quam esse senem antequam essem.*

Les historiens sont le vray gibier de mon estude : car ils sont plaisans et aysez ; et quant et quant la consideration des natures et conditions de divers hommes, les coustumes des nations differentes, c'est le vray suject de la science morale [3]. Or ceux qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenemens, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je

---

1. Et *notoient*.
2. *Bien* [mot supprimé].
3. Les historiens sont *ma droitte bale :* car ils sont plaisans et aysez; et quant et quant *l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent.*

recherche bien curieusement non seulement les opinions et les raisons diverses des philosophes anciens sur le suject de mon entreprinse, et de toutes sectes, mais aussi leurs meurs, leurs fortunes et leur vie [1]. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne se soit plus estandu [2]. En ce genre d'estude des histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs, et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traictent. Mais Cæsar seul me semble [3] meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme, tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les autres, quoy que Saluste soit du nombre. Certes, je lis cet autheur avec un peu plus de reverence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dit Cicero, mais à mon advis [4] Cicero mesme et toute la parlerie qui fut onques [5]; avec tant de syncerité en

---

1. *Je cherche bien curieusement,* etc. [phrase supprimée].

2. Ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies.

3. Mais Cæsar *singulierement* me semble.

4. Mais à *l'adventure.*

5. *Et toute la parlerie qui fut onques* [mots supprimés].

ses jugemens, parlant de ses ennemis mesmes, et tant de verité [1], que, sauf les fauces couleurs dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent pas [2] avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit alé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples ou excellens. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le jugement tout [3] entier pour la cognoissance de la verité. Tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïfveté qu'ayant faict une faute, il ne creint aucunement de la reconnoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroyent et lès differens rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, sçavent

1. *Mesmes, et tant de verité* [mots supprimés].
2. *Pas* [mot supprimé].
3. *Tout* [mot supprimé].

trier[1] de deux raports celuy qui est plus vray-semblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en devinent les conseils et leur attribuent les paroles de mesme[2]. Ils ont raison de prendre l'authorité de regler nostre creance à la leur; mais certes cela n'appartient à guieres de gens. Ceux d'entre-deux (qui est la plus commune façon), ceux là nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux, ils se donnent loy de juger et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie : car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et de[3] tordre la narration à ce biais. Ils entreprenent de choisir les choses dignes d'estre sceuës, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit autant que le reste[4]; obmetent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et à l'avanture encore[5] telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leurs discours, qu'ils jugent à leur poste; mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger aprés eux, et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs racourcimens et par leurs chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la

---

1. *Peuvent* trier.
2. Ils en *concluent* les conseils et leur attribuent les paroles *convenables*.
3. *De* [mot supprimé].
4. Qui nous instruiroit *mieux*.
5. Et *peut estre* encore.

r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Ceux là sont aussi bien plus recommandables historiens, qui connoissent les choses dequoy ils escrivent, ou pour avoir esté de la partie à les faire, ou privez avec ceux qui les ont conduites [1]. Car [2] le plus souvent on trie pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eux ont raison, n'ayans esté gagez que pour cela et n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsin, à force [3] beaux mots, ils nous vont patissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent és carrefours des villes. Voylà pourquoy [4] les seules certaines histoires [5] sont celles qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire [6], comme sont [7] quasi toutes les grecques et romaines. Car plusieurs tesmoings oculaires ayant escrit de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur de la fortune estoit tousjours accompa-

1. *Ceux là sont aussi,* etc. [phrase supprimée].

2. *Car* [mot supprimé].

3. A force *de.*

4. *Voylà pourquoy* [mots supprimés].

5. Les seules *bonnes* histoires.

6. Ou, au moins, qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte.

7. *Telles* sont.

gnée du sçavoir [1]), s'il y a de la faute, elle doit estre merveilleusement legiere et sur un accident fort doubteux. S'ils n'escrivoient de ce qu'ils avoient veu, ils avoient au moins cela, que l'experience au maniement de pareils affaires leur rendoit le jugement plus sain [2]. Car [3] que peut-on esperer d'un medecin escrivant [4] de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseins des princes? Si nous voulons remerquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit és histoires mesme de Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé, pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenans des choses qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir par cet exemple [5] si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui y a commandé, ny aux soldats de ce qui s'est passé prés d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoins et reçoit les objects sur la preuve des pontilles de chaque accident. Vraye-

---

1. Que la grandeur *et le sçavoir se rencontroient communement.*
2. *S'ils n'escrivoient*, etc. [phrase supprimée].
3. *Car* [mot supprimé].
4. *Traictant.*
5. On peut voir *par là.*

ment, la connoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son defaut, si extreme qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme nouveaux du tout [1] et à moy inconnus, que j'avoy leu curieusement [2] quelques années au paravant et barbouillé de mes notes, j'ay pris en coustume, depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire et le jugement que j'en ay retiré en gros, afin que cela me represente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'autheur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes de ces annotations.

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a-il esté acteur luy mesme, et en rang honnorable. Il n'y a aucune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt déguisé les choses : dequoy font foy les libres jugements qu'il

1. Comme *recents*.
2. *Soigneusement*.

donne des grands, et notamment de ceux par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits; mais il s'y est trop pleu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plain et ample, et à peu prés infiny, il en devient lasche, ennuyeux [1], et sentant un peu au caquet [2] scholastique. J'ay aussi remerqué cecy, que de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoyent du tout esteintes au monde ; et, de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vitieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions dequoy il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement que quelqu'un n'eschappe de la contagion : cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et que cela soit advenu de ce qu'il ait estimé d'autruy selon soy [3]. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy :

---

1. *Ennuyeux* [mot supprimé].
2. *Le* caquet.
3. Et *peut estre* advenu *qu'il* ait estimé d'autruy selon soy.

« Vous y trouverez le langage doux et aggreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'autruy; ses discours et enhortemens accompaignez plus de bon zele et de verité que d'aucune exquise suffisance; et tout par tout de l'authorité et gravité, representant son homme de bon lieu et élevé aux grans affaires. »

Sur les *Memoires* de monsieur du Bellay : « C'est tousjours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire; mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand dechet de la franchise et liberté d'escrire qui reluit és anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinvile, domestique de S. Loys; Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Commines. C'est icy plustost un plaidoier pour le roy François contre l'empereur Charles cinquiesme qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais de contourner le jugement des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculemens de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses

qui ont tiré des effects publiques et de telle consequence, c'est un defaut inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere connoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploits de guerre où ces gentils-hommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps; et les pratiques et negociations conduites par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI

De la Cruauté.

Il me semble que la vertu est chose autre et plus noble que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglées d'elles mesmes et bien nées, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses; mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mespriseroit les offences receues, feroit sans doubte[1] chose

1. *Sans doute* [mots supprimés].

tresbelle et digne de louange; mais celuy qui, picqué et outré jusques au vif d'une offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et aprés un grand conflict s'en rendroit en fin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy-là feroit bien, et cettuy-cy vertueusement: l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu: car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté au combat [1] et du contraste, et qu'elle ne peut estre sans partie [2]. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste; mais nous ne le nommons pas vertueux; ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoiciens, mais encore epicuriens (et cette enchere, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce [3]: car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aucunement à la stoique; et un stoicien, reconnoissant meilleure foy que ces disputateurs qui, pour combatre Epicurus et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne autre sens de sa façon de parler et

1. *Au combat* [mots supprimés].

2. Et qu'elle ne peut *s'exercer* sans partie.

3. Quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaüs à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gens passoient de son eschole en l'epicurienne, et jamais au rebours: « Je croy bien! Des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. »

autre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame [1], dit qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible [2]) ; or [3], des philosophes stoiciens et epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglée et bien disposée à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité et du mespris, pour les combatre et pour tenir leur ame en haleine [4].

C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voie tres-legitime, pour avoir, dict-il, à s'escrimer et à s'exercer [5] contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintint tousjours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les senateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus,

---

1. Et en ses mœurs.
2. *Et ii qui φιλήδονοι vocantur sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt et retinent.*
3. *Or* [mot supprimé].
4. *Multum sibi adjicit virtus lacessita.*
5. *Et à s'exercer* [mots supprimés].

tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste en faveur de la commune, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui, en cette extremité, le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire, et que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose commune [1]; mais de faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de bien et de vertu [2]. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne, et que cette aisée, douce et panchante voie, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas propre à la vraye vertu [3]. Elle demande un chemin aspre et espineux; elle veut avoir ou des difficultez estrangeres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez [4] de nostre condition.

Je suis venu jusques icy bien à mon aise; mais, au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui

---

1. C'estoit chose *vulgaire*.
2. D'un homme *de vertu*.
3. N'est pas *celle de* la vraye vertu.
4. Et imperfections.

soit venuë à ma connoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car je ne puis concevoir en ce personnage là [1] nul effort [2] de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté et [3] aucune contrainte; je connoy sa raison si puissante et si maistresse chez luy qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste : il me semble la voir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit et en honneur? Que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron et y faire follatrer la vertu, luy donnant pour ses jouets la honte, les fievres, la pauvreté, la mort et les geénes? Si je presuppose que la vertu parfaite se connoit à combatre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goute sans s'esbranler de son assiette; si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel excez [4] que de non seulement mes-

1. *Là* [mot supprimé].
2. *Aucun* effort.
3. *Ny*.
4. A tel *poinct*.

priser la douleur, mais de s'en esjouïr et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que les epicuriens ont establie et de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline, tesmoing le jeune Caton. Quand je le voy mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte de tout trouble et de tout effroy de la mort [1]; je ne puis croire qu'il se maintint seulement en cette démarche, que les regles de la secte stoique luy ordonnoient, rassise, sans émotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie [2]. Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez d'autruy [3] plus que les siennes ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle

1. Exempte *totalement de trouble et d'effroy*.

2. *Sic abiit e vita ut causam moriendi nactum se esse gauderet*.

3. Les commoditez *publiques*.

espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise.

Deliberata morte ferocior,

non pas esguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires, vains [1] et effeminez d'aucuns hommes ont jugé, car cette consideration est trop basse et trop foible [2] pour toucher un cœur si genereux, si hautain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus à clair [3] et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire [4].

---

1. *Vains* [mot supprimé].
2. *Et trop foible* [mots supprimés].
3. Bien plus *clair*.
4. La philosophie m'a faict plaisir de juger qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur faict. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus erat.* Toute mort doit estre de mesmes sa vie : nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie;

L'aisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceux qui ont la cervelle tant soit peu touchée[1] de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condemnation? et qui ne reconnoit en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sçay quel contentement nouveau et une allegresse enjoüée en ses propos et façons dernieres[2]? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle[3]. On voit aux ames de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles

---

et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence attachée à une vie foible, je tiens qu'ell'est produitte de cause foible et sortable à sa vie.

1. Tant soit peu *teinte*.

2. A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe aprés que les fers en furent hors, accuse-il pas une pareille douceur et joye en son ame pour estre desenforgée des incommodités passées et à mesme d'entrer en cognoissance des choses advenir?

3. Aristippus, à ceux qui la plaignoyent, « Les dieux m'en envoyent une telle! » fit-il.

maintenir il faille que leur ame se roidisse ; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle et riche nature : les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en leurs ames[1] ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteint les passions corporelles[2] aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler pour naistre[3].

Or qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine resolution, d'empescher la naissance mesme[4] des tentations, et de s'estre formé à la vertu de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées, que d'empescher à vive force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux émotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encore plus beau que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et dégoustée par soy mesme de la débauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux, exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si

---

1. Faire entrée en *eux*.
2. Et esteint les *concupiscences*.
3. *Pour naistre* [mots supprimés].
4. *Mesme* [mot supprimé].

voisine à l'imperfection et à la foiblesse que je ne sçay pas bien comment en démeler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle. La fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se treuve souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidens et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension et la bétise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme j'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce dequoy ils meritoyent du blasme.

Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande qu'ils prevoyoyent les dangiers et accidens qui leur pouvoyent advenir, de si loin qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir reconneu le peril; que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre, et qu'il nous falloit faire voir à l'œil et toucher à la main le dangier avant que de nous en effrayer, et que lors aussi nous n'avions plus de tenue; mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez soubs les coups. Ce n'estoit à

l'adventure que pour rire : si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux dangiers[1], d'autre inconsideration qu'ils ne font aprés y avoir esté échaudez :

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine possit.

Voylà pourquoy, quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy-mesme : j'ay veu quelque fois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune, et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de jugement et opinion ; et m'attribuer un titre pour autre, tantost à mon profict, tantost à mon dommage[2]. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme je n'en ay faict guiere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus dereglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon faict : car je n'ay essayé guiere de fermeté en mon ame pour soustenir

---

1. Aux *hazards*.
2. Tantost à mon *gain*, tantost à *ma perte*.

des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul granmercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices.

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos,

je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homie et d'un tres-bon pere : je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement aydé, ou si je suis autrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ;

mais tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesmes en horreur [1], d'une opinion si naturelle et si mienne que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans que aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre débandez en aucunes choses

---

1. La responce d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal », semble s'arrester à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur.

de la route commune, me licentieroient aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr. Je ne sçay si [1] je diray un monstre, mais je le diray pourtant : je trouve plus d'arrest et de reigle en mes meurs qu'en mon jugement [2], et ma concupiscence aucunement [3] moins desbauchée que ma raison [4]. Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu mercy, des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon que la raison les condamne : mon jugement ne s'est pas trouvé corrompu par le dereglement de mes meurs; ains, au rebours, il juge plus exactement

---

1. *Je ne sçay si* [mots supprimés].

2. Je trouve *par là en plusieurs choses* plus d'arrest et de regle en mes mœurs qu'en mon *opinion.*

3. *Aucunement* [mot supprimé].

4. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy. Mais, quant à ses mœurs, Dionysius le Tyran luy ayant presenté trois belles garses afin qu'il en fist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduittes à son logis, il les renvoya sans en taster. Son vallet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprés luy, il luy ordonna qu'il en versast et jettast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tres-devotieusement et laborieusement. Il escrit à un sien amy qu'il ne vit que de pain bis et d'eaue, le prie de luy envoyer un peu de formage pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple?

et plus rigoureusement de moy que de tout autre. Mes débauches, quant à cette partie là, m'ont dépleu comme elles devoyent, mais ç'a esté tout[1] : car, au demourant, j'y apporte trop peu de resistance et me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, si non pour les règler[2] et empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent et s'entrenchainent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez et contrains les plus seuls et les plus simples que j'ay peu :

Nec ultra
Errorem foveo.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « quand le sage œuvre, qu'il œuvre[3] par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action » ; et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain, car l'action de la colere ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le fautier faut il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement, ou je ne les entens pas, car

1 Je les ay bien condamnez chez moy selon *qu'ils le valent, car* mon jugement ne s'est pas trouvé *infecté par eux.* Au rebours, *je les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un autre;* mais *c'est* tout.

2. *Sauf* pour les regler.

3. Qui disent, « *le sage œuvrer, quand il œuvre* ».

je sens par effect le contraire[1]. Socrates advoüoit à ceux qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il avoit corrigée par la philosophie[2].

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours par le sort de ma naissance; je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou autre aprentissage. L'innocence qui est en moy est une innocence niaise : peu de vigueur et point d'art. Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices; mais c'est jusques à telle mollesse que je ne voy pas égorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre sous les dens des chiens[3], quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combatre la volupté usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vitieuse et desraisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de

---

1. Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Je fuy quelques vices, mais j'en fuy d'autres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvoüent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote qu'un homme prudent et juste peut estre et intemperant et incontinant.

2. Mais qu'il *l'avoit* corrigée par *discipline*. Et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres abstinent de l'un et de l'autre.

3. *De mes* chiens.

façon que la raison n'y peut avoir accez, et nous[1] aleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cum jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus ut muliebria conserat arva;

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous que nostre discours ne sçauroit lors jouër son rolle[2], tout perclus et ravi en la volupté.

Je sçay qu'il en peut aller autrement, et qu'on arrivera par fois, si on veut, à embesogner l'ame[3] sur ce mesme instant à autres pensemens; mais il la faut tendre et roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut aisément gourmander l'effort de ce plaisir; et, encore que je luy donne plus de credit sur moy que je ne devrois, si est-ce que je ne prens pas du tout pour miracle[4], comme faict la royne de Navarre Marguerite[5] en l'un des contes de son *Heptameron* (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistresse de long temps desirée,

---

1. *Nous* [mot supprimé].
2. Ne sçauroit lors *faire son office.*
3. A *rejetter* l'ame.
4. Je sçay qu'on peut *gourmander* l'effort de ce plaisir, et *m'y cognoy bien, et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent.* Je ne prens *pour miracle.*
5. *Marguerite* [mot supprimé].

maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens. Je croy que la comparaison du plaisir de la chasse y seroit plus propre, auquel il semble qu'il y ait plus de ravissement : non pas, à mon advis, que le plaisir soit si grand de soy, mais parce qu'il ne nous donne pas tant de loisir de nous bander et preparer au contraire, et qu'il nous surprend, lorsqu'aprés une longue queste la beste vient à l'improviste à se presenter au lieu où [1], à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse de plaisir nous frappe si furieusement qu'il seroit malaisé veritablement à ceux qui ayment la chasse de retirer en cet instant l'ame et la pensée de ce ravissement. L'amour faict place au plaisir de la chasse, disent les poëtes : voylà pourquoy ils font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon [2] :

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur?

C'est icy un fagotage de pieces descousues : je

---

1. Je croy que *l'exemple* du plaisir de la chasse y seroit plus propre : *comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre,* lors qu'aprés une longue queste la beste vient *en sursaut* à se presenter *en* lieu où.

2. Cette secousse *et l'ardeur de ces huées* nous frappe, *si qu'il* seroit malaisé *à ceux* qui ayment *cette sorte de petite chasse* de retirer *sur ce point* la pensée *ailleurs ; et les poëtes* font Diane victorieuse du brandon et des flesches de Cupidon.

me suis detourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse [1]. Mais [2], pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autruy, et pleurerois aisement par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer [3]. Les morts, je ne les plains guiere, et les envierois plutost; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soyent, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelcun ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cæsar : « Il estoit, dit-il, doux en ses vengeances : ayant forcé les pyrates de se rendre à luy qu'ils avoyent [4] auparavant pris prisonnier et mis à rançon, d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce fut aprés les avoir faict estrangler. Philomon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cest autheur latin qui ose aleguer, pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux desquels on a esté offencé, il est aisé à deviner qu'il n'estoit pas du temps de la

---

1. *C'est ici,* etc. [passage supprimé].
2. *Mais* [mot supprimé].
3. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais comment que ce soit, ou feintes ou peintes.
4. *Qui l'*avoient.

bonne Rome, et qu'il juge selon les vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent depuis en usage[1].

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté, et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peut, les ayant agitées et desesperées par tourmens insupportables[2]. Je conseillerois que

---

1. Il est aisé à deviner qu'il *est frappé des* vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent *en usage*.

2. Ces jours passés, un soldat prisonnier ayant apperceu d'une tour où il estoit que le peuple s'assembloit en la place et que des charpentiers y dressoyent leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy, et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir qu'un vieux clou de charrette rouillé que la fortune luy offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, voyant que ce avoit esté sans effect, bien tost aprés il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché et tout affoibly de ses coups. Pour emploier le temps avant qu'il deffaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses juges de la douceur inesperée de leur condemnation; qu'il avoit prins party d'appeller la mort pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vousist tourmenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort pour l'avoir changée.

ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels : car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire que les peines qu'on fait souffrir aux vivans, quoy que par effect ce soit peu ou rien [1]. Je me rencontray un jour à Rome sur le point qu'on défaisoit Catena, un voleur fameux [2]. On l'estrangla sans aucune émotion de l'assistance ; mais, quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup que le peuple ne suivist d'une vois pleintive et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerses, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoyent failly en leur estat, au lieu qu'on les souloit foiter, fussent despouillez, et leurs vestements foitez pour eux ; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur haut chappeau seulement [3].

---

1. Comme Dieu dit, *qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant;* et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de ceste peinture, et au dessus de la mort :

> *Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,*
> *Per terram sanie delibutas fœde divexarier.*

2. Un voleur *insigne.*

3. Les Ægyptiens, si devotieux, estimoyent bien satisfaire

Je vy en une saison en laquelle nous foisonnons[1] en exemples incroyables de ce vice, pour la licence[2] de nos guerres civiles; et ne voit on rien aux histoires anciennes de plus extreme que ce que nous en essayons tous les jours; mais cela ne m'y a nullement aprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si monstrueuses[3] qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre, hacher et détrencher les membres d'autruy, esguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvemens pitoyables, des gemissemens et voix lamentables d'un homme mourant en tormants[4]. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre[5].

De moy, je n'ay pas sceu voir seulement, sans desplaisir, poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence et de qui nous ne recevons aucune offence. Et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'alaine et de

---

à la justice divine, luy sacrifians des pourceaux en figure et representez. Invention hardie de vouloir payer en peinture et en ombrage Dieu, substance si essentielle.

1. Nous *abondons*.

2. *Par* la licence.

3. Des ames si *farouches*.

4. Mourant en *angoisse*.

5. *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus occidat.*

force, n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus
Atque imploranti similis,

ce m'a tousjours semblé un spectacle tres-deplaisant. Je ne prens guiere beste en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs pour en faire autant :

Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprés qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce creins-je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prent goust[1] à voir des bestes s'entrejouer et caresser, et nul ne faut de s'esjouyr[2] à les voir s'entredeschirer et desmambrer. Et, afin qu'on ne se moque de cette sympathie et amitié que je confesse avoir avecques elles[3], et qu'on ne l'outrage trop rudement[4], la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en

1. Ne prend *son esbat.*
2. Ne faut de *le prendre.*
3. De cette sympathie *que j'ay* avec elles.
4. *Et qu'on ne l'outrage trop rudement* [mòts supprimés].

leur endroit ; et, considerant que un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous ordonner [1] quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsichose des Ægyptiens ; mais depuis elle a esté receuë par plusieurs nations, et notamment par nos Druides :

Morte carent animæ ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.

La religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoyent de se remuer et changer de place d'un corps à un autre ; meslant en outre à cette fantasie quelque consideration de la justice divine : car, selon les déportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoyent que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins vile [2] et raportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit ;
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ :

si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un lyon ; si voluptueuse, en celuy d'un pour-

1. De nous *enjoindre.*
2. Plus ou moins *penible.*

ceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un liévre; si malitieuse, en celuy d'un renard: ainsi du reste, jusques à ce que, purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme :

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram.

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, je n'en fay pas grand recepte; ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux, les estimant tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'autres ne reconnoissant autre Dieu ny autre divinité qu'elles[1] :

Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin;
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
. . . . hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tres-bien prise, leur est encores honorable : car il dit que ce n'estoit le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des operations divines : en cette-cy la patience, en cette autre la vivacité ou quelque autre effect, et

---

1. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ.*

ainsi des autres[1]. Mais, quand je rencontre, parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avec combien de vray-semblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presomption, et me demets volontiers de cette royauté vaine et imaginaire[2] qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle[3]. Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes; les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé; les

---

1. Quelque image des *facultez* divines : en cette-cy la patience *et l'utilité,* en *cette-là* la vivacité, ou, *comme noz voisins les Bourguignons avec toute l'Allemaigne, l'impatience de se voir enfermez, par où ils representoyent la liberté qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute autre faculté divine,* et ainsi des autres.

2. De cette royauté *imaginaire.*

3. Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison ou qu'il me demande.

Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement[1]. Cimon fit une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le pris de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de vendre et envoier à la boucherie, pour un legier profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII

Apologie de Raimond Sebond[2].

C'est, à la verité, une tres-utile et grande partie que la science; ceux qui la mesprisent

1. Les Agrigentins avoyent en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoyent servy de passe temps à leurs enfans. Et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses paroissoit aussi singulierement à la somptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Ægyptiens enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats en lieux sacrés, embausmoyent leurs corps et portoyent le deuil à leurs trespas.

2. Raimond *de Sebonde*.

testmoignent assez leur bestise; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages et contens, ce que je ne croy pas; ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation. Ma maison a esté de long temps [1] ouverte aux gens de sçavoir, et en est fort conneuë : car mon pere, qui l'a commandée cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soing et despence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence et de religion qu'il avoit moins de loy d'en juger, car il n'avoit aucune connoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, je les ayme bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours [2] en la compaignie de mon pere avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present,

1. *Dés* long temps.
2, A Montaigne.

au départir, d'un livre qui s'intitule la THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND [1]. Et par ce que la langue italienne et espaignolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espagnol barragoiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avec un [2] bien peu d'aide il en pourroit faire son profit, et le luy recommanda comme livre tres-utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un tres-bon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aysément en un execrable atheisme : car le vulgaire (et tout le monde est quasi de ce genre) [3], n'ayant pas dequoy juger [4] des choses par elles mesmes et par la raison [5], se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprés qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contreroller les opinions qu'il avoit euës en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis les articles [6] de sa religion en doubte et à la balance, il jette tantost

1. Luy fit present, au *desloger,* d'un livre qui s'intitule *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde.*

2. *Un* [mot supprimé].

3. *Et tout le monde,* etc. [mots supprimés].

4. N'ayant pas *la faculté* de juger.

5. *Et par la raison* [mots supprimés].

6. Et qu'on a mis *aucuns* articles.

aprés aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'authorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlées, et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit receues par l'authorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum;

entreprenant deslors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ait interposé son decret et presté consentement [1].

Or, quelques jours avant sa mort, mon pere, ayant de fortune rencontré ce livre soubs un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les autheurs comme celuy-là, où il n'y a guiere que la matiere à representer; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont malaisez à entreprendre [2]. C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy; mais, estant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout comme je peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fist imprimer; ce qui fut executé aprés sa mort, avec la nonchalance qu'on

---

1. Et presté *particulier* consentement.
2. Ils sont *dangereux* à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible.

void par l'infiny nombre des fautes que l'imprimeur y laissa, qui en eut la conduite luy seul[1]. Je trouvay belles les imaginations de cet autheur, la contexture de son ouvrage bien tissue[2], et son dessein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, establir et verifier contre les atheistes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument là ; et croy que nul ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un autheur duquel le nom soit si peu conneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans, je m'enquis autrefois à Adrien Tournebeuf[3], qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre. Il me respondit qu'il pensoit que ce fust quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin : car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit

---

1. *Avec la nonchalance,* etc. [passage supprimé].
2. Bien *suyvie.*
3. A *Adrianus Turnebus.*

seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'autheur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond [1] ce tiltre), c'estoit un tres-suffisant homme et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté; et à cette cause nous faut-il, avec autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçay rien; toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité de laquelle il a pleu à la sacrosaincte [2] bonté de Dieu nous illuminer [3], il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly

---

1. *Sebonde.*
2. *Sacrosaincte* [mot supprimé].
3. Nous *esclairer.*

par leur discours d'arriver à cette connoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mysteres de nostre religion ; mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et tresloüable entreprinse d'accommoder encore au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme chrestien que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estandre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy devons encore et rendons une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous, mais tousjours avec cette reservation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que nos efforts et argumens puissent parfaire [1] une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur ; et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive; si nous tenions à Dieu

1. Puissent *atteindre à*.

par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont; nostre sort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croiance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui fut onques; nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit partout : non seulement nos parolles, mais encore nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte de ce [1] qu'és sectes humaines il ne fut jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que maintinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens et sa vie; et toutesfois [2] une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue.

1. *De ce* [mots supprimés].
2. *Toutesfois* [mot supprimé].

Voulez vous voir cela? comparez nos meurs à un mahometan, à un payen; vous demeurez tousjours au dessoubs : là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devroit on dire : « Sont ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donq chrestiens [1]. » Pourtant eut raison nostre bon S. Loys, quand ce roy Tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y reconnoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos meurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordée façon de vivre ne le dégoutast d'une si saincte creance : combien que depuis il advint tout diversement à cet autre, lequel, estant allé à Romme pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle devoit avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption et en mains si vicieuses.

Si nous avions une seule goute de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole : nos actions, qui seroient guidées

1. Toutes autres apparences sont communes à toutes religions : esperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La merque peculiere de nostre verité devroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste merque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production de la verité.

et accompaignées de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance [1]; et [2] nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre Estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture; elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas aux hommes [3]. Les hommes y sont conducteurs et s'y servent de la religion : ce devroit estre tout le contraire [4].

---

1. *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.* Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire.

2. *Et* [mot supprimé].

3. Non pas *à nos passions.*

4. Sentez, si ce n'est par noz mains que nous la menons à tirer comme de cire tant de figures contraires d'une regle si droitte et si ferme. Quand s'est il veu mieux qu'en France en noz jours? Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droitte, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et injustice, qu'ils rendent doubteuse et malaisée à croire la diversité qu'ils pre-

D'avantage [1], confessons la verité : qui trieroit de nos armées [2] ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur pays ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gensdarmes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvemens publiques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur, si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations par-

---

tendent de leurs opinions en chose de laquelle depend la conduitte et loy de nostre vie. Peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons divines et combien irreligieusement nous les avons et rejettées et reprinses selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne : « S'il est permis au subject de se rebeller et armer contre son prince pour la defense de la religion », souvienne vous en quelles bouches, cette année passée, l'affirmative d'icelle estoit l'arc-boutant d'un parti ; la negative, de quel autre parti c'estoit l'arc-boutant ; et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il faut faire souffrir à la verité le joug de nostre besoing; et de combien faict la France pis que de le dire!

1. *D'avantage* [mots supprimés].
2. De *l'armée mesme legitime.*

ticulieres [1] selon la diversité desquelles ils se remuent [2]?

Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dict). Si nous le croyions, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance, voire (et je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis [3]. Ces grandes promesses de la beatitude

---

1. Et casuelles.

2. Je voy cela evidemment que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent noz passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne. Nostre zele fait merveilles quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices; elle les couvre, les nourrit, les incite.

3. Le meilleur de nous ne craind point de l'outrager, comme il craind d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs et de l'autre en pareille cognoissance et persuasion l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue de l'un pour l'autre? Et si, nous y renonçons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit

eternelle, si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.

Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

« Je veuil [1] estre dissout, dirions nous, et estre aveques Jesus-Christ. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour joïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoyvent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenue; ou creignons les menaces qu'ell' attache aux mescreans, ou suyvons

---

aux mysteres d'Orpheus, le prestre luy disant que ceux qui se voüoyent à cette religion avoyent à recevoir aprés leur mort des biens eternels et parfaicts : « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu donc toy mesmes? » luy fit-il. Diogenes, plus brusquement selon sa mode et plus loing de nostre propos, au prestre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veux tu pas que je croye qu'Agesilaüs et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, et que toy, qui n'es qu'un veau et qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux par ce que tu es prestre? »

1. Je *veux*.

ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses et menasses nous pourroyent imprimer par mesme voye une croyance[1] contraire. Nous sommes chrestiens à mesme titre que nous sommes ou perigordins ou alemans. Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant, une extreme douleur ou voisinage de la mort ne ramenent par force à la recognoissance de la divine puissance[2], ce rolle ne touche point un vray chrestien : c'est à faire aux religions mortelles et humaines d'estre receuës par une humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent[3] ? Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production reglée[4] ? L'er-

1. Une *creance.*

2. Qu'un danger pressant *ne ramene à la recognoissance* de la divine puissance.

3. Plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid que pour n'avoir le courage de le descroire !

4. Ils establissent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers et des peines futures est feint ; mais, l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance par l'horreur de leur condition à venir. Et, par ce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux

reur du paganisme, et l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tomber cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans et les vieillars se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité.

Le neud qui devroit attacher nostre jugement et nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame

---

il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions, comme si les dieux s'ostoyent et se remettoyent selon l'affaire de Bion. Platon et ces exemples veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine; et quand la crainte ou la maladie aura abatu et appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir et se laisser tout discretement manier aux creances et exemples publiques. Autre chose est un dogme serieusement digeré; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

et joindre à nostre Createur, ce devroit estre un neud prenant ses repliz et ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons et passions, mais d'une estreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'authorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessain toutes noz autres pieces selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image és choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier qui les a basties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy mesme, « que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles ». Sebond [1] s'est travaillé à ce digne estude, et nous monstre comment il n'est piece du monde qui desmante son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemens, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir. Elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre : car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrées de

1. *Sebonde.*

mortelle main, mais celles que la divine pensée a faict sensibles, le soleil, les estoilles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle et sa divinité par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo; seque ipsum inculcat et offert,
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.

Si mon imprimeur estoit si amoureux de ces prefaces questées et empruntées, dequoy, par l'humeur de ce siecle, il n'est pas livre de bonne maison s'il n'en a le front garny, il se devoit servir de tels vers que ceux cy, qui sont de meilleure et plus ancienne race que ceux qu'il y est allé planter [1]. Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le pris. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray Createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est-il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais c'est [2] une masse informe, sans façon et sans jour, si la foy et grace de Dieu n'y sont

1. *Si mon imprimeur,* etc. [passage supprimé].
2. *C'est* [mots supprimés].

joinctes. La foy venant à teindre et illustrer les argumens de Sebond [1], elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guyde à un aprentis pour le mettre à la voye de cette connoissance; ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfet aprés nostre creance. Je sçay un homme d'authorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebond [1]. Et, quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouvantables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à noz parties,

Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer;

qu'ils souffrent la force de noz preuves, ou qu'ils nous en facent voir ailleurs, et sur quelque autre suject, de mieux tissues et mieux estofées. Je me suis, sans y penser, à demy desjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebond [1].

---

1. *Sebonde.*

Aucuns disent que ses argumens sont foibles et ineptes à verifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aysément. Il faut secouer ceux cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malitieux que les premiers. Celuy qui est d'ailleurs imbu d'une creance reçoit bien plus aysément les discours qui luy servent, que ne faict celuy qui est abreuvé d'une opinion contraire, comme sont ces gens icy. Cette preoccupation de jugement leur rend le goust fade aux raisons de Sebond [1]. Au demeurant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroyent ataquer en sa majesté pleine d'authorité et de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenaisie et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chetives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'authorité et reverance de la majesté divine. C'est à elle seule qu'apartient

---

1. [Variante de 1595, à partir de *Celuy qui est d'ailleurs imbu :*]

On couche volontiers les dicts d'autruy à la faveur des opinions qu'on a prejugées en soy : à un atheïste tous escrits tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceux cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebonde.

la science et la sapience; elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous contons et ce que nous nous prisons : Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονεῖν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτόν [1].

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de voir nos utils mortels et caduques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine que, lors qu'on les emploie aux sujects de leur nature mortels et caduques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement ny avec plus de force. Voyons donq si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond [2], voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument et par discours [3].

---

1. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence est en touts les dieux, dit Platon, et point ou peu aux hommes.

2. *Sebonde.*

3. Car sainct Augustin, plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur injustice en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fauces, que nostre raison faut à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cognües et indubitables ausquelles l'homme confesse rien ne veoir; et cela faict il, comme toutes autres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre que, pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples, et qu'elle est si manque et si aveugle qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aizé et le malaisé luy

Que nous presche la verité, quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie, quand elle nous inculque si souvant que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; que, de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; que l'homme qui presume de son sçavoir ne sçait pas encore que c'est que sçavoir, et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy mesmes et se trompe? Ces sentences du Sainct Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission et obeïssance à son authorité. Mais ceux cy veulent estre foitez à leurs propres despens et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme.

Considerons donq pour cette heure l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, et desgarny [1] de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenue en ce bel equipage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la voute celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fiere-

---

sont un; que tous subjects egalement, et la nature en general desadvouë sa juridiction et entremise.

1. Et *despourveu*.

ment sur sa teste, les mouvemens espouvantables de cette mer infinie, soyent establis et se continuent tant de siecles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette miserable et chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offences de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilege qu'il s'atribue d'estre seul en ce grand bastimant qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte et tenir conte de la recepte et mise du monde, qui luy a seelé ce privilege? Qu'il nous monstre lettres de cette belle et grande charge [1]. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel avantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste regle :

Cum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,

---

1. Ont elles esté ottroyées en faveur des sages seulement? Elles ne touchent guere de gents. Les fols et les meschants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cestuy-là : *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius.* Nous n'aurons jamais assez bafoüé l'impudence de cet accouplage.

Et venit in mentem lunæ solisque viarum;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poussent et agitent à la mercy de leurs influances, selon que nostre raison nous l'apprend et le trouve :

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis;

à voir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis !

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam ;
Alterius sors est scribendis legibus apta ;
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;

Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra...
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum;

si nous tenons de la distribution du Ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle esgaler à luy? comment soub-mettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous voyons en ces corps là nous estonne et nous transit [1]; pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? Y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucune commerce [2] avecques eux que d'obeïssance [3]? Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste [4]? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre

1. Tout ce que nous voyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt?*

2. *Aucun* commerce.

3. Dirons nous que nous n'avons veu en nulle autre creature qu'en l'homme l'usage d'une ame raisonnable? Et quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? Laisse-il d'estre, par ce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements d'estre, par ce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustiæ!*

4. Y deviner des montaignes, des vallées, comme Anaxagoras?

terre en faire un astre esclairant et lumineux[1] ?

La presomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et foible[2] de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant, dict Pline[3], la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la lune et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'egale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoit il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue[4]? Ce

---

1. *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium, nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.*

2. La plus calamiteuse et *fragile.*

3. *Dict Pline* [mots supprimés].

4. Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle? Nous nous entretenons de singeries reciproques : si j'ay mon heure de

mesme [1] defaut qui empesche la communication d'entre eux [2] et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à eux [3]? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point, car nous ne les entendons non plus qu'eux nous [4]. Par cette mesme raison, ils [5] nous peuvent estimer bestes, comme nous les en [6] estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas; aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodites. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tyresias, Thales et autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoyvent un chien pour leur roy, il faut bien qu'ils donnent

commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon, en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte entre les principaux advantages de lors la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chacune d'icelles, par où il acqueroit une tres-parfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps.

1. *Mesme* [mot supprimé].
2. D'entre *elles*.
3. Qu'à *elles*.
4. Qu'*elles* nous.
5. *Elles*.
6. *En* [mot supprimé].

certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs mouvemans et de leur sens [1] ; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flatent, nous menassent et nous requierent; et nous à [2] elles.

Au demeurant, nous decouvrons bien evidemment que entre elles il y a une pleine et entiere communication et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Cum metus aut dolor est, aut cum jam gaudia gliscunt.

En certain abbayer [3] du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la menasse et de la colere [4]; de certaine autre sienne voix, il ne s'en effraye point [5]. Les bestes mesmes qui n'ont point de voix [6], par la societé d'offices que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément qu'elles ont [7] quelque autre moyen de communication [8] :

---

1. Quelque moyenne intelligence de *leurs sens.*
2. *A* [mot supprimé].
3. *Abboyer.*
4. Qu'il y a de la *colere.*
5. Il ne *s'effraye* point.
6. *Aux* bestes mesmes qui n'ont *pas* de voix.
7. *Qu'elles ont* [mots supprimés].
8. Leurs mouvemens discourent et traictent.

Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et narrent des histoires par leurs gestes [1] ? J'en ay veu de si souples et formez à cela qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent et disent en fin toutes choses des yeux :

E'l silentio ancor suole
Haver prieghi e parole [2].

---

1. Et *content* des histoires par *signes.*

2. Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advoüons, desadvoüons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, dedaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, enhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline et un langage publique : qui fait, voyant la varieté et usage distingué des autres, que cestuy-cy doibt plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à

Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprés avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, Sire, quelle responce veux-tu que je rapporte à nos citoyens? — Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot. » Voilà pas un taire parlier et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne reconnoissons nous aux operations des animaux? Est-il police reglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenuë que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans providence [1]?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere.

Les 'arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oi-

---

part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing, et les alphabets des doigts et grammaires en gestes, et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux, et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue.

1. Et sans *prudence?*

seaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? Prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent ils de mousse leur palais ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise? Se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans connoistre les conditions differentes de ces vents et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en un endroit et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion?

Nous reconnoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous et combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? pourquoy attribuons nous à je ne sçay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tres-grand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à

nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art et par industrie[1], les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peut nostre invention et nos arts[2]. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tres-injuste maratre; mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme et si monstrueuse[3].

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, et puis les ravale aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'autruy; là où toutes les autres creatures, nature les a garnies[4] de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre;

---

1. *Et par industrie* [mots supprimés].
2. Tout ce que peult nostre *divine intelligence*.
3. Si difforme et *desreglée*.
4. Les a *revestues*.

les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour defendre, et les a elle mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter, là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage :

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est
Cui tántum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli ;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum.

Ces plaintes là sont fauces ; il y a en la police du monde une esgalité plus grande et une relation plus uniforme. La foiblesse de nostre naissance se trouve à peu prés en la naissance des autres creatures [1]. Nostre peau est garnie [2], aussi suffisamment que la leur, de fermeté pour les injures du temps, tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestemens [3]. Nos anciens Gaulois n'estoient guieres vestus ; ne sont

1. *La foiblesse de nostre naissance,* etc. [phrase supprimée].
2. Est *pourveue.*
3. Qui n'ont encores *essayé nul* usage de vestemens.

pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous mesmes, car tous les endroits de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air se trouvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les jambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car [1], s'il y a partie en nous foible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomac, où se fait la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons et emmaillotemens des enfans ne sont non plus necessaires, tesmoing les meres lacedemoniennes, qui eslevoient les leurs [2] en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guiere qu'on ne voye se plaindre et gemir long temps aprés leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse enquoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eux, naturel et sans instruction :

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

Qui fait doute qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? Et la

---

1. *Le visage, les pieds,* etc. [mots supprimés].
2. Ne sont non plus necessaires, *et* les meres lacedemoniennes *eslevoient* les leurs.

terre en produit et luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture et artifice; et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous voyons faire aux fourmis et autres pour les saisons steriles de l'année. Ces nations que nous venons de descouvrir si abondamment garnies[1] de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, sans aucune nostre industrie[2], nostre mere nature nous avoit fournis[3] à planté de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present que nous y avons meslé nostre artifice :

Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves et vires agricolarum :

le débordement et desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon : ceux qui

---

1. Si abondamment *fournies*.
2. *Sans aucune nostre industrie* [mots supprimés].
3. Nous avoit *munis*.

sont duicts à combatre nuds, on les void se jetter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres; et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens estrangiers [1], nous l'avons par un instinct et precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant esguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, qu'il espargne [2], et ne les employe aucunement à ses autres services). Quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jettent la poussiere à l'entour d'eux; les sangliers affinent leurs deffences; et l'ichneaumon [3], quand il doit venir aux prises avec le crododile, munit son corps, l'enduit et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien pestry, comme d'une cuirasse. Pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quand au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutefois, je croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay mal aisé à faire), auroit quelque sorte [4] de parolle pour exprimer ses conceptions; et n'est pas croyable que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : car

---

1. Par moyens *acquis*.
2. *Lesquelles* il espargne.
3. L'*ichneumon*.
4. Quelque *espece*.

qu'est-ce autre chose que parler, cette suffisance [1] que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? Elles parlent bien à nous, et nous à elles. En combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent. D'autre langage, d'autres appellations, devisons nous avec eux qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux; et changeons d'idiome selon l'espece.

> Così per entro loro schiera bruna
> S'ammusa l'una con l'altra formica,
> Forse a spiar lor via e lor fortuna.

Il me semble que Lactance attribuë aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdris, selon la situation des lieux :

> *Variæque volucres*
> *Longe alias alio jaciunt in tempore voces,*
> *Et partim mutant cum tempestatibus una*
> *Raucisonos cantus.*

Mais cela est à sçavoir quel langage parleroit cet enfant; et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette

---

1. Cette *faculté*.

opinion, que les sourds naturels ne parlent point, je respons que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premierement à nous et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangeres.

J'ay dit tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre au nombre [1]. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.

Il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez, mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

Res... quæque suo ritu procedit, et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Il faut contraindre l'homme et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà; il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre et d'une condi-

1. Et joindre *à la presse.*

tion fort moyenne, sans aucune prerogative, præexcellence vraye et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion et par fantasie n'a ny corps ny goust; et s'il est ainsi que luy seul de tous les animaux ait cette liberté de l'imagination et ce deresglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas et ce qu'il veut, le faux et le veritable, c'est un advantage qui luy est bien cher vendu et dequoy[1] il a bien peu à se glorifier, car de là naist la source principale des maux qui le pressent : vices, maladies, irresolution, trouble et desespoir[2].

Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcée les mesmes operations[3] que nous faisons par nostre choix et industrie. Nous devons conclurre de pareils effects pareilles facultez[4], et confesser par consequent que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, c'est aussi celle des animaux[5]. Pourquoy imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect? joinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regléement agir par naturelle et inevitable condition, et plus

---

1. Et *duquel*.
2. *Peché*, maladie, irresolution, trouble, *desespoir*.
3. Les mesmes *choses*.
4. Et de plus riches effects des facultez plus riches.
5. Que nous tenons à *œuvrer, aussi la tiennent les animaux* ou quelque autre meilleure.

approchant de la Divinité, que de agir reglément par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature qu'à nous les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presomption faict que nous aymons mieux devoir à nos forces qu'à sa liberalité nostre suffisance; et enrichissons les autres animaux des biens naturels et les leur renonçons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis; par une humeur bien simple, ce me semble, car je priseroy bien autant des graces toutes miennes et naifves que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le renard, de quoy se servent les habitans de la Thrace quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace quelque riviere gelée[1], et le laschent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien prés de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruyre l'eau courant au dessoubs, et selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : « Ce qui fait bruit se remue, ce qui se

1. Par dessus la glace *de* quelque riviere gelée.

remue n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie soubs le faix? » Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions dequoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides estoyent ce pas des femmes en Syrie qui servoyent, couchées à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? Et la plus part des personnes libres abandonnent pour bien legieres commoditez leur vie et leur estre à la puissance d'autruy [1]. Les tyrans ont ils jamais failly de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucuns d'eux adjoutans davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? Des armées entieres se sont ainsin obligées à leurs capitaines. La formule de ceux qui s'obligeoyent [2] en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses: « Nous jurons de nous lais-

1. Les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuée au tumbeau de son mary.

2. Le formule *du serment.*

ser enchainer, bruler, batre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service » :

Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca.

C'estoit une obligation veritable; et si il s'en trouvoit dix mille, telle année, qui y entroyent et s'y perdoyent [1].

Ceux qui nous servent, ils le font [2] à meilleur marché, et pour un traitement moins curieux beaucoup [3] et moins favorable que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux et aux chiens, pour le service que nous en tirons [4]. Et si les bestes-

---

1. Quand les Scythes enterroyent leur roy, ils estrangloyent sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre et cuisinier; et en son anniversaire ils tuyoient cinquante chevaux montez de cinquante pages qu'ils avoyent empalé par l'espine du dos jusques au gozier, et les laissoyent ainsi plantez en parade autour de la tombe.

2. *Les hommes* qui nous servent *le font.*

3. *Beaucoup* [mot supprimé].

4. *Pour le service que nous en tirons* [mots supprimés]. A quel soucy ne nous demettons nous pour leur commodité? Il ne me semble point que les plus abjects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le rachetter de servitude : « Ils sont fols, disoit-il, c'est celuy qui me traitte et nourrit qui me sert » ; et ceux qui entretiennent les bestes se doivent dire plustost les servir qu'en estre servis.

ont[1] cela de plus genereux, que jamais lyon ne s'asservit à un autre lyon, ny un cheval à un autre cheval, par faute de cœur. Comme nous alons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lyons à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres, les brochets sur les tanches, les arondeles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les alouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ Jovis et generosæ
In saltu venantur aves.

Nous partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie; et, au dessus d'Amphipolis en Thrace, les chasseurs et les faucons sauvages partent justement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part esgale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle de nos lignes[2] et de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit que la seche jette de son col un boyeau long comme une ligne, qu'elle estand au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veut; à

---

1. Et si *elles* ont.
2. Comme celle *des colliers* de nos lignes.

mesure qu'elle aperçoit quelque petit poisson s'aprocher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyeau, estant cachée dans le sable ou dans la vase, et petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle que d'un saut elle le puisse atraper[1].

Quant à la force, il n'est animal au monde en bute de tant d'offences que l'homme : il ne nous faut point une balaine, un elephant et un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de deffaire un grand nombre d'hommes; les pous sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla ; c'est le desjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et connoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de connoistre la force de la rubarbe et du polipode ; et quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon fourbir et esclairer ses yeux avecques du fenoil; les ciguoignes se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine ; les elephans arracher non seulement de leur

---

1. Elle puisse *l'attraper*.

corps et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus, qu'Alexandre deffit), les javelots et les dardz qu'on leur a jettez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesmes que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence : voire[1] c'est la leur attribuer à plus forte raison que à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'escolle.

Chrysippus, bien que en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, estant à la suyte de son maistre (lequel il a esgaré pour s'estre endormy et ne l'avoir veu partir du logis), ou à la queste de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant l'un chemin aprés l'autre[2], et, aprés s'estre asseuré des deux et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander, il est contraint de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « J'ay suivy jusques à ce

1. *Voire* [mot supprimé].

2. Qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, *ou à la queste* de son maistre *qu'il* a esgaré, ou à la *poursuite* de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant *un* chemin aprés l'autre.

carre-four mon maistre à la trace; il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre » ; et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjoinctes et de la suffisante enumeration des parties, vaut il pas autant que le chien l'aye apris de nature que de Trapezonce [1] ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les parroquets, nous leur aprenons à parler ; et cette facilité que nous reconnoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à aprendre. Chacun est soul, ce croy-je, de voir tant de sortes de cingeries que les basteleurs aprennent à leurs chiens : les dances où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent, plusieurs divers mouvemens et sauts qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle. Mais je remerque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent

---

1. Que le chier *le sçache de soy* que de Trapezonce.

les aveugles, et aux champs et aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches et des charretes, lors mesme que pour leur regard ils ont assez de place et de commodité [1] pour leur passage ; j'en ay veu le long d'un fossé de ville laisser un sentier plain et uni et en prendre un autre plus incommode [2], pour esloigner son maistre du fossé. Commant pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seurté de son maistre et mespriser ses propres commoditez pour le servir, et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peut il comprendre sans ratiocination et sans discours [3] ?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir veu à Rome d'un chien, avec l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un basteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort pour avoir mangé de certaine drogue : aprés avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et branler comme s'il eust esté estourdi ; finale-

---

1. *Et de commodité* [mots supprimés].
2. Et en prendre un *pire*.
3. *Et sans discours* [mots supprimés].

ment, s'estandant et se roidissant comme s'il eust esté mort [1], il se laissa tirer et traisner d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu; et puis, quand il congneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, comme s'il [2] se fust revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoyent aux jardins royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun : ils estoient si accoustumez à ce nombre qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, et ayant faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions conter jusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune connoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or, laissant à part ce que Democritus jugeoit et prouvoit, que la plus part des arts les bestes nous les ont aprises, comme l'araignée à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne et le rossignol la musique, et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la medecine;

1. Comme *mort*.
2. *Ainsi que* s'il.

Aristote tient que les rossignols aprennent leurs petits[1] à chanter et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escolle soubs leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là que leur chant reçoit[2] de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas ung et pareil, chacun en a pris selon sa capacité; et, sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy d'une contention si courageuse que par fois le vaincu y demeure mort, l'aleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs et prenent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur et en rend compte avec grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'autre; on oyt corriger les fautes, et sent on aucunes reprehensions du precepteur.

J'ay veu (dict Arrius) autresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu et un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoyent en rond, s'eslevans et s'inclinans à certaines cadences selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouvoir et dancer, au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseu-

---

1. *Instruisent* leurs petits.
2. Qu'*il* reçoit.

res, coupeures et diverses cadances tres-difficiles à aprendre. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoyent par soing et par estude pour n'estre tancez et batuz de leurs maistres.

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome et faisoit merveilles de contre-faire avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour, il advint que certaines trompetes s'arrestarent [1] à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela et tout le lendemain, voylà cette pie pensive, muete et melancholïque, dequoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des trompetes l'eust ainsin estourdie et estonnée, et qu'avec l'ouye la voix se fust quant et quant esteinte; mais on trouva en fin que c'estoit une estude profonde et une retraicte en soy-mesmes, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompetes : de maniere que sa premiere vois ce fut celle là de exprimer perfectement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quicté par ce nouvel aprentissage et pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre à alleguer [2] aussi cet autre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dit avoir veu (car quand à l'ordre, je sens bien que

1. S'*arresterent*.
2. Obmettre *d'*alleguer.

je le trouble, mais je n'en observe non plus à renger ces exemples qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien estant en peine pour avoir l'huyle qui estoit dans le fons d'une cruche, et n'y pouvant arriver de la langue pour l'estroite emboucheure du vaisseau, il vid qu'il alla querir des caillous [1] qui estoyent dans la navire [2] et en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust fait hausser l'huile plus prés du bord, où il la peust attaindre. Cela qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des elephans un roy de leur nation, Juba, que quand, par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes (qu'on leur prepare et les recouvre l'on de menues brossailles pour les tromper), ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal raporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance que, si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a apris, je gaignerois aysément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference

---

1. Ce chien, estant en peine *d'*avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, *où il ne pouvoit* arriver de la langue pour l'estroite emboucheure du vaisseau, *alla* querir des cailloux.

2. *Qui estoyent dans la navire* [mots supprimés].

de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa manjoire la juste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œuil ce gouverneur, separa avec la trompe et en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'aprocha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effaicts particuliers ; mais ce que tout le monde a veu et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoyent du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans qu'on y mesloit [1], desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prés leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui connoissent les histoires anciennes) :

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum majores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli et euntem in prælia turmam :

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de

1. *Qu'on y mesloit* [mots supprimés].

la creance de ces bestes et de leur discours, de leur abandonner la teste d'une bataille [1], là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust fait tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre; et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se rejettassent sur leurs trouppes, ce qui advient ordinairement à nous mesmes [2]. On leur donnoit charge non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties au combat, comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes, ausquels ils payoient solde et faisoient partage au butin; et montroient ces animaux autant d'adresse et de jugement à poursuivre et arrester leur victoire, à donner ou à reculer [3] selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieux les choses estrangeres que les ordinaires, et sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contrerollera de prés ce que nous voyons ordinairement des animaux qui vivent parmy nous, il y a dequoy y remarquer des operations autant admirables que celles qu'on va recueillant és pays estrangers. Nous vivons, et eux

1. *Leur abandonnant* la teste d'une bataille.

2. Qu'ils se rejectassent sur leurs troupes, *au lieu que nous mesmes nous rejectons les uns sur les autres et nous rompons.*

3. A *charger* ou à reculer.

et nous, sous mesme tect et humons un mesme air; il y a, sauf le plus et le moins, entre nous une perpetuelle ressemblance [1]. J'ai veu autresfois parmy nous des hommes amenez par mer de lointain pays, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon, au demeurant, et leur contenance, et leurs vestemens, estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'atribuoit à stupidité et à bestise de les voir muets, ignorans la langue françoise, ignorans nos baisemains et nos inclinations serpentées, nostre port et nostre maintien, sur lequel sans faillir doit prendre son patron la nature humaine?

Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas: comme il nous advient [2] au jugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres : de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture; mais de ce qui est en elles particulier, nous n'en sçavons rien [3]. Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les

---

1. Car, selon mon opinion, qui contrerollera de prés ce que nous voyons ordinairement *és* animaux qui vivent parmy nous, il y a dequoy y *trouver* des *effects* autant admirables que *ceux* qu'on va recueillant és pays *et siecles* estrangers. *C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le present estat en pourroit seurement conclurre et tout l'advenir et tout le passé.*

2. *Comme* [mot supprimé]. Il nous advient *ainsin.*

3. Mais de ce *qu'elles ont* particulier, *que sçavons-nous que c'est?*

oyseaux et la pluspart des animaux qui vivent avec nous reconnoissent nostre voix et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encore la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse; et j'ay veu des gardoirs assez où les poissons accourent pour manger, à certain cry de ceux qui les traitent :

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus.

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephans ont quelque participation de religion, d'autant qu'aprés plusieurs ablutions et purifications on les void, haussant leur trompe comme des bras et tenant les yeux fichez vers le soleil levant, se planter long temps en meditation et contemplation à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché ; comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remerqua, par ce qu'elle retire aux nostres : il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliere portans le corps d'un fourmis mort vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux; et aprés avoir esté ensemble quelque piece, ceux-

cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avec leurs concitoiens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation; en fin ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos et emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespassé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là (encore qu'à son jugement les bestes soient incapables de raison [1]) que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre faute [2] que nous ne soyons participans ; et ne pouvons à cette cause juger de leurs operations [3]. Or elles en produisent encores d'autres qui surpassent de bien loin nostre capacité, ausquelles [4] il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir.

Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Calligula vogant

---

1. *Encore qu'à son jugement,* etc. [mots supprimés].
2. C'est nostre *deffaut*.
3. Et *nous meslons* à cette cause *sottement d'en opiner*.
4. Or elles *produisent* encores d'autres *effects* qui surpassent de bien loing nostre capacité, *ausquels...*

avec une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court par ce mesme poisson ; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors.

Un citoyen de Cyzique acquit jadis une [1] reputation de bon mathematicien pour avoir appris de la condition de l'herisson qu'il a sa taniere [2] ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là : ce que remerquant, ce citoien venoit tousjours apporter en sa ville [3] certaines predictions du vent qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint et attraper ce qu'il cerche : au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur à la fraieur, la

---

1. *Une* [mot supprimé].

2. Pour avoir appris *la condition* de l'herisson. *Il* a s taniere...

3. Ce citoyen *apportoit* en sa ville.

cholere, la honte et autres passions qui alterent le teint de nostre visage, mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté.

Or ces effets que nous reconnoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente qui nous est occulte, comme il est vray-semblable que sont plusieurs autres de leurs conditions et puissances [1].

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oiseaux. Qu'avons nous en nous de pareil et de si admirable [2]? Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produit; et est une opinion evidemment faulse. Et [3] qu'il soit ainsi : la torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets et de la seine elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent

---

1. Desquelles nulles apparances ne viennent jusques à nous.

2. *Nous n'avons rien* de pareil *ny* de si admirable.

3. *Et* [mot supprimé].

et manient; voire, dit-on d'avantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main et endort l'atouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse, mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la void se tapir soubs le limon, afin que les autres poissons se coulans par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les gruës, les arondeles et autres oiseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on a à conserver [1] pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme : comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousjours le meilleur; ou bien, si on faict semblant d'entourner de feu leur giste [2] de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits autre et plus vive que la nostre : car, à nos enfans, il est certain que bien avant en l'aage nous n'y découvrons rien, sauf la forme cor-

1. Qu'on *doit* conserver.
2. *Le* giste.

porelle, par où nous en puissions faire triage[1].

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes et leur façon, car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

> Tenez chauts les pieds et la teste ;
> Au demeurant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles ; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela ; toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiete et disposition brutale comme plus effectuelle et plus naturelle[2] :

> *More ferarum*
> *Quadrupedumque magis ritu plerumque putantur*
> *Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt,*
> *Pectoribus positis, sublatis semina lumbis;*

et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu, les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

---

1. *Car, à nos enfants,* etc. [passage supprimé].
2. *Et plus naturelle* [mots supprimés].

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et defendent leurs bien-faicteurs, et qui poursuyvent et outragent les estrangers et ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice, comme aussi en conservant une equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas les hommes. Hircanus, le chien du roy Lisimachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son lict sans vouloir boire ne manger; et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se jetta dans le feu, où il fut bruslé : comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il fut mort; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie. Les bestes en sont capables comme nous : nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager

separément ; on les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bienveuillance, et prendre quelque autre forme à contre-cœur et en haine. Les animaux ont choix comme nous en leurs amours et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires. De ceste derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superfluës et artificielles, car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer. Les apprests à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance : les stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aus appetits amoureux :

Neque illa
Magno prognatum deposcit consule cunnum.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien et une fauce opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en

une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers qu'ils en missent hors les naturels habitans ou esteignissent leur authorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant.

Les animaux sont, à la verité [1], beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts, mais non pas si exactement qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour et reçoivent des affections monstrueuses d'une espece à autre. Tesmoin l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné : car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe et les luy portoit ; il ne la perdoit de veuë que le moins qu'il luy estoit possible, et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessoubs son collet et luy tastoit les tetins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille, et d'une oye esprise de l'amour d'un enfant en la ville d'Asope, et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia ; et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'a-

1. *A la verité* [mots supprimés].

donner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus et autres recitent quelques exemples pour monstrer la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'experience nous faict bien souvent voir le contraire :

Nec habetur turpe juvencæ
Ferre patrem tergo; fit equo sua filia conjux;
Quasque creavit init pecudes caper; ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales? lequel, passant au travers d'une riviere chargé de sel, et de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel fondu par ce moyen luy avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit jamais, aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge; jusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice, car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point usage.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est necessaire. Les fourmis estandent au dehors de

l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amolit, se resout et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; parquoy[1], de peur qu'il ne devienne semance et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a accoustumé[2] de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray la science de nous entredeffaire et entretuer, de ruiner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Expiravit aper majoris dentibus apri?

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes[3],

---

1. *Parquoy* [mot supprimé].
2. A *coustume.*
3. Exemptes *pourtant.*

tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel et les entreprinses des princes des deux armées contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu,
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere.

Je ne voy jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvemens guerriers qui nous ravissent de leur horreur et espouventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi ;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée et par combien legieres occasions esteinte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello :

toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerelage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mesme qui en sont les principaux

autheurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur et le plus puissant qui fut onques, se jouant, et mettant en risée tres-plaisamment et tres-ingenieusement plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisées, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! Quid, si me Manius oret
Pædicem, faciam? Non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Charior est ipsa mentula? Signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon latin, avecq le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvemans, qui semble [1] menasser le ciel et la terre :

Quam multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel quum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis.
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus;

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme foyble, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une formilliere esmeuë et eschaufée,

It nigrum campis agmen :

---

1. Qui *semblent.*

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouy; qu'on luy esvante seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesmes, à leur teste, rompu et fracassé : car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius batit en Espaigne atout ces belles armes qui ont aussi servi à d'autres comme à Eumenes [1] contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent [2].

Les ames des empereurs et des savatiers sont jettées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des princes et leur pois, nous nous

---

1. Qui ont aussi servy *à Eumenes*.

2. Qu'on descouple mesmes de noz mouches aprés, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly au territoire de Xiatine, les habitans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, dequoy ils sont riches, et, avec du feu, chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvant soustenir leurs assauts et piqueures. Ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours, avec telle fortune qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire.

persuadons qu'elles soyent produites par quelques causes aussi poisantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont poussez et retirez [1] en leurs mouvemens par les mesmes ressors que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict foïter un lacquais, tombant en un roy, luy fait ruiner une nation entiere [2]. Ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus : pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au moindre [3] traistre au pris de l'homme. Nos histoires racontent la poursuite [4] que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avec grans aboys et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost aprés par la voye de la justice. Autant en fit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les en-

---

1. Ils sont *menez* et *ramenez*.
2. Luy fait ruiner une *province*.
3. Au *monde*.
4. La *vifve* poursuite.

fans de Ganistor Naupactien du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant aperceu un larron sacrilege qui en[1] emportoit les plus beaux joyaux, se mit à abayer contre luy tant qu'il peut; mais, les marguilliers ne s'estant point esveillez pour cela, il se mit à le suyvre, et, le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veuë. S'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoyent à manger; si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesmes. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de cette eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, et en fin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges, en reconnoissance de ce bon office, ordonnarent[2] du publicq certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux prestres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tres-averée et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, que Apion recite comme en

---

1. *En* [mot supprimé].
2. *Ordonnerent.*

ayant esté luy mesme spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres et un rugissement hautain et espouvantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lyon, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'aprocha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela faict et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queuë à la mode des chiens qui flatent leur maistre, et à baiser et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable tout transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la courtoisie[1] de ce lyon, et r'asseuré sa veue pour le considerer et reconnoistre, c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoyent l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'empereur fit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable :

1. Par la *benignité*.

« Mon maistre, dict-il, estant proconsul en Aphrique, je fus contraint, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy et m'en fuïr. Et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande authorité en la province, je trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy et les chaleurs insupportables, ayant rencontré une caverne cachée et inaccessible, je me jettay dedans [1]. Bien tost aprés y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivée, j'eu beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offencée, et me la monstrant comme pour demander secours; je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu aprivoisé à luy, pressant sa playe, en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que je peux. Luy, se sentant alegé de son mal et soulagé de cette douleur, se prit à reposer et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois

1. Et les chaleurs insupportables, *je m'embatis sur* une caverne cachée et inaccessible *et me* jettay dedans.

ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en aportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, ce lyon s'en estant allé [1] un jour à sa queste accoustumée, je partis de là, et à ma troisiesme journée fus surpris par les soldats qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que je voy, ce lyon fut aussi pris bien tost aprés, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bien-fait et guerison qu'il avoit receu de moy. »

Voylà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoy, à la requeste de tous, il fut mis en liberté et absoubs de cette condamnation, et par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce lyon. Nous voyons depuis, dit Apion, Androdus conduisant ce lyon à tout une petite laisse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, et chacun dire en les rencontrant : « Voylà le lyon hoste de l'homme, voylà l'homme medecin du lyon. »

Nous pleurons souvant la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lachrymans, guttisque humectat grandibus ora.

---

1. *Comme* ce lyon *estoit* allé.

Comme aucunes de nos nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit il pas aussi entre les bestes, et des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la societé et confederation que les bestes dressent [1] entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se voit des bœufs, des porceaux et autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offencez, toute la troupe accourt à son aide et se ralie pour sa deffence. L'escare, quand il a avalé l'ameçon du pescheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de luy et rongent la ligne; et si d'avanture il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queuë par dehors, et luy la serre tant qu'il peut à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors et l'entrainent. Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressant un' espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à tout laquelle ils la scient et coupent.

Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle un petit poisson semblable au gayon [2] de mer qui s'appelle pour cela *la guide :* la balaine le suit, se laissant mener et tourner aussi facilement que le timon faict retourner la

1. Qu'*elles* dressent.
2. Au *goujon*.

navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinant perdu et englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seurté et y dort, et pendant son sommeil la baleine ne bouge; mais, aussi tost qu'il sort, elle se met à le suivre sans cesse; et si de fortune elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvant se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a un pareil mariage [1] entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneaumon [2], son ennemy, approche [3] pour le combatre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant et à coup de bec l'esveillant et l'advertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez; et, s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre et l'offencer. Cette coquille qu'on nomme la nacre vit aussi ainsin avec le pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un

1. Il y a *une pareille societé.*
2. L'*ichneumon.*
3. S'approche.

cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillée et ouverte jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise, car lors il entre dans la nacre, et luy va pinsant la chair vive et la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort. En la maniere de vivre des tuns, on y remerque une singuliere science des trois parties de la mathematique. Quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science. Quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, carrée en tout sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes égales; puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere que devant, de façon que qui en void et conte un visage [1], il peut aisément nombrer toute la trouppe, d'autant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaisé de luy donner un visage plus apparent que en ce faict du grand chien qui fut envoyé des Indes au roy Alexandre. On luy presenta premierement un cerf

1. Et compte un *rang*.

pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours : il n'en fit compte et ne daigna se remuer de sa place; mais, quand il veid un lyon au devant de luy[1], il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des fautes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un deuil si extreme qu'il ne voulut onques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que, luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offencer, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et compagnon[2]. Et, quant aux droicts de la familiarité et convenance qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au paravant vagante,

---

1. *Au devant de luy* [mots supprimés].
2. Son familier et *son hoste*.

fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, cependant que l'alcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an; et par son privilege nous avons sept jours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne reconnoissent autre masle que le leur propre, l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner; s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout et le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu attaindre à la connoissance de cette merveilleuse fabrique dequoy l'alcyon compose le nid pour ses petits, et en deviner[1] la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoinct et lie ensemble, les entrelassant, les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié et à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desment et se lasche pour les coups de mer; et, au contraire, ce qui est bien

1. *Ny* en deviner.

joinct, le batement de la mer le vous estreinct et vous le serre de sorte qu'il ne se peut ny rompre, ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose que l'oyseau qui l'a bastie : car à toute autre chose elle est impenetrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voilà une description bien claire de ce bastiment et empruntée de bon lieu ; toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encor suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir de loger au dessoubs de nous et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suivre encore un peu plus loing cette equalité et correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la pollisseure, la dureté, la mollesse et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et

spirituelle, de maniere que Rome et Paris que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprens sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois; ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidamment aux bestes : car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armée sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe, aprés lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queuë, secouer les jarrets et representer parfaictement les mouvemens de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os ;

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à faict et s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver; cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel et impercep-

tible, sans dimension, sans couleur et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description : il est vray-semblable que nous ne sçavons guiere que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses [1] :

Turpis Romano Belgicus ore color.

Les Indes la peignent noire et basanée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large, et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la balievre, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents à descouvert [2]. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice [3]. Il est ailleurs des nations qui noir-

---

1. Puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

2. De montrer leurs dents *jusques au dessous des racines*.

3. Et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu en une na-

cissent les dents avec grand soing, et ont à mespris de les voir blanches ; ailleurs, ils les teignent de couleur rouge[1]. Les femmes mexicanes[2] content entre les beautez la petitesse du front, et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art ; et ont en si grande recommendation la grandeur des tetins qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive, les Espagnols vuidée et estrillée ; et, entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune ; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse ; qui y demande de la mignardise et de la douceur, qui de la fierté et magesté[3].

Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegez en cela que, au demeurant, sur ses loix communes. Et, si nous nous jugeons bien, nous trouverons que, s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'au-

---

tion orientale ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants joyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille.

1. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Pline.

2. Les *Mexicanes*.

3. Tout ainsi que la preferance en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustot ou carrée, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule.

tres, et en grand nombre, qui le sont plus[1] : car cette prerogative[2] que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel, son origine,

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus,

elle est vrayement poëtique, car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversée tout à faict vers le ciel ; et l'ancoleure des chameaux et des austruches, je la trouve encore plus relevée et droite que la nostre[3]. Les bestes qui[4] nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus viles[5] de toute la bande[6] : car, pour l'apparence exterieure et forme

---

1. *A multis animalibus decore vincimur ;* voyre des terrestres, nos compatriotes : car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre ; en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez ; et non moins, en toutes qualitez, aux aërés.

2. *Et* cette prerogative.

3. Quels animaux n'ont la face au haut et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis comme nous, et ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel et de la terre que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution en Platon et en Cicero ne peuvent servir à mille sortes de bestes?

4. *Celles* qui.

5. Les plus laides et les plus *abjectes*.

6. [Le reste de l'alinéa offre la leçon suivante dans l'édition de 1595 :]

Car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis !

du visage, ce sont les magots et les singes; pour le dedans et parties vitales et plus nobles, c'est, à ce que disent les medecins, le pourceau. Certes, quand j'imagine l'homme tout nud, et notamment en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares et ses defauts, sa subjection naturelle et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal de nous cacher et de nous couvrir. Nous avons esté excusables de despouiller ceux que nature avoit favorisé en cela plus qu'à nous, pour nous parer de leur beauté; et puis que l'homme n'avoit pas dequoy se presenter nud à la veue du monde, il a eu raison de se cacher soubs la despouille d'autruy et se vestir de laine, de plume, de poil, de soye et autres commoditez empruntées.

Remerquons, au demeurant, que nous sommes le seul animal duquel le defaut et les imperfections offencent [1] nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrober, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect

---

pour le dedans et parties vitales, c'est le pourceau. Certes, quand j'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté), ses tares, sa subjection naturelle et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceux que nature avoit favorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye.

1. Duquel le defaut *offence*.

bien [1] digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses l'entiere veue et libre connoissance [2] du corps qu'on recherche ; que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme :

Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

Et, encore que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et dégoutée [3], si est-ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la jouyssance [4] nous dégoute les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique :

Nec Veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore :

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions et qui ne plaise à nos sens, de façon que de leurs excremens mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si temeraire [5] d'y vouloir

---

1. *Bien* [mot supprimé].
2. *Connoissance* [mot supprimé].
3. Un peu delicate et *refroidie*.
4. L'usage et la *cognoissance*.
5. Si *sacrilege*.

comprendre ces divines, surpernaturelles et extraordinaires beautez qu'on voit par fois reluire entre nous comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demeurant, la part mesme que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et à venir[1], desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faucement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur, et à eux nous leur[2] laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé; la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche present que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclitus et Pherecides, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé et se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand pris à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre

1. Des biens futurs et *a sens*.
2. *Leur* [mot supprimé].

de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. »

Comment! cette grande et divine sagesse [1], les philosophes la quittent donc pour ce masque [2] corporel et terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours et par l'ame que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teint et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence et tout le reste à l'abandon. Or j'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoique, elles ne seroyent pas pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. C'est donc toute nostre perfection que d'estre homme; et n'est par vray discours, mais par une fierté vaine et opiniatreté [3], que nous nous prefe-

---

1. Et divine *sapience.*

2. Pour ce *voile.*

3. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoique, *ce seroyent tousjours des bestes, ny ne seroyent* comparables à un homme mise-

rons aux autres animaux et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais, pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprés nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpaié ce beau discours dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connoistre, si nous l'avons achetée au pris de ce nombre infiny des passions ausquelles nous sommes incessamment en butte[1] : s'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme faict la philosophie[2], cette notable prerogative sur les bestes, que, où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions[3].

---

rable, meschant et insensé. *Car en fin tout ce qui n'est comme nous sommes n'est rien qui vaille, et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce* n'est par vray discours, mais par une fierté *folle* et opiniastreté...

1. En *prinse.*

2. Comme fait *bien Socrates.*

3. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint*

Au demeurant [1], de quel fruit pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? Les a elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goute? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie? Sont ils entrez en composition de la mort pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent, et du cocuage pour sçavoir les femmes estre communes en quelques republiques [2]? Au rebours, ayant tenu le premier reng en sçavoir selon la reputation [3], l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus en leur païs [4], nous n'avons pas pourtant apris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez affaire à se descharger d'aucunes tasches notables en la siene. A l'on [5] trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

Illitterati num minus nervi rigent?

et la honte et pauvreté moins importunes?

---

multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari.

1. *Au demeurant* [mots supprimés].
2. En *quelque region.*
3. *Selon la reputation* [mots supprimés].
4. *En leur païs* [mots supprimés].
5. A *on.*

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine est encores moins necessaire au service de la vie que n'est la gloire, la noblesse, la dignité et telles autres qualitez [1] qui y servent voyrement, mais de loin, et plus par fantasie que par nature [2]. Qui contera les hommes par leurs actions et deportemens [3], il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans qu'entre les sçavans : je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'homie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne, car elle loge singulierement bien avec la simplicité.

---

1. La doctrine, *ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme* la gloire, la noblesse, la dignité, *ou, pour le plus, comme la richesse* et telles autres qualitez.

2. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de regles et de loix de vivre, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues et formis en la leur ; et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres-ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie.

3. Qui *nous* contera par *nos* actions et deportemens.

Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loin que je ne voudrois suivre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule obeïssance[1] qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir; il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions en fin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obeïssance; ce fut un commandement où l'homme n'eust rien à connoistre et à raisonner[2]. Et, au rebours, la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*[3]. La peste de l'homme, c'est l'opinion de science[4]. Voylà pourquoy la simplicité et l'ignorance nous sont tant recommandées

---

1. Que c'est la seule *humilité et submission.*

2. Ce fut un commandement *nud et simple* où l'homme n'eust rien à cognoistre et *à causer*, d'autant que l'obeyr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bien-facteur. De l'obeyr et ceder naist toute autre vertu comme du cuider tout peché.

3. Et les Sereines, pour piper Ulysse, en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruineux laqs, luy offrent en don la science.

4. C'est l'opinion de *sçavoir.*

par nostre religion comme pieces propres et convenables à la subjection, à la creance et à l'obeïssance [1]. En cecy, pour le moins [2], y a il une generalle convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps; mais où la trouvons nous?

Ad summum sapiens uno minor est Jove : dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption et le cuider [3]. C'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions » : nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence; l'homme, au rebours, possede ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination, car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des

---

1. Voylà pourquoy *l'ignorance* nous *est* tant *recommandée* par nostre religion comme *piece propre* à la creance et à l'obeyssance : *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones secundum elementa mundi.*

2. *Pour le moins* [mots supprimés].

3. *Et le cuider* [mots supprimés].

lettres, de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers, nous sont descouvertes; ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offence. » Cettuy-cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant et tout-puissant? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce et plus constante que ne fut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquilla et tam clara luce locavit.

Voylà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accidant mit l'entendement de cettuy-cy en pire estat que celuy du moindre bergier, nonobstant ce dieu præcepteur et cette divine sapience. De mesme impudence est ce jugement de Chrisippus [1], que « Dion estoit aussi vertueux

---

1. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : « Je m'en vay parler de toutes choses » ; et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste de « dieux mortels », et ce jugement de Chrysippus...

que Dieu » ; et mon Seneca recognoit, dit-il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy et aquis par ses estudes le bien vivre [1] ». Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille façon [2] ; et toutesfois je reconnoy qu'il [3] n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il faict de se voir deprimer au reng des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest que de celuy de nostre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette sote vanité, et secouer vivement et hardiment les fondemens ridicules sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre ; il fera tousjours de ses œufs poules, comme on dit : il le faut mettre du tout [4] en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effet de sa sagesse [5] : Possidonius le philosophe [6], estant pressé d'une si douloreuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit

---

1. « Mais qu'il a de soy *le bien vivre* » ; conformément à cet autre : *In virtute vere gloriamur; quod non contingeret, si id donum a Deo, non a nobis haberemus.* Cecy est aussi de Seneca : « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse ; par où il le surmonte. »

2. De pareille *temerité.*

3. *Et toutesfois je reconnoy que* [mots supprimés].

4. *Du tout* [mots supprimés].

5. De sa *philosophie.*

6. *Le philosophe* [mots supprimés].

bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray-je pas que tu sois mal. » Il sent les [1] mesmes passions que mon laquays, mais il se gendarme [2] sur ce qu'il contient aumoins sa langue sous les loix de sa secte [3] : ce n'est que vent et paroles [4]. Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser et rabatre quelque chose des pointes de la douleur et de l'aigreur des infortunes [5] qui nous suyvent, que fait elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazart d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoyent avec luy à imiter que la resolution et securité [6] d'un porceau qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy et sans al-

1. *Les* [mot supprimé].
2. Mais il se *brave*.
3. *Re succumbere non oportebat verbis gloriantem*. Archesilas estant malade de la goutte, Carneades, qui le vint visiter, s'en retournoit tout fasché. Il le rappella et, luy montrant ses pieds et sa poittrine : « Il n'est rien venu de là icy », luy dit-il. Cestuy cy a un peu meilleure grace, car il sent avoir du mal et en voudroit estre depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu et affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains-je, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeux, fut rangé à quitter ces resolutions stoïques.
4. *Ce n'est que vent et paroles* [mots supprimés].
5. D'émousser et rabatre *l'aigreur* des infortunes.
6. Que la *securité*.

larme[1]. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs et d'autres accidens[2], et plus de fermeté, que la science n'en fournit onques à aucun qui n'y fust nay et preparé de soy mesmes par habitude naturelle. La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maux qu'elle ne les allege[3]. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant[4] plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination! Nous en voyons ordinairement se faire seigner, purger et medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teint vous presagent quelque defluxion catarreuse[5]; cette saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition. Et en fin elle s'en adresse tout detroussément à la santé mesme : cette allegresse et vigueur de jeunesse ne peut arrester en une assiete ; il luy faut desrober du

---

1. *Et sans allarme* [mots supprimés].
2. Et d'autres *inconveniens*.
3. *La cognoissance nous esguise,* etc. [phrase supprimée].
4. Et ceux d'un cheval.
5. *Caterreuse.*

sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparés la vie d'un homme asservy à telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant aller aprés son appetit naturel, mesurant les choses au seul goust present[1], sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a; où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par imagination[2] et luy court au devant.

Ce que je dy de la medecine se peut tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte, et n'ayant autre regle au discours[3] de ma santé que celle des exemples d'autruy et des evenemens que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere, et esguise mon goust[4] à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos et sa

---

1. Au seul *sentiment* present.
2. Par *fantasie*.
3. *Au discours* [mots supprimés],
4. Mon *appetit*.

douceur par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies et de foiblesse [1]. Et d'où vient, ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers et plus lours se trouvent plus fermes [2] et plus desirables aux executions amoureuses, et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme, sinon que en cetuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soymesmes? Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre? Dequoy se faict la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus detraquées; il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insansez,

---

1. *Et de foiblesse* [mots supprimés]. Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroyent que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; je l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame deschargée de toute passion, pensée et occupation tendue ou desplaisante, comme gents qui passoyent leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque.

2. *Sont* plus fermes.

nous voyons combien proprement s'avient la folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame. Outre cela[1], qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecq les gaillardes elevations d'une ame libre[2] et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellans : aussi n'en est-il point qui ayent tant de propencion à la folie. Infinis espris se treuvent ruinez par leur propre force et soupplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poësie, qu'autre poëte italien aye de long temps esté? N'a il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame qui l'a rendu sans exercice et sans ame? J'eus plus de despit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesmes, mesconnoissant et soy et ses ouvrages, lesquels sans son sceu, et toutesfois à sa veuë, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé et en ferme et seure posture? affublez le de

1. *Outre cela* [mots supprimés].
2. D'*un esprit* libre.

tenebres, d'oisiveté et de pesanteur [1]. Et si on me dit que la commodité d'avoir le goust [2] froid et mousse aux douleurs et aux maux tire aprés soy cette incommodité de nous rendre aussi par consequent moins aiguz et frians à la jouissance des biens et des plaisirs, cela est vray; mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons tant à desirer qu'à craindre [3], et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur [4]; nous ne sentons point l'entiere santé comme la moindre des maladies :

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quod me non torquet latus aut pes : cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem :

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté et l'a montée à son plus haut pris [5], encore l'a elle rengée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus heureux bien estre que l'homme puisse esperer [6] :

---

1. Il nous faut abestir pour nous assagir, et nous esblouir pour nous guider.

2. D'avoir *l'appetit.*

3. Que nous n'avons tant à *jouyr* qu'à *fuir.*

4. *Segnius homines bona quam mala sentiunt.*

5. *Et l'a montée à son plus haut pris* [proposition supprimée].

6. Le n'avoir point de mal, c'est le plus *avoir de bien* que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius:

Nimium boni est cui nihil est mali.

car ce mesme chatouillement et esguisement qui se rencontre en certains plaisirs et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence, cette volupté active, mouvante, et je ne sçay comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à fuyr la peine[1] que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fievre : ainsi des autres.

Je dy donq que, si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un tres-heureux estat selon nostre condition[2]. C'est un tres-grand avantage pour l'honneur de l'ignorance que la science mesme nous rejette entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous ten-

1. Qu'à *chasser* la peine.

2. Si ne la faut-il point imaginer si plombée qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abort mesme et la naissance des maux en fust à dire. « Je ne louë point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : je suis content de n'estre pas malade; mais, si je le suis, je veux sçavoir que je le suis, et, si on me cauterise ou incise, je le veux sentir. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et en fin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore.* Le mal est à l'homme bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousjours à fuïr, ny la volupté tousjours à suivre.

dre et roidir[1] contre la pesanteur des maux; elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lascher la bride et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre soubs sa faveur à l'abri des coups et injures de la fortune. Car que veut elle dire autre chose quand elle nous presche[2] de nous servir, pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, et d'apeller à nostre secours un contentement esvanouy et perdu[3] pour l'opposer à ce qui nous presse et offence[4], si ce n'est que, où la force luy manque, elle veut user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir? Car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fievre chaude, quelle monnoye est-ce de le payer de la souvenance de la douceur du vin grec? Ce seroit plutost luy empirer son marché :

Chè ricordarsi il ben doppia la noia.

De mesme condition est cest autre conseil que la philosophie donne, de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé et d'en effacer les

---

1. A nous *roidir*.

2. De retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent et l'entretenir des voluptés perdues, et de nous servir...

3. *Et perdu* [mots supprimés].

4. *Et offence* [mots supprimés]. *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia et revocatione ad contemplandas voluptates ponit.*

desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre puissance[1] la science de l'oubly[2]. Comment! la philosophie, qui me doit mettre les armes à la main pour combatre la fortune, qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours vains et ridicules[3]? car la memoire nous represente non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist, voire il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde et d'empreindre en nostre ame quelque chose que de la solliciter de la perdre[4]. Et de qui est ce conseil pourtant[5]? de celuy[6]

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstrinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

De vuyder et desgarnir[7] la memoire, est-ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance[8]? Nous

---

1. En nostre *pouvoir.*
2. Et conseil duquel nous valons moins, encore un coup.
   Suavis laborum est præteritorum memoria.
3. *Coüards* et ridicules.
4 Et cèla est faulx : *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda jucunde et suaviter meminerimus;* et cecy est vray : *Memini etiam quæ nolo, oblivisci non possum quæ volo.*
5. *Pourtant* [mot supprimé].
6. *Qui se unus sapientem profiteri sit ausus.*
7. De vuyder et *desmunir.*
8. *Iners malorum remedium ignorantia est.*

voyons plusieurs pareils preceptes par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles où la raison vive et forte ne peut assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir et plastrer[1]. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre et de la constance en un estat de vie qui se maintinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy-cy ayant au demeurant ses meurs bien reglées, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et estrangiers, se conservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la fantasie[2] une resverie : c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles et des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les medecins de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procés pour le restablir en la douceur de ces vaines[3] imaginations :

---

1. De l'endormir et *pallier*.
2. En la *cervelle*.
3. *Vaines* [mot supprimé].

Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error :

d'une pareille resverie à celle de Thrasilaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit à croire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée et y abordoient ne travailloient que pour son service, se resjouyssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec feste et contentement[1]. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu plein de liesse et deschargé de toute sorte de desplaisir[2]. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé »,

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν ἥδιστος βίος,

et l'Ecclesiaste : « En beaucoup de sagesse beaucoup de desplaisir ; et qui acquiert science s'acquiert du travail et tourment. » Cela mesme à quoy toute[3] la philosophie consent[4], cette derniere recepte qu'elle ordonne à toutes sortes de necessitez, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter[5] :

---

1. Les recueillant avec *joye*.

2. En laquelle il avoit vescu *en* liesse et deschargé de *tout desplaisir*.

3. *Toute* [mot supprimé].

4. Consent en general.

5. *Placet? pare. Non placet? quacumque vis exi. Pungit dolor? Vel fodiat sane. Si nudus es, da jugulum; sin tectus*

Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti;
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat et pulset lasciva decentius ætas :

qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir et au non estre?

Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.

C'est ce que disoit Antisthenes, qu' « il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre » ; et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher [1].

Celuy Sextius duquel Senecque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long. Il couroit à la mort au deffaut de la science. Voicy les

---

armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste; et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat,* qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Ciceron.

1. Et Crates disoit que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps, et, à qui ces deux moyens ne plairoyent, par la hart.

mots de la loy sur ce subject : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peut on sauver à nage hors du corps comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commençois tantost à dire. « Les simples, dit S. Paul, et les ignorans s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. » Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy declaré de la science et des lettres, ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui a interdict la science [1] à ses hommes. Mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son authorité, doit certes avoir quelque poids [2] et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable et si long temps fleurissante en vertu et en bon heur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres [3], nous peuvent tesmoigner combien ces nations sans magistrat et sans loy vivent plus legiti-

---

1. Qui, *comme j'ay entendu, interdict* la science.
2. Avoir *grand* poix.
3. Par les Espagnols.

mement et plus regléement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'autres hommes et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene e di libelli,
D'esamine e di carte di procure,
Hanno le mani et il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli e di letture :
Per cui le faculta de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure;
Hanno dietro e dinanzi, e d'ambi i lati,
Notai, procuratori ed advocati.

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs avoient l'aleine puante à l'ail, et l'estomac musqué de bonne conscience; et qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices; c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faute de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine) demandent une ame vuide, docile et ne presumant rien de soy [1].

Les chrestiens ont une particuliere cognoissance combien la curiosité est un mal naturel et originel

---

1. Et *presumant peu* de soy.

en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la premiere ruine du genre humain ; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelletez, et aimer mieux estre chef d'une trouppe errante et desvoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autruy à la voye batuë et droicturiere. C'est à l'avanture ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suit l'orgueil et luy obeit comme à son pere » : ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται [1].

La saincte Parole declare miserables ceux d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur ditelle, qu'as tu à te glorifier ? » Et ailleurs : « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre » ; de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye ? Ce n'est rien à la ve-

1. O cuider ! combien tu nous empesches ! Aprés que Socrates fut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné ; et, se recherchant et secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. En fin il se resolut qu'il n'estoit distingué des autres et n'estoit sage que par ce qu'il ne se tenoit pas tel ; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse, et que sa meil-

rité [1] que de nous : il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de nostre Createur ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere [2]. Nous disons bien, Puissance, Verité, Justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermone notantes.

Ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul d'interpreter ses ouvrages et de se cognoistre [3].

---

leure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse.

1. *A la verité* [mots supprimés].

2. *Melius scitur Deus nesciendo*, dit S. Augustin ; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere quam scire ;* et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu et du monde, et des causes premieres des choses ; *Atque illum quidem parentem hujus universitatis invenire difficile ; et, quum jam inveneris, indicare in vulgus nefas,* dit Ciceron.

3. C'est à Dieu seul *de se cognoistre et interpreter ses*

La participation que nous avons à la connoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas [1] par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez apris cela par les tesmoins qu'il a choisi du vulgaire, simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets : nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par authorité et par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre cler-voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance plus que de nostre science que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille si nos moyens natu-

---

ouvrages; et le fait en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence, comment luy peut elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal, veu que nul mal ne le touche? Quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour, par les choses obscures, arriver aux apparentes, veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? La justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la societé et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu? La temperance, comment, qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu, ces trois choses n'ayans nul accés prés de luy. Parquoy Aristote le tient egallement exempt de vertu et de vice : *Neque gratia neque ira teneri potest, quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia.*

1. Ce n'est *point.*

rels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement du nostre l'obeissance et la subjection : car, comme il est escrit : « Je destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudens. Où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a-il pas abesty la sapience de ce monde? car, puis que le monde n'a poinct cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par la vanité de la predication, sauver les croyans. »

Si me faut-il voir en fin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette queste qu'il y a employé depuis tánt de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnoistre sa vilité et sa foiblesse [1]. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmée et averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser [2] les cornes. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en tout cet

1. A recognoistre *sa foiblesse.*
2. Et *baisser.*

amas de science[1] et provision de tant de choses diverses rien de massif et de ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presomption et reconneu leur condition naturelle[2]. Le plus sage homme qui fut onques (et qui n'eut autre plus juste occasion d'estre appelé sage que cette sienne sentence)[3], quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit qu' « il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien ». Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grande part de ce que nous sçavons est de[4] la moindre de celles que nous ignorons; c'est à dire que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance[5]. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que sur sa vieillesse il commença à desestimer les lettres[6].

---

1. Ayans tout essayé, *tout* sondé *et* n'ayans trouvé en *cet* amas de science.

2. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, qu'ils ont appris de Philo n'avoir rien appris. Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit : « J'ay, dit-il, ordonné aux miens, aprés qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escrits. S'ils contentent et toy et les autres sages, publie les; sinon, supprime les; ils ne contiennent aucune certitude qui me satisface à moy-mesme. Aussi ne fay-je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre : j'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. »

3. *Et qui n'eut,* etc. [passage supprimé].

4. *De* [mot supprimé].

5. Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil scire posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.*

6. Et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation

J'auroy trop beau jeu si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon et en gros, et le pourroy faire pourtant par sa regle propre, qui juge la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope jam vivo atque videnti;

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiete. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellens et triez qui, ayant esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encore roidie et esguisée par soin, par estude et par art, et l'ont montée au plus haut point [1] où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens et à tout biais, l'ont appuyée et estançonnée de tout le secours estranger qui luy a esté propre, et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde; c'est en eux que loge la hauteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reglé le monde de polices et de loix. Ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encore, par l'exemple de leurs meurs ad-

---

d'aucun party; suivant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre; se tenant tousjours soubs la dubitation de l'Academie : *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque et mihi diffidens.*

1. Au plus hault poinct de sagesse.

mirables, en reglement et en droiture[1]. Je ne mettray en compte que ces gens-là, leur tesmoignage et leur experience. Voyons jusques où ils sont allez et à quoy ils se sont resolus[2]. Les maladies et les defauts que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiment bien avouër pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dict qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est départie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science et la certitude. Aristoteles, Epicurus, les stoïciens et autres[3] ont pensé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont estably les arts et les sciences[4] que nous avons, et les ont traittées comme notices certaines. Clitomachus, Carneades et les academiciens ont desesperé de leur queste, et jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suyte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho et autres sceptiques ou epechistes[5] disent qu'ils sont encore en cherche de la verité : ceux-cy jugent que ceux[6] qui pen-

---

1. *En reglement et en droiture* [mots supprimés].
2. Ils se sont *tenus*.
3. *Les peripateticiens, epicuriens, stoiciens* et autres.
4. Ont estabIi *les sciences*.
5. De qui les dogmes plusieurs anciens ont tenu tirez d'Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Eurypides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes.
6. Que ceux-*là*.

sent l'avoir trouvée se trompent infiniement, et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de connoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable.

Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance : pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de branler, douter et enquerir, ne s'asseurer de rien, ne se respondre de rien[1]. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambigue, sans inclination ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere[2]. Or cette assiette de leur jugement, droicte et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les ache-

1. *De rien ne se respondre.*

2. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espanduë et ouverte, c'estoit apparence ; la main à demy serrée et les doigts un peu croches, consentement ; le poing fermé, comprehension ; quand, de la main gauche, il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science.

mine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses : d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté et la pluspart des maux corporels; voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline, car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cerchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surceance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions que pour combatre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont nul chois [1]. Si vous establissez que la nege soit noire, ils argumentent au rebours qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous establissez [2] que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : voire, et si [3] par un axiome affirmatif vous asseurez que vous en dou-

---

1. *Aucun* choix.
2. Vous *tenez*.
3. *Ouï*, et *si*.

tez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doutez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy-mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaune, à eux aussi de doubter? Est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leur païs, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans chois, voire le plus souvant avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hippothequez, asserviz et collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre [1]; pourquoy à ceux icy [2] ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude [3]? Vaut il pas mieux demeurer en suspens que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? Vaut il pas mieux suspendre sa

1. *Ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt.*

2. A ceux-cy.

3. *Hoc liberiores et solutiores quod integra illis est judicandi potestas.* N'est-ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les autres?

persuasion que de se mesler à ces divisions seditieuses et quereleuses [1] ? Car [2] prenez le plus fameux party qu'il vous plaira [3], il ne sera jamais tel et si seur [4] qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combatre cent et cent contraires partis. Vaut il pas mieux se tenir hors de cette meslée? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eux il sera interdit d'en douter [5] ? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est præoccupé. Ils se sont reservez un merveilleux advantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir et de se deffendre [6] ? Il ne leur importe qu'on les frappe pourveu qu'ils frappent, et font leurs besongnes de tout. S'ils vainquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur. S'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si

---

1. Qu'iray-je choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voilà une sotte responce, à laquelle il semble pourtant que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons.

2. *Car* [mot supprimé].

3. *Qu'il vous plaira* [mots supprimés].

4. *Jamais il ne sera si seur.*

5. S'il est loisible à Panætius de soustenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoiciens ne doubtent aucunement, pourquoy un sage n'osera-il en toutes choses ce que cettuy-cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur?

6. *Et de se deffendre* [mots supprimés].

vous faillez, vous la verifiez. S'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes[1]. Leurs façons de parler sont : « Je n'establis rien. Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre. Je ne le comprens point. Les apparences sont égales par tout. La loy de parler et pour et contre est pareille[2]. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « je soutiens, je ne bouge ». Voylà leurs refreins, et autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere et tres-parfaicte surceance de jugement[3]. Ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debatre, mais non pas pour rien[4] arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le pyrronisme. J'exprime cette fantasie autant que je puis, par ce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir; et les autheurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de

---

1. *Ut, quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur;* et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit fausse que non pas qu'elle soit vraye, et ce qui n'est pas que ce qui est, et ce qu'ils ne croyent pas que ce qu'ils croyent.

2. « Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux. »

3. Surceance *et suspension* de jugement.

4. *Rien* [mot supprimé].

la commune façon. Ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes et à la tradition des arts[1]. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opination ou jugement : qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho[2], et à quoy Lucianus, Aulus Gellius et autres semblent s'incliner[3]; car[4] ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le hurt des charretes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouïssant de tous plaisirs et commoditez naturelles, embesoignant et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles[5]. Les privileges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est usurpé, de juger, de connoistre, de sçavoir, d'ordonner, d'establir[6], il les a de bonne foy renoncez et quittez[7]. Il n'est rien

1. *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.*
2. Assortir à ce discours ce qu'*on dit de Pyrrho.*
3. *Et à quoy Lucianus,* etc. [mots supprimés].
4. *Car* [mot supprimé].
5. En regle et doicture.
6. Que l'homme s'est usurpé, de *regenter,* d'ordonner, d'establir.
7. Si n'est-il point de secte qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprinses

en l'humaine invention où il y ait tant de verisimilitude et d'apparence [1]. Cette-cy presente l'homme nud et vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force estrangere, desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger chez soy [2] la divine instruction et creance [3]; aneantissant son jugement

---

ny perceuës ny consenties, s'il veut vivre; et, quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile, et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode, circonstances probables seulement, aprés lesquelles il est tenu d'aller et se laisser remuer aux apparances, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger et qu'il s'apperçoive qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science; qui ne decident pas du vray et du faulx et suivent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent-ils, et vray et faulx, et y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux de nous laisser manier sans inquisition à l'ordre du monde : une ame garantie de prejugé a un merveilleux avancement vers la tranquillité; gents qui jugent et contrerollent leurs juges ne s'y soubsmettent jamais deuëment. Combien, et aux loix de la religion et aux loix politiques, se trouvent plus dociles et aisez à mener les esprits simples et incurieux que ces esprits surveillants et pedagogues des causes divines et humaines!

1. De verisimilitude et d'*utilité*.

2. *En* soy.

3. *Instruction et creance* [mots supprimés].

pour faire plus de place à la foy; n'establissant[1] aucun dogme contre les loix et observances communes; humble, obeïssant, docile[2], ennemi juré de hæresie, et s'exemptant par consequant des vaines et irreligieuses opinions introduites par les autres sectes[3]. C'est une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira y graver[4]. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. « Accepte, dict l'Ecclesiaste, en bonne part les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du jour à la journée; le demeurant est hors de ta connoissance[5]. »

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance; et en celle des dogmatistes, qui est troisiéme, il est aysé à descouvrir que la plus part n'ont pris le visage de l'asseurance que par contenance[6]. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude que nous monstrer jusques où ils estoyent allez en cette chasse de la verité[7]. Aristote nous entasse ordinairement un

---

1. *Ny mescreant ny* establissant.

2. Humble, obeïssant, *disciplinable, studieux.*

3. Par les *fauces* sectes.

4. *D'y* graver.

5. *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.*

6. Que *pour avoir meilleure mine.*

7. *Quam docti fingunt magis quam norunt.* Timæus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un

grand nombre d'autres opinions et d'autres creances pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre et combien il a approché [1] de plus prés la verisimilitude : car la verité ne se juge point par authorité et tesmoignage d'autruy [2]. Cettuy-cy [3] est le prince des dogmatistes ; et si nous aprenons de luy que le beaucoup sçavoir aporte l'occasion de plus doubter. On le void à escient (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'ame [4]) se couvrir souvant d'obscurité si espesse et inextricable qu'on n'y peut rien choisir de son opinion [5]. C'est par effect un pyrrhonisme qu'il represente soubs la forme de parler qu'il a entreprise [6] : pourquoy, non

---

homme à un homme ; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un autre, car les exactes raisons n'estre en sa main ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero ; sed, ut homunculus, probabilia conjectura sequens ;* et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduit sur le propos mesme de Platon : *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id quod habemus in animo consequimur haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me qui disseram, hominem esse, et vos qui judicetis ; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis.*

1. Il *approche.*
2. Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits.
3. Cettuy-*là.*
4. *Comme pour exemple*, etc. [mots supprimés].
5. De son *advis.*
6. C'est par effect un pyrrhonisme *soubs une forme reso-*

cettuy-cy seulement [1], mais la plus part des philosophes ont affecté [2] la difficulté pour en voiler leurs opinions [3], si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os vain et descharné [4]? pourquoy a crainct Epicurus qu'on l'entendist [5], et Heraclytus en a esté surnommé σκοτεινός. La difficulté est une monoye dequoy l'humaine bestise se paye ayséement [6] :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt [7].

---

lutive. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autruy par la sienne : *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam necesse est. Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi nullamque rem aperte judicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem. Hi sumus qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine ut in iis nulla insit certe judicandi et assentiendi nota.*

1. Pourquoy, non *Aristote* seulement.

2. Ont *ils* affecté.

3. *Pour en voiler leurs opinions* [mots supprimés].

4. Cet os *creux* et descharné? Clytomachus affermoit n'avoir jamais sceu par les escrits de Carneades entendre de quelle opinion il estoit.

5. Pourquoy *a evité aux siens Epicurus la facilité.*

6. La difficulté est une monnoye *que les sçavans employent comme les joueurs de passe-passe pour ne descouvrir la vanité de leur art, et de laquelle* l'humaine bestise se paye aysément.

7. [La fin du paragraphe offre la leçon suivante dans l'édition de 1595 :]

Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la logique, ils l'avoient escrit par jeu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Ce que Chrysippus disoit de la logique, Epicurus l'eust encore dit de la rhetorique et, ce croi-je, de la grammaire ; et Socrates, de toutes les autres sciences, sauf celle qui traite des meurs et de la vie : car la plus part des arts ont esté ainsi mesprisées par le sçavoir mesmes et par la philosophie.

Cicero reprend aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droit, à la dialectique et à la geometrie plus de temps que ne meritoyent ces arts ; et que cela les divertissoit des devoirs de la vie plus utiles et honnestes. Les philosophes Cyrenaïques mesprisoyent esgalement la physique et la dialectique. Zenon, tout au commencement des livres de la *Republique*, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines. Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la logique, ils l'avoyent escrit par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit de la metaphysique; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les autres sciences; et Socrates de toutes, sauf celle des mœurs et de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passée, lesquelles il examinoit et jugeoit, estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy-là et supernumeraire : *parum mihi placeant eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* La plus part des arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir ; mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos d'exercer leur esprit és choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos d'exercer leur esprit és choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les autres, dubitateur et ne rien establissant [1]; les autres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre [2]. Il est ainsi de la plus part des autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes et autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse et irresolue, et un stile enquerant plustost qu'instruisant, encore qu'ils entresement souvent des traits de la forme

1. *Et ne rien establissant* [mots supprimés].

2. Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant, et dit n'avoir autre science que la science de s'opposer. Homere, leur autheur, a planté egalement les fondements à toutes les sectes de philosophie pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est. Socrates disoit que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles; que luy, par le tiltre de sage homme que les dieux luy avoyent deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter, se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'yssue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter et circoncir, exerçant et maniant son engin aux perils et fortunes d'autruy.

dogmatiste. Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque? Combien diversement discourt il de mesme chose! Combien de fois nous presente il deux ou trois causes contraires de mesme subject, et diverses raisons, sans choisir celle que nous avons à suivre[1]! Que signifie ce sien[2] refrein : « En un lieu glissant et coulant sus-

---

1. Ils ont une forme d'escrire douteuse *en substance et en dessein*, enquerant plustost qu'instruisant, encore qu'ils entresement *leur stile de cadances dogmatistes. Cela se voit il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? Combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qui y regardent de prez?* Et les reconciliateurs des jurisconsultes devoyent premierement les concilier chacun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traitter les matieres est aussi bien les traitter que conformement, et mieux, à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests font le point extreme du parler dogmatiste et resolutif : si est ce que ceux que noz parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté non de la conclusion, qui est à eux quotidienne et qui est commune à tout juge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droit souffre. Et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des autres se tire des contradictions et diversitez en quoy chacun d'eux se trouve empestré, ou par dessein pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere.

2. *Sien* [mot supprimé].

pendons nostre creance » ? car, comme dit Euripides,

> Les œuvres de Dieu en diverses
> Façons nous donnent des traverses :

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur et forcé de la verité; car au bout de ses discours il venoit à s'escrier [1] : « Non non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est [2]. » Il ne faut pas trouver estrange si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé de prendre plaisir à la chasse [3], l'estude estant de soy une occupation plaisante et agreable [4], et si plaisante que, parmy les voluptez, les stoïciens defendent aussi celle qui se prend de l'exercitation de l'esprit, et y veulent de la moderation [5].

---

1. *Car au bout de ses discours il venoit à s'escrier* [proposition supprimée].

2. Revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ et incertæ adinventiones nostræ et providentiæ.*

3. *D'avoir* plaisir à la chasse.

4. *Et agreable* [mots supprimés].

5. Les stoïciens defendent aussi celle qui *vient* de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la *bride et trouvent de l'intemperance à trop sçavoir.*





NOTES

DU TOME TROISIÈME

P. 1. *Le jeune Marius*. Voy. PLUTARQUE, *Vie de C. Marius*, à la fin.

2. *Pleust à Dieu*. Voy. SÉNÈQUE, *de Clementia*, II, 1.

— *Malum*... C'est une mauvaise résolution que celle sur laquelle on ne peut pas revenir. (AULU-GELLE, XVII, 14.)

3. *Dict un ancien*. SÉNÈQUE, *Epist*. 20.

— *C'est un mot de Demosthenes*. Voy. *Discours funèbre* sur les guerriers morts à Chéronée, attribué à Démosthène.

4. *Quod*... Il méprise ce qu'il a demandé, il revient à ce qu'il a quitté, et, toujours flottant, il se contredit sans cesse. (HORACE, *Epist*., I, 1, 98.)

— *Ducimur*... Nous sommes conduits, comme l'automate, par des fils qui nous dirigent. (ID., *Sat.*, II, VII, 82.)

— *Nonne*... Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours sans savoir ce qu'il veut, et qu'il change continuellement de place, comme s'il pouvait ainsi se délivrer de son fardeau? (LUCRÈCE, III, 1070.)

— *Tales*... Les pensées des hommes changent avec chaque jour que Jupiter leur envoie. (Vers traduits de l'*Odyssée*,

XVIII, 135, par Cicéron, et conservés par saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, V, 8.)

P. 5. *Empedocles.* Voy. Diogène Laerce, VIII, 83.

6. *Antigonus.* Voy. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, c. 1.

— *Verbis*... En des termes à donner du cœur au plus timide. (Horace, *Epist.*, II, II, 36.)

7. *Quantumvis*... Tout grossier qu'il était, il répondit « C'est à celui qui a perdu sa bourse d'y aller. » (Id., *ibid.* II, V, 39.)

9. *Plusieurs Grecs, dit Cicero.* Voy. *Tusc. Quæst.*, II, 27.

— *Nihil enim*... Rien de stable qui ne parte d'un principe certain. (Id., *ibid.*)

10. *Dict un ancien.* Sénèque, *Epist.* 71 et 72.

— *Cui vivendi*... Dans la route qu'il s'est choisie. (Cicéron, *Paradox.*, V, 1.)

11. *Ce jugement qu'on fit pour Sophocles.* Id., *de Senectute*, c. 7.

— *Ny ne trouve la conjecture des Pariens.* Voy. Hérodote, V, 29.

— *Magnam rem*... Soyez persuadé qu'il est difficile d'être toujours le même homme. (Sénèque, *Epist.* 120.)

12. *Hac duce*... Sous les auspices de Vénus, la jeune fille passe furtivement à travers ses gardiens endormis, et, seule dans les ténèbres, va rejoindre son amant. (Tibulle, II, I, 75.)

— *Quos*... Qu'on ne peut franchir, ni en deçà ni au delà, sans s'écarter du droit chemin. (Horace, *Sat.*, I, I, 107.)

— *Nec*... La raison n'arrivera jamais à égaliser dans la faute et celui qui vole des choux dans le jardin d'autrui et celui qui, de nuit, se rend coupable d'un sacrilège. (Horace, *Sat.*, I, III, 115.)

P. 13. *Cum...* Sous l'action du vin, les membres s'alourdissent, les jambes vacillent, la langue s'embarrasse, l'esprit s'égare, les yeux s'obscurcissent; puis ce sont des cris, des hoquets, des injures. (LUCRÈCE, III, 475.)

14. *Tu sapientium...* O amphore! c'est ton vin joyeux qui arrache au sage ses plus secrètes pensées. (HORACE, *Od.*, III, XXI, 14.)

— *Josephe conte.* Dans *de Vita sua*, p. 1016.

— *Et l'un et l'autre yvre.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 83.

— *Hesterno...* Les veines enflées, comme de coutume, du vin qu'il avait bu la veille. (VIRGILE, *Bucol.*, VI, 15.) Le texte de ce vers est différent dans Virgile :

Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho.

— *Nec...* Et il n'est pas facile de les vaincre, tout ivres, tout bégayants, tout titubants qu'ils sont. (JUVÉNAL, XV, 47.)

— *Et commit on aussi fidelement qu'à Cassius.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 83.

15. *Hoc...* On dit même que, dans cet assaut de vigueur, le grand Socrate remporta autrefois la palme. (PSEUDO-GALLUS, I, 47.)

— *Narratur...* On raconte aussi du vieux Caton qu'il réchauffait sa vertu dans le vin. (HORACE, *Od.*, III, XXI, 11.)

— *Attalus.* Voy. JUSTIN, IX, 6.

16. *Cyrus.* Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Artaxerxès*, c. 2.

— *Platon lui attribue ce mesme effect.* Dans les *Lois*, liv. I et II.

— *Et escrit-on que les Perses.* Voy. notamment HÉRODOTE, I, 133.

18. *Celuy qu'ils nomment Marc Aurele.* Ou l'*Horloge des Princes*, par Antoine Guevara. Voy. BAYLE, à l'art. *Guevara.*

19. *Anacharsis s'estonnoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, I, 104.

P. 19. *Platon defend aux enfants.* Dans les *Lois,* liv. II, p. 581 et suiv.

20. *Si munitæ...* Au cas où le vin s'attaquerait au sage. (HORACE, *Od.*, III, XXVIII, 4.)

— *Stilpon.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 120.

— *Pareille cause.* ID., IV, 44.

21. *Sudores...* Sous le coup de la terreur, le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue s'embarrasse, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, les membres fléchissent, toute la machine s'effondre. (LUCRÈCE, III, 155.)

— *Humani...* Qu'il ne s'imagine pas être à l'abri des accidents humains! (TÉRENCE, *Heaut.*, act. I, sc. I, v. 25.)

22. *Sic fatur...* Ainsi parlait Énée en pleurant, et sa flotte voguait à pleines voiles. (VIRGILE, *Æn.*, VI, 1.)

— *Nostre Plutarque.* Voy. *Vie de Publicola*, c. 3.

— *Quand nous oyons nos martyrs.* Allusion à saint Laurent sur son gril, d'après PRUDENCE, liv. des *Couronnes,* hym. 2, v. 401.

— *Quand nous oyons en Josephe.* Voy. *de Maccab.,* c. 8.

— *Laissons cette autre secte.* Celle des Stoïciens, fondée par Zénon.

— *La secte estimée la plus molle.* Celle d'Épicure.

— *Occupavi...* Je t'ai mâtée, ô Fortune! je t'ai réduite à l'impuissance; j'ai bouché toutes les avenues par où tu pouvais arriver jusqu'à moi. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.,* V, 9.)

— *Quand Anaxarchus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IX, 58.

23. Μανείειν... (AULU-GELLE, IX, 5; DIOGÈNE LAERCE, VI, 3.) Montaigne a traduit ces mots avant de les citer.

— *Quand Epicurus.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 66 et 92.

— *Spumantemque...* Dédaignant ces animaux timides, il appelle de ses vœux quelque sanglier écumant, ou un lion

à la fauve crinière qui descende de la montagne. (VIRGILE, *Æn.*, IV, 158.)

P. 24. *Et comme Platon dict.* Voy. SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 15.

— *Aussi dit Aristote.* Dans les *Problem.*, sect. 30.

— *Platon argumente ainsi.* Dans le *Timée*, p. 543.

25. *Cea.* Négrepont, île de l'Archipel.

25 et 26. *Philippus... Agis... Antigonus... Antipater.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

26. *C'est ce qu'on dit.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 70.

— *Comme respondit Boiocatus.* Ou mieux *Boiocalus.* Voy. TACITE, *Annal.*, XIII, 56.

— *Ubique...* La mort est partout, nous le devons à la faveur divine. On peut arracher la vie à l'homme, mais on ne peut lui arracher la mort ; mille chemins ouverts y conduisent. (SÉNÈQUE, *Thébaïde*, act. I, sc. I, v. 151.)

27. *Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie*, etc. La plupart de ces idées sont empruntées de SÉNÈQUE, *Epist.* 69 et 70.

— *Servius le Grammairien.* Voy. PLINE, *Nat. Hist.*, XXV, 3.

28. *Les Stoïciens disent.* Voy. CICÉRON, *de Finibus*, III, 18.

— *Hegesias disoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 94.

— *Et Diogenes.* ID., IV, 3.

29. *Proxima...* Plus loin se tiennent les attristés, ceux qui, n'ayant à se punir d'aucun crime, se sont donné la mort en haine de la lumière et ont cru affranchir leur âme. (VIRGILE, *Æn.*, VI, 434.)

— *Duris...* Tel est le chêne qui, dans les noires forêts de l'Algide, est élagué par la hache; au mépris de ses pertes et de ses mutilations, il se rajeunit sous le fer. (HORACE, *Od.*, IV, IV, 57.)

P. 29. *Non est...* La vertu, mon père, ne consiste pas, comme tu le penses, à craindre la vie, mais à lui résister et à ne jamais la fuir. (Sénèque, *Théb.,* act. I, v. 190.)

— *Rebus...* Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort; il y a bien plus de courage à savoir être malheureux. (Martial, XI, lvi, 15.)

30. *Si fractus...* Que l'univers s'écroule, ses ruines la frapperont sans l'effrayer. (Horace, *Od.,* III, iii, 7.)

— *Multos...* La crainte du péril fait souvent qu'on y tombe. L'homme courageux est celui qui est également prêt à braver ou à éviter le danger selon l'occasion. (Lucain, VII, 104.)

— *Usque adeo...* La crainte de la mort va jusqu'à inspirer aux hommes la haine de la vie, jusqu'à leur faire tourner contre eux-mêmes des mains criminelles, oublieux qu'ils sont de cette vérité que la crainte de la mort est l'unique source de leurs peines. (Lucrèce, III, 79.)

— *Hic rogo...* Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie? (Martial, II, lxxx, 2.)

— *Platon en ses Loix.* Liv. IX.

31. *Debet...* On n'a rien à craindre, en effet, d'un mal à venir, si l'on ne doit plus exister quand ce mal arrivera. (Lucrèce, III, 874.)

— Εὔλογον ἐξαγωγήν. Sortie raisonnable. Termes d'école employés par les Stoïciens. Voy. Diogène Laerce, VIII, 150.

32. *Nous lisons des vierges Milesienes.* Voy. Plutarque, *des Faits vertueux des femmes,* à l'article des *Milésiennes.*

— *Quand Threicion.* Ou mieux *Therycion,* suivant Plutarque, *Vie d'Agis et de Cléomène,* c. 14.

33. *Sperat...* Étendu sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore la vie, quoique la foule menaçante fasse le geste de mort en renversant le pouce. (Pentadius, *de Spe, ap. Virg. Catalecta, ed. Scaligero,* p. 223.)

P. 33. *Disoit un mot ancien*. Voy. SÉNÈQUE, *Epist*. 70.

— *On voit Josephe*. Dans *de Vita sua*, p. 1009.

— *A la journée de Serisolles*. En 1544. Voy. BLAISE DE MONTLUC, *Commentaires*, fol. 95, verso.

34. *Multa*... La succession des jours, le travail du temps, peuvent amener des changements heureux; souvent, la fortune capricieuse revient à ceux qu'elle a trompés et les relève avec éclat. (VIRGILE, *Æn.*, XI, 425.)

— *Pline dit*. XXV, 3.

— *Aliquis*... Tel a survécu à son bourreau. (SÉNÈQUE, *Epist*. 13.)

— *Damocritus*. Voy. TITE-LIVE, XXXVII, 46.

— *Antinoüs et Theodotus*. ID., XLV, 26.

— *L'isle de Goze*. Petite île près de celle de Malte.

— *Les femmes juifves*. Voy. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XII, v, 4.

35. *Scribonia*. Voy. SÉNÈQUE, *Epist*. 70.

— *Il se lict dans la Bible*. Voy. *Macchabées*, II, IV, v. 37-46.

36. *Pelagia*. Voy. S. AMBROISE, *de Virgin.*, III, p. 97.

— *Sophronia*. Voy. RUFIN, *Hist. Eccles.*, VIII, 14.

37. *Suyvant la reigle du bon Marot*. Voy. MAROT, de *Ouy et Nenny*.

— *Lucius Aruntius*. Voy. TACITE, *Annal.*, VI, 48.

— *Sextilia et Paxea*. ID., *ibid*, 29.

— *Granius Silvanus et Statius Proximus*. ID., *ibid.*, XV, 71.

— *Spargapizés*. Voy. HÉRODOTE, I, 213.

— *Bogez*. ID., VII, 107.

39. *Cocceius Nerva*. Voy. TACITE, *Annal.*, VI, 26.

P. 39. *La mort de la femme de Fulvius.* Voy. PLUTARQUE, *Du trop parler*, c. 9.

— *Alexandre assiegeoit une ville aux Indes.* Voy. DIODORE DE SICILE, XVII, 18.

— *Vibius Virius.* Voy. TITE-LIVE, XXVI, 13, 15.

40. *Taurea Jubellius, un autre citoyen de là.* C'est-à-dire de Capoue. ID., 15.

41. *Astapa.* Voy. ID., XXVIII, 22, 23.

— *Les Abydeens.* ID., XXXI, 17, 18.

42. *Les condamnez du temps de Tibere.* Voy. TACITE, *Annal.*, VI, 29.

— *Je desire, dict saint Paul.* Voy. *Epist. ad Philipp.*, c. 1, v. 233.

— *Cleombrotus Ambraciota.* Voy. CICÉRON, *Tuscul. Quæst.*, I, 34.

43. *En nostre Marseille.* Voy. VALÈRE MAXIME, II, 6, 7.

— *Sextus Pompeius.* ID., II, 6, 8.

44. *Pline recite.* Dans *Nat. Hist.*, IV, 12.

46. *Ce passage où Plutarque dict.* Dans le traité *de la Curiosité*, c. 14.

47. *Monsieur de Boutieres.* Voy. GUILLAUME DU BELLAY, *Mémoires*, liv. IX, fol. 451.

— *Et ce mesme Plutarque m'a appris.* Dans la *Vie de J. César*, c. 17.

— *Le conte d'Archias.* Dans le traité *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 27.

48. *Et anciennement estoit à Rome la place consulaire.* Voy. PLUTARQUE, *Propos de table.*

50. *Occultum...* Nous servant elle-même de bourreau et nous frappant d'un fouet invisible. (JUVÉNAL, XIII, 195.)

P. 50. *Bessus, Pæonien.* Voy. Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 8.

— *Hésiode corrige le dire de Platon.* Id., *Ibid.*, c. 9.

— *Quiconque attent la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritée l'attend.* Traduit de Sénèque, *Epist.* 105, à la fin.

— *Malum...* Le mal retombe sur celui qui l'a conseillé. (*Apud* A. Gellium, IV, 5.)

51. *Vitasque...* Et perd la vie en laissant son dard dans la blessure qu'elle a faite. (Virgile, *Géorg.*, IV, 238.)

— *Les cantarides.* Voy. Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 9.

— *Quippe...* Il est beaucoup de coupables qui, dans le sommeil ou dans le délire de la fièvre, révèlent des crimes qu'ils avaient longtemps tenus cachés. (Lucrèce, V, 1157.)

— *Apollodorus songeoit.* Voy. Plutarque, *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 9.

— *Aucune cachette.* Voy. Sénèque, *Epist.* 97.

— *Prima...* La première punition du coupable, c'est de ne pouvoir s'absoudre à ses propres yeux. (Juvénal, *Sat.*, XIII, 2.)

— *Conscia...* Selon le témoignage qu'on se rend à soi-même, on a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. (Ovide, *Fast.*, I, 485.)

52. *Scipion estant un jour accusé.* Voy. Plutarque, *Comment on se peut louer soy mesme*, c. 5.

— *Et un' autre fois.* Voy. Valère Maxime, III, 7, 1.

— *Et Petilius.* Voy. Tite-Live, XXXVIII, 54 et 55.

53. *Entre lesquels je compte Philotas.* Voy. Quinte-Curce, VI, 7.

— *Etiam innocentes...* La douleur force à mentir, même les innocents. (Publius Syrus, *Sentences.*)

P. 54. *Je ne sçay d'où je tiens ce conte.* Il est de Froissart, vol. IV, c. 87.

56. *Nemo...* Nul ne se réveille, quand une fois il s'est endormi dans la mort. (LUCRÈCE, III, 942.)

— *Canius Julius.* Voy. SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 14.

57. *Jus...* Mourant, il avait encore cet empire sur lui-même. (LUCAIN, VIII, 636.)

60. *Perche, dubbiosa...* Car, encore incertaine de son retour, l'âme étonnée ne peut s'affermir. (TASSO, *Gerus. lib.*, canto XII, st. 74.)

61. *Come...* Comme quelqu'un qui, moitié éveillé, moitié endormi, tantôt ouvre les yeux et tantôt les ferme. (ID., *ibid.*, VIII, 26.)

62. *Vi morbi...* Nous voyons parfois de ces malheureux qui, sous la violence du mal, tombent comme foudroyés : l'écume leur sort de la bouche; ils gémissent, leur corps tremble; hors d'eux-mêmes, ils se raidissent, se tordent, halètent et s'épuisent en toutes sortes de mouvements convulsifs. (LUCRÈCE, III, 485.)

— *Vivit...* Il vit sans savoir qu'il vit. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 12.)

63. *Hunc...* J'exécute des ordres, dit Iris, et je t'affranchis de ton corps en coupant le cheveu blond consacré au dieu des Enfers. (VIRGILE, *Æn.*, IV, 702.)

64. *Semianimesque...* Les doigts mourants se contractent et ressaisissent le fer qui leur échappe. (ID., *Æn.*, X, 396.)

— *Falciferos...* On dit que des chars armés de faux coupent les membres des combattants avec tant de raideur qu'on les voit palpiter à terre avant que la douleur du coup soit allée jusqu'à l'âme. (LUCRÈCE, III, 643.)

66. *Ut tandem...* Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 14.)

67. *Or, comme dict Pline.* Dans *Nat. Hist.*, XXII, 24.

P. 68. *In vitium*... « Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire », a traduit Boileau. (Horace, *Art poét.*, v. 31.)

69. *Comme noz voisins.* Les protestants.

70. *C'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote.* Voy. *Morale à Nicomaque*, IV, 7.

71. *Ceux qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar.* Voy. Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 23.

72. *L'ordre Sainct Michel.* Institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise le 1er août 1469.

73. *Cui*... Pour qui ne voit pas de méchants, les bons ne sauraient exister. (Martial, XII, 82.)

75. *Neque enim*... Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. (Tite-Live, XXV, 19.)

76. *Et en adviendra que la derniere.* L'ordre du Saint-Esprit institué par Henri III, en 1578.

81. *Joint cette autre consideration aristotelique.* Voy. Aristote, *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

85. *De vray, non la vieillesse seulement.* Id., IV, 3.

86. *Et errat*... Et il se trompe fort, à mon avis, celui qui croit son autorité mieux établie par la force que par la douceur. (Térence, *Adelphes*, acte I, sc. 1, v. 40.)

87. *Qu'on dit estre d'Aristote.* Voy. *Politic.*, VII, 16. Aristote dit *trente-sept*, et non *trente-cinq*.

— *Nullum scelus*... Nul crime n'a sa raison d'être. (Tite-Live, XXVIII, 28.)

— *Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente.* Il dit *depuis trente à trente-cinq*, au VIe livre *de la République*.

88. *Les anciens Gaulois.* Voy. Cæsar, *de Bello gallico*, VI, 21. César parle des Germains, et non des Gaulois.

— *Ma hor*... Mais maintenant il est le mari d'une jeune femme et il est père; ce double bonheur a amolli son courage. (Tasso, *Gerus. lib.*, canto X, st. 39.)

P. 88. *Thales.* Voy. Diogène Laerce, I, 26.

— *Muleasses, roy de Thunes.* Muley-Haçan, roi de Tunis, dont il a été déjà question, t. II, p. 289.

— *L'histoire grecque remarque.* Voy. Platon, les *Lois*, liv. VIII, p. 647.

90. *Solve...* Il n'est que temps de lâcher la bride à ton cheval vieilli, si tu ne veux pas que, objet de risée, il butte au bout de la carrière et devienne poussif. (Horace, *Epist.*, I, I, 8.)

94. *Nature n'aiant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre authorité.* C'est-à-dire : « Comme si nature n'avait pas suffisamment pourvu à notre autorité. »

95. *S'y adonne.* C'est-à-dire : « S'attache à lui. »

— *Ille...* Lui seul ignore ce qui se passe chez lui. (Térence, *Adelphes*, acte IV, sc. II, v. 9.)

96. *Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir à leurs maris.* C'est-à-dire : « Les femmes ont un penchant naturel à contrarier leurs maris. »

97. *Le vieil Caton.* Voy. Sénèque, *Epist.* 47.

99. *Entre autres coustumes qu'avoyent nos anciens Gaulois.* Voy. Cæsar, *de Bello gallico*, VI, 18.

103. *Le plaisant dialogue du legislateur de Platon.* Voy. les *Lois*, liv. XI, p. 969 et 970.

104. *Cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne.* Il s'agit de la loi salique, qui exclut du trône les filles des rois de France.

106. *Je croy qu'en ce que recite Herodote.* Liv. IV, c. 180. Herodote dit que, dans le cas de promiscuité, on regarde comme père de chaque enfant celui à qui il ressemble le plus.

— *Platon adjouste.* Dans le *Phedrus*, t. III, p. 258.

107. *Heliodorus, ce bon evesque de Tricea.* Ou *Tricca*, aujourd'hui *Triccala*, en Thessalie.

P. 107. *Il y eut un Labienus à Rome*. Voy. Sénèque le Rhéteur, *Controv.*, V, au commencement.

— *Que de perdre sa fille*. C'est-à-dire son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée*. Voy. Nicéphore, XII, 34. Bayle, au mot *Héliodore*, combat cette tradition.

108. *Pareil accident advint à Greuntius Cordus*. Ou mieux *Cremutius Cordus*. Voy. Tacite, *Annales*, IV, 34.

— *Le bon Lucanus*. Id., *ibid.*, XV, 70.

109. *Pensons nous qu'Epicurus*. Voy. Diogène Laerce, X, 22, et Cicéron, *de Finibus*, II, 30.

110. *Au cas qu'il en eust*. Saint Augustin a eu des enfants avant sa conversion. Voyez ses *Confessions*.

— *Car selon Aristote*. Voy. *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

— *Epaminondas qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles*. Les batailles de Leuctres et de Mantinée. Voy. Diodore de Sicile, XV, 87.

111. *Tentatum...* L'ivoire, attaqué, cède et mollit sous ses doigts. (Ovide, *Métam.*, X, 283.)

112. *Tegmina...* Ayant, pour se couvrir la tête, des casques de liège. (Virgile, *Æn.*, VII, 742.)

— *Intolerantissima*. Incapables de souffrir la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes. (Tite-Live, X, 28.)

113. *Tacitus peint plaisamment*. Voy. *Annales*, III, 43.

— *Lucullus*. Voy. Plutarque, *Lucullus*, c. 13.

114. *Cette humeur est bien esloignée de celle de Scipion*. Voy. Valère Maxime, III, 7, 2.

— *Il dict aussi à un jeune homme*. Voy. Plutarque, *Apophth. de Scipion le Jeune*, c. 18.

— *L'usbergo...* Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête; ni jour, ni nuit, depuis qu'ils étaient entrés dans ce château, ils n'avaient quitté cette armure, qu'ils portaient aussi aisément que

leurs habits, tant ils en avaient l'habitude. (ARIOSTO, canto XII, st. 30.)

P. 114. *L'empereur Caracalla*. Voy. XIPHILIN, *Vie de Caracalla*.

115. *Et les soldats de Marius*. Voy. PLUTARQUE, *Marius* c. 4.

— *Au demeurant, Marcellinus*. Voy. AMMIEN MARCELLIN, XXIV, 7.

— *Le jeune Scipion*. Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes*, article du second *Scipion*.

— *Arma enim*... Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 16.)

116. *Et en un autre lieu*. Voy. AMMIEN MARCELLIN, XXV, c. 1.

— *Flexilis*. Le métal flexible semble animé par les membres qu'il recouvre. C'est horrible à voir : on dirait des statues de fer qui marchent, des guerriers qui ont du fer pour organes. Il en est de même des coursiers : leur front est bardé de fer; sous le fer, leurs flancs sont à l'abri des blessures. (CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.)

117. *Plutarque dit que Demetrius*. Dans *Démétrius*, c. 6.

118. *Excutienda*... Donnant mes pensées pour ce qu'elles valent. (PERSE, *Sat.*, V.)

121. *Has*... C'est vers ce but qu'il convient de diriger ma course. (PROPERCE, IV, 1, 70.)

122. *Ny aux grecs, par ce que mon jugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence*. Montaigne n'avait qu'une médiocre intelligence du grec en comparaison de celle qu'il avait du latin. Il est même allé jusqu'à dire (t. III, p. 45) qu'il n'entendait rien à cette première langue ; mais la vérité est qu'il y entendait un peu, puisqu'il en cite quelquefois des passages et qu'il déclare ici en avoir une moyenne intelligence.

P. 123. *L'Axioche de Platon.* Il a été reconnu que l'*Axioche* n'est point de Platon.

125. *O seclum...* O siècle grossier et sans goût! (CATULLE, XLIII, 8.)

— *Le pere de l'eloquence romaine.* Cicéron.

— *Le premier juge des poëtes romains.* Horace, qui dit de Plaute, dans *l'Art poétique*, v. 270 :

At vestri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales!

126. *Liquidus...* Il coule avec tant de pureté et de naturel. (HORACE, *Epist.*, II, II, 120.)

— *Que nous fuyons la fin de son histoire.* — *Que nous en oublions celle de sa fable* (1595). Cette variante est le commentaire de la leçon un peu énigmatique de 1588.

— *Minus...* Il n'avait pas de grands efforts à faire, le sujet lui tenait lieu d'esprit. (MARTIAL, *Préface du liv.* VIII.)

127. *Vestus en leur à tous les jours.* C'est-à-dire, « vestus à leur ordinaire », ainsi que porte la leçon de 1588.

128. Le *Furieux.* L'*Orlando furioso* de l'Arioste.

— *Excursusque...* Il ne tente que de petites courses. (VIRGILE, *Géorg.*, IV, 194.)

131. *Hoc age.* Fais attention, prends garde.

— *Sursum corda.* Haut le cœur.

132. *Les deux premiers.* Plutarque et Sénèque.

134. *Le jeune Cicero.* Voy. SÉNÈQUE, *Suasor*, 8.

135. *Fractām et elumbem.* Voy. le dialogue *de Oratoribus*, c. 18.

— *Esse videatur.* ID., *ibid.*, c. 23.

— *Ego...* Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge. (CICÉRON, *de Senectute*, c. 10.)

136. *Comme dit Cicero.* Dans *Brutus*, c. 75.

P. 140. *Asinius Pollio.* Voy. SUÉTONE, *César*, c. 56.

— *Et reçoit les objects sur la preuve des pontilles de chaque accident.* C'est-à-dire : « Et si l'on n'accepte les faits qu'après la preuve des moindres circonstances. »

141. *Cecy a esté traicté par Bodin.* Dans son ouvrage publié en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

143. Les *Mémoires de Martin du Bellay* contiennent pour partie ceux de son frère *Guillaume.* Voilà pourquoi Montaigne parle de deux seigneurs du Bellay après n'en avoir d'abord cité qu'un.

145. *Sans partie.* Sans partie adverse, sans opposition.

— *Reconnoissant meilleure foy.* Montrant plus de bonne foi.

— *Ce subtil rencontre d'Arcesilaüs.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IV, 43.

146. *Epaminondas qui estoit d'une tierce secte.* Il était de la secte pythagoricienne. Voy. CICÉRON, *de Offic.*, I, 44.

— *Metellus.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 10.

— *Et ii qui...* Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honneur et de la justice*, et ils possèdent et pratiquent toutes les vertus. (CICÉRON, *Epist. fam.*, XV, 19.)

— *Multum...* La vertu s'affermit dans la lutte. (SÉNÈQUE, *Epist.* 13.)

147. *En faveur de la commune.* En faveur des plébéiens.

149. *Sic abiit...* Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif de se donner la mort. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 30.)

150. *Ce brigand.* Montaigne parle de Jules César.

— *Deliberata...* Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. (HORACE, *Od.*, I, XXXVII, 29.)

P. 150. *Catoni*... Caton, qui avait reçu de la nature une sévérité incroyable, et qui par une perpétuelle constance et l'immuabilité de ses principes avait encore affermi son caractère, Caton devait mourir plutôt que de soutenir la vue d'un tyran. (Cicéron, *de Officiis*, I, 31.)

151. *On voit aux ames de ces deux personnages*. Socrate et Caton.

— *Aristippus*. Voy. Diogène Laerce, II, 76.

154. *Haud*... On sait ce que peuvent sur un guerrier la soif de la gloire et l'espoir caressé d'un premier triomphe. (Virgile, *Æn.*, XI, 154.)

155. *Si vitiis*... Si ma nature est bonne et si j'ai seulement quelques défauts, comme un beau visage peut avoir des taches légères. (Horace, *Sat.*; I, vi, 65.)

— *Seu Libra*... Soit que je fusse né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, le plus mauvais de tous, ou sous celui du Capricorne, qui règne en tyran sur la mer d'Hespérie. (Horace, *Od.*, II, xvii, 17.)

— *La responce d'Antisthenes*. Voy. Diogène Laerce, VI, 17.

156. *Il respondit qu'il les choisissoit toutes trois*. Id., II, 67.

— *Son vallet*. Id., II, 17.

— *Et Epicurus*. Id., X, 11.

157. *Nec*... Je n'ai pas fauté davantage. (Juvénal, *Sat.*, VIII, 164.)

158. *Socrates advoüoit*. Voy. Cicéron, *Tusc. Quæst.*, IV, 37.

— *Que lors qu'elle est en son plus grand effort*. Id., *de Senect.*, c. 12.

— *Les familiers du philosophe Stilpo*. Id., *de Fato*, c. 5.

159. *Cum*... A l'approche du plaisir, quand Vénus va féconder son domaine. (Lucrèce, IV, 1099.)

P. 160. *Quis...* Comment ne pas oublier, au milieu de telles distractions, les soucis de l'amour? (HORACE, *Epod.*, II, 37.)

161. *Sans dire qui est cest autheur latin.* SUÉTONE, *Vie de César*, c. 74.

163. *Ainsin amollit... Artaxerses.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes.*

— *Leur haut chappeau.* Leur tiare.

— *Qui corpus.* Ils tuent le corps; et, après, ils ne peuvent rien faire de plus. (S. LUC, c. XII, v. 4.)

— *Heu! reliquias.* Eh quoi! ils traîneraient ignominieusement par la terre les restes d'un malheureux roi à demi rôti, décharné jusqu'aux os, et souillé d'un sang noir. (ENNIUS, *apud* CIC., *Tusc.*, I, 44.)

— *Les Ægyptiens.* Voy. HÉRODOTE, II, 47.

164. *Ut homo...* Qu'un homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, seulement pour le voir mourir. (SÉNÈQUE, *Epist.* 90.)

165. *Questuque...* Et, plaintif, ensanglanté, il semble demander grâce. (VIRGILE, *Æn.*, VII, 501.)

— *Primoque...* C'est, je crois, du sang des animaux que le fer a été teint pour la première fois. (OVIDE, *Métam.*, XV, 106.)

166. *Morte...* Les âmes ne peuvent mourir : après avoir quitté leurs premières demeures, elles passent dans d'autres qu'elles habitent, et il en est éternellement ainsi. (ID., *ibid.*, 158.)

— *Muta...* Il emprisonne les âmes dans des corps d'animaux : l'âme du cruel va animer un ours, celle du voleur un loup, celle du fourbe un renard; et, après avoir ainsi, pendant de longues années, subi mille métamorphoses, purifiées enfin dans le fleuve de l'Oubli, elles sont rendues à leur première forme humaine. (CLAUDIEN, *in Rufin.*, II, 482-491.)

P. 167. *Ipse...* Moi-même, il m'en souvient (fait dire Ovide à Pythagore), au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthus. (OVIDE, *Métam.*, XV, 160.)

— *Crocodilon...* Les uns adorent le crocodile; d'autres regardent avec une sainte terreur l'ibis engraissé de serpents; ici brille sur l'autel la statue d'or d'un singe à longue queue; là on vénère un poisson; ailleurs, c'est un chien qui fait l'adoration de villes entières. (JUVÉNAL, XV, 2-7.)

— *Et l'interpretation mesme que Plutarque donne.* Dans son traité *d'Isis et Osiris*, c. 39.

— *Belluæ...* Les barbares ont divinisé les bêtes à cause du profit qu'ils en retirent. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 36.)

168. *Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes.* Voyez entre autres TITE-LIVE, V. 47.

— *Les Atheniens ordonnerent.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3.

169. *Cimon.* Voy. HÉRODOTE, VI, 103.

— *L'ancien Xantippus.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3.

— *Et Plutarque.* ID., *ibid.*

— *Raimond Sebond.* Appelé aussi *Sebon*, *Sebeyde*, *Sabonde*, ou *de Sebonde*, né à Barcelone dans le XIVᵉ siècle, mort en 1432 à Toulouse, où il professait la médecine et la théologie.

— *Les Agrigentins.* Voy. DIODORE DE SICILE, XIII, 17.

— *Les Ægyptiens enterroyent les loups.* Voy. HÉRODOTE, II, 65 et suiv.

170. *Comme Herillus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VII, 165.

— *Pierre Bunel,* Toulousain (1499-1546). Voy. son article dans BAYLE.

171. *Theologia naturalis...* La Théologie naturelle, ou le Livre des créatures, de maître Raimond de Sebonde. Publiée

pour la première fois à Deventer en 1487, cette théologie a été réimprimée plusieurs fois en France au XVI[e] siècle.

P. 172. *Nam...* On foule aux pieds de bon cœur ce qu'on a trop révéré. (Lucrèce, V, 1139.)

— *Donna charge qu'on le fist imprimer.* La traduction de la *Théologie naturelle* fut imprimée pour la première fois à Paris chez Gabriel Buon, en 1569 ; elle fourmillait de fautes, qui furent corrigées pour la plupart dans une nouvelle édition (Paris, 1581).

176. *Illisos...* Tel un vaste rocher oppose sa masse à la fureur des flots, qui se brisent et se dispersent à ses pieds. (Vers faits par un anonyme à la louange de Ronsard et insérés dans les œuvres de ce poète.)

177. *Pourtant eut raison nostre bon S. Loys.* Voy. Joinville, c. 19, p. 88 et 89.

— *Il advint tout diversement à cet autre.* Voy. dans Boccace, *Giornata prima, novella 2*, un cas semblable.

— *Dict la saincte Parole.* Voy. S. Matthieu, *Évang.*, xvii, 19.

178. *Brevis est...* Si tu crois, courte sera la voie qui conduit à la vertu et au bonheur. (Quintilien, XII, 11.)

180. *Le philosophe Antisthenes.* Voy. Diogène Laerce, VI, 4.

181. *Nom jam...* Loin de nous plaindre de notre dissolution, nous nous réjouirions plutôt de partir et de laisser notre dépouille mortelle, comme le serpent change de peau ou comme le cerf se défait de son vieux bois. (Lucrèce, III, 612.)

— *Je veuil...* (S. Paul, *Ép. aux Philipp.*, c. 1, v. 23.)

— *La force du discours de Platon.* Voy., entre autres, Cicéron, *Tuscul.*, I, 34.

— *Diogenes plus brusquement.* Voy. Diogène Laerce, VI, 39,

P. 182. *Et ce que dit Plato.* Dans les *Lois*, liv. X, au commencement.

— *Ils establissent, dit-il.* Voy. Platon, *République*, I, p. 330.

183. *Ils recitent de Bion.* Voy. Diogène Laerce, IV, 4.

185. *Les choses invisibles de Dieu, dict saint Paul.* Voy. *Épître aux Romains*, c. I, v. 20.

— *Atque*... Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se dévoile sous tous ses aspects, il s'offre lui-même à nous et s'inculque en nous; il veut être clairement connu, il nous montre qui il est par son œuvre et nous enseigne à méditer ses lois. (Manilius, IV, 907.)

— *Si mon imprimeur*... Aucune édition des *Essais* publiée par Montaigne ne porte de vers préliminaires.

186. *Si melius*... Si vous avez de meilleurs arguments, produisez-les, sinon soumettez-vous. (Horace, *Epist.*, I, v, 6.)

188. Οὐ *γὰρ*... Car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. (Hérodote, VII, 10.)

— *Deus superbis*... Dieu résiste aux superbes et fait grâce aux humbles. (S. Pierre, *Epist.* I, c. v, v. 5.)

— *L'intelligence est en touts les dieux, dit Platon.* Dans le *Timée*, t. III, p. 51.

— *Car sainct Augustin.* Voy. *de Civit. Dei*, XXI, 5.

190. *Cum*... Quand on contemple au-dessus de sa tête les immenses voûtes du monde et les astres brillants dont elles sont constellées, et qu'on vient à réfléchir sur les révolutions de la lune et du soleil. (Lucrèce, V, 1203.)

— *Quorum igitur*... Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de tous les êtres. (Cicéron, *de Nat. deor.*, II, 54.)

P. 191. *Facta*... Car toutes les actions et la vie des hommes dépendent des astres. (Manilius, III, 58.)

— *Speculataque*... Elle reconnaît que ces astres si éloignés ont sur les hommes une influence secrète, que des lois fixes règlent les mouvements périodiques de l'univers, et que le cours des destinées est déterminé par des signes certains. (Id., I, 60.)

— *Quantaque*... Que les plus grandes révolutions sont produites par ces mouvements insensibles, tant sont hautes ces lois qui commandent aux rois mêmes. (Id., I, 55, et IV, 93.)

— *Furit*... L'un, furieux d'amour, traverse la mer et va renverser Troie; l'autre est destiné par le sort à donner des lois; ici, des enfants tuent leurs pères; là, des pères leurs enfants; ou ce sont des frères qui s'arment contre leurs frères et s'égorgent entre eux. Il n'en faut pas accuser les hommes : le destin, plus fort, les entraîne et les force à se déchirer et à se punir ainsi de leurs propres mains. Tout cela devait arriver; ainsi l'a voulu le destin. (Id., IV, 79, 118.)

192. *Quæ molitio*... Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 8.)

— *Quæ sunt*... Tant sont étroites les bornes de notre esprit. (Id., *ibid.*, I, 31.)

193. *Inter cætera*... Entre autres infirmités de la nature humaine est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer et qui lui fait chérir son erreur. (Sénèque, *de Ira*, II, 9.)

— *Corruptibile*... Le corps corruptible appesantit l'âme et sous son enveloppe grossière la déprime dans l'exercice même de la pensée. (Livre *de la Sagesse*, IX, 15, cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.)

194. *Comme Apollonius Thyaneus*. Voy. Philostrate, *Vie*

d'Apollonius de Tyane, I, 20. — *Melampus,* dans Apollodore, I, 9, 11. — *Tirésias,* dans Id., III, 6, 7.

P. 194. *Il y a des nations qui reçoyvent un chien pour leur roy.* Voy. Pline, *Nat. Hist.,* VI, 30.)

— *Platon en sa peinture de l'aage doré.* Dans le *Politique,* t. II, p. 272.)

195. *Et mutæ...* Et les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des cris différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie les agite. (Lucrèce, V, 1058.)

196. *Non alia...* C'est pour cette raison que nous voyons les enfants suppléer par des gestes à la voix qui leur manque. (Id., V, 1029.)

— *E'l silentio...* Le silence même a son langage : il prie et se fait entendre. (*Aminta* del Tasso, atto II, nel coro, v. 34.)

197. *Un ambassadeur de la ville d'Abdere.* Voy. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *His...* A ces signes et à cette police admirable, des sages ont jugé que les abeilles renfermaient une parcelle de la divine intelligence et avaient une âme. (Virgile, *Géorg.,* IV, 219.)

— *Et les nations que Pline dit.* Liv. VI, c. 30.

200. *Tum...* Semblable au nautonier que la tempête a jeté sur le rivage, l'enfant gît à terre, nu, sans parole, privé de tous les secours de la vie, au moment où la nature vient de l'arracher avec effort du sein maternel pour le produire à la lumière. Il remplit l'air de ses vagissements, et il a raison : tant de maux l'attendent à son passage dans la vie ! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont pas besoin de hochets, ni des caresses et du langage enfantin d'une nourrice ; ils ne changent pas de vêtements avec les saisons ; enfin, il ne leur faut ni armes ni hautes murailles pour se mettre en sûreté, puisque la nature a pourvu largement à tous leurs besoins. (Lucrèce, V, 223.)

P. 201. *Tesmoing les meres lacedemoniennes.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 13.

— *Sentit*... Car chaque animal sent sa force et ses besoins. (LUCRÈCE, 5, 1032.)

202. *Et tellus*... A l'origine, la terre produisait d'elle-même et fournissait à l'homme les riches moissons et le raisin joyeux, les fruits mûrs et les gras pâturages. Aujourd'hui, à peine accorde-t-elle ses richesses à notre travail ; nous en sommes réduits à épuiser nos bœufs et les forces du laboureur. (ID., II, 1157.)

204. *Comment ne parleroient elles?* — *Elles* (les bêtes nommées au commencement de la page 203.)

— *Così*... Ainsi, dans une noire fourmilière, on voit des fourmis s'aborder, chacune peut-être pour épier les desseins et la fortune de l'autre. (DANTE, *il Purg.*, c. XXVI, v. 34.)

— *Il me semble que Lactance.* Voy. *Inst. Divin.*, III, 10.

— *Aristote allegue à ce propos.* Dans *Hist. des anim.*, I, IV, c. 9.

— *Variæque*... Divers oiseaux changent de voix selon les différents temps ; il en est même à qui une nouvelle saison inspire un nouveau ramage. (LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.)

205. *Indupedita*... Tout porte les chaînes de la fatalité. (ID., V, 874.)

— *Res*... Chaque chose a son organisation propre, et toutes conservent les différences que la nature a mises entre elles. (ID., V, 921.)

207. *Par ainsi, le renard, dequoy se servent les habitans de la Thrace.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12.

208. *Et les Climacides.* ID., *Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 3.

— *Des armées entieres.* Voy. CÉSAR, *de Bello gallico*, III, 22.

P. 208. *La formule de ceux qui s'obligeoyent.* Voy. Pétrone, *Sat.*, c. 117.

— *Les femmes et concubines des Thraces.* Voy. entre autres Hérodote, V, 5.

209. *Ure...* Brûle-moi la tête, si tu veux, ou traverse-moi le corps d'un glaive, ou déchire-moi le dos à coups de fouet. (Tibulle, I, ix, 21.)

— *Quand les Scythes enterroyent leur roy.* Voy. Hérodote, IV, 71 et 72.

— *Diogenes voyant ses parents.* Voy. Diogène Laerce, VI, 75.

210. *Serpente ..* La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards trouvés dans les lieux sauvages, et l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. (Juvénal, XIV, 74, 81.)

— *Au dessus d'Amphipolis en Thrace.* Voy. Pline, X, 8.

— *Aristote dit.* Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 28.

211. *Les pous...* Montaigne fait allusion à la maladie pédiculaire dont mourut Sylla.

212. *Tesmoing celuy du roy Porus.* Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 13.

— *Qu'elles le sçavent.* — *Elles* (les bêtes).

— *Chrysippus.* Voy. Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 14.

213. *Trapezonce.* Georgius Trapezuntius, que nous appelons Georges de Trébizonde, savant grec, réfugié au XVe siècle en Italie, et à qui le pape Eugène IV confia la direction d'un des collèges de Rome.

214. *Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit.* Voy. *de l'Industrie des animaux*, c. 18.

215. *Les bœufs qui servoyent.* Id., *ibid.*, c. 14.

— *Ce que Democritus jugeoit.* Id., *ibid.*, c. 18.

P. 216. *Aristote tient.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 18, et PLINE, *Nat. Hist.*, X, 29.

— *J'ay veu, dict Arrius.* Ou mieux ARRIANUS, *Hist. Indic.*, c. 14, p. 328.

— *Aux spectacles de Rome.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 12.

217. *Il s'en est veu qui en leur privé.* ID., *ibid.*

— *Cett' autre histoire de la pie.* ID., *ibid.*, c. 18.

— *Cet autre exemple d'un chien.* ID., *ibid.*, c. 12.

218. *On dit que les corbeaux de Barbarie.* ID., *ibid.*, c. 10.

— *Ce que recitoit Juba.* ID., *ibid.*

219. *Et un autre ayant un gouverneur.* ID., *ibid.*, c. 12.

— *Siquidem...* Leurs ancêtres (les ancêtres des éléphants) avaient été employés dans les combats par le Carthaginois Annibal, par nos généraux romains et par le roi d'Épire; ils transportaient sur leur dos des cohortes ou servaient de cavalerie. (JUVÉNAL, XII, 107.)

222. *La murene de Crassus.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 24.

— *Nomen...* Chacun a son nom et arrive à la voix du maître qui l'appelle. (MARTIAL, IV, XXIX, 6.)

— *Les elephans ont quelque participation de religion.* Voy. PLINE, VIII, 1.

— *Il vid, dit-il.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 15.

223. *Plusieurs tiennent.* Voy. PLINE, XXXII, 1.

— *Et l'empereur Calligula.* ID., *ibid.*

224. *Un citoyen de Cyzique.* Voy. PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 15.

— *Le cameleon.* ID., *ibid.*, c. 28.

P. 225. *De toutes les predictions du temps passé*. Voy. Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 4.

227. *More...* On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire à la mode des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. (Lucrèce, IV, 1261.)

228. *Nam mulier...* Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux sont un obstacle à la fécondation : ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. (Id., IV, 1266.)

— *Hircanus*. Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 13.

— *Le chien d'un nommé Pyrrhus*. Id., *ibid.*

229 *Neque...* Elle n'a pas besoin, pour la volupté, de la fille d'un consul (Horace, *Sat.*, I, ii, 69.)

230. *Tesmoin l'elephant corrival d'Aristophanes*. Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 17.

— *Ils recitent aussi d'un dragon... d'une oie... et d'un belier*. Id., *ibid.*

231. *Oppianus*. Dans le poëme de *la Chasse*, I, 256.

— *Nec...* La génisse se livre sans honte à son père, et la cavale au cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées, et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. (Ovide, *Métam.*, X, 325.)

— *Le mulet du philosophe Thales*. Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 15, et Élien, *Hist. des animaux*, VII, 42.

232. *Quando...* Quand un lion plus fort a-t-il arraché la vie à un lion plus faible? Dans quel bois jamais un sanglier a-t-il expiré sous les défenses d'un autre sanglier? (Juvénal, XV, 160.)

233. *Sæpe...* Souvent entre deux rois (nous dirions *reines* aujourd'hui) il s'élève dans une ruche de sanglantes querel-

les; nous laissons à penser dès lors la fureur guerrière dont le peuple est animé. (Virgile, *Géorg.*, IV, 67.)

P. 233. *Fulgur...* L'acier renvoie ses éclairs au ciel, et toute la campagne à l'entour brille de l'éclat de l'airain; sous le pas des soldats, la terre tremble, et les monts voisins renvoient jusqu'aux astres les clameurs dont ils sont frappés. (Lucrèce, II, 323.)

— *Paridis...* On raconte que l'amour de Pâris pour Hélène amena un duel à mort entre les Grecs et les Barbares. (Horace, *Epist.*, I, ii, 6.)

234. *Quod* .. Vers attribués à Auguste et conservés par Martial (*Epigr.*, XI, xxi, 3). Voyez l'imitation discrète qu'en a faite Fontenelle dans ses *Dialogues des morts*.

— *Avecq le congé que vous m'en avez donné.* On suppose que ces paroles sont adressées à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre, à qui Montaigne aurait envoyé son *Apologie de Sebond.*

— *Quam...* Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand le fougueux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux, ou comme les épis pressés que dore le soleil d'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie, les boucliers résonnent et la terre tremble sous le pas des guerriers. (Virgile, *Æn.*, VII, 718.)

— *It...* Le noir essaim va dans la plaine. (Id., *Æn.*, IV, 404.)

235. *Car ce fut luy, ce me semble.* Montaigne fait erreur : ce n'est pas Pompée, mais les *Caracitaniens*, que Sertorius vainquit ainsi. Voy. Plutarque, *Vie de Sertorius*, c. 6.

— *Hi...* Cette grande animosité, tous ces furieux combats, un peu de poussière en a raison. (Virgile, *Géorg.*, IV, 86.)

236. *Il n'est animal au moindre* (1588). C'est-à-dire : « jusqu'au moindre ». *Il n'est animal au monde* (1595). C'est le même sens dans les deux leçons.

P. 236. *Le roy Pyrrhus.* Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 12.

— *Autant en fit le chien du sage Hésiode.* Id., *ibid.*, et autres.

237. *Un autre chien.* Id., *ibid.* Voy. aussi Élien, *Hist. des animaux*, VII, 13.

— *Que Apion recite.* Dans Aulu-Gelle, V, 14.

238. *Androdus.* Ou *Androclus*, ou mieux *Androclès*, d'après Élien, *Histoire des animaux*, VII, 48.

240. *Post...* Ensuite venait, dépouillé d'ornements, son cheval de bataille Éthon, qui pleurait à grosses larmes. (Virgile, *Æn.*, XI, 89.)

241. *L'escare.* Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 26.

— *Les barbiers.* Id., *ibid.*

242. *Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu.* Id., *ibid.*, c. 32.

— *Il y a un pareil mariage.* Id., *ibid.* Voy. aussi Pline, VIII, 25, et Élien, *Hist. des animaux*, III, 11.

— *Cette coquille qu'on nomme la nacre.* Voy. Cicéron, *de Nat. deor.*, II, 48, et Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 32.

243. *En la maniere de vivre des tuns.* Voy. Plutarque, *ibid.*, c. 29.

— *Ce faict du grand chien... envoyé... au roi Alexandre.* Id., *ibid.*, c. 14.

244. *On recite d'un elephant.* Voy. Arrien, *Hist. ind.*, c. 14.

— *On recite d'un tygre.* Voy. Plutarque, *de l'Industrie des animaux*, c. 49.

245. *Plutarque qui en a veu.* Id., *ibid.*, c. 34. Voy. aussi Pline, X, 32, et Élien, *Hist. des animaux*, IX, 17.

P. 247. *Quippe*... Vous verrez de généreux coursiers, tout endormis qu'ils sont, suer, souffler bruyamment et se raidir, comme s'ils disputaient le prix de la course. (LUCRÈCE, IV, 988.)

— *Venantumque*... Souvent, au milieu d'un profond sommeil, les chiens de chasse viennent à s'agiter tout à coup, à aboyer et à aspirer l'air fréquemment, comme s'ils étaient sur la piste de quelque bête ; souvent même, en se réveillant, ils continuent à poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils croient voir fuir, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. (ID., IV, 992.)

248. *Consueta*... Souvent, l'hôte fidèle et caressant de nos maisons, le chien, se dresse en sursaut au milieu du léger sommeil qui alourdissait ses paupières, parce qu'il a cru voir une forme étrangère et des traits inconnus (ID., IV, 999.)

— *Turpis*... Un teint belge déparerait un visage romain. (PROPERCE, II, XVII, 26.)

249. *Comme dit Pline.* Liv. IV, c. 13.

— *Que Platon attribue.* Dans le *Timée,* p. 94. Voy. aussi CICÉRON, *de Nat. deor.,* I, 10.

250. *Pronaque*... Dieu a courbé les animaux et attaché leurs regards à la terre; mais il a donné à l'homme une tête droite : il a voulu qu'il regardât le ciel et pût contempler les astres. (OVIDE, *Métam.,* I, 84.)

— *A multis*... Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. (SÉNÈQUE, *Epist.* 124.)

— *En Platon et en Cicero.* Dans le *Timée* et dans le traité *de la Nature des dieux.*

— *Simia*... Combien est semblable à nous le singe, bête difforme ! (ENNIUS, *apud* CIC., *de Nat. deor.,* I, 35.)

252. *Ille*... Il en est qui, pour avoir vu à découvert les parties secrètes de l'objet aimé, ont été pris d'hésitation

au moment le plus vif de leurs transports. (OVIDE, *de Remed. amor.*, 429.)

P. 252. *Nec*... Nos dames n'y manquent pas : elles ont grand soin de défendre l'entrée de ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir sous leur joug. (LUCRÈCE, IX, 1182.)

253. *De façon que la philosophie, voire la stoïque.* Voy. PLUTARQUE, *des Communes Conceptions contre les stoïques*, c. 8.

255. *Comme fait bien Socrates.* Voy. XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, IV, 12.

— *Ut vinum*... De même qu'il vaut mieux s'abstenir absolument de donner du vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède, rarement utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait pour une chance de salut à un danger véritable ; de même ne sais-je s'il ne vaudrait pas mieux que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes et fatal à tous les autres. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 27.)

256. *Illitterati*... Est-ce que, pour être illettré, on est moins vigoureux aux combats de l'amour? (HORACE, *Epod.*, VIII, 17.)

257. *Scilicet*... Sans doute vous échapperez ainsi à la maladie et à la décrépitude, vous ne connaîtrez ni le chagrin ni les soucis, vous aurez une vie plus longue et un sort meilleur. (JUVÉNAL, XIV, 156.)

258. *Comme dit Epicurus.* Ou plutôt l'épicurien *Colotès.* Voy. PLUTARQUE, *Traité contre Colotès*, c. 27.

— *Eritis*... Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. (*Genèse*, III, 5.)

— *Et les Sereines, pour piper Ulysse, en Homere.* Dans l'*Odyssée*, XII, 188.

P. 259. *Ad summum...* Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter ; il se trouve riche, libre, honoré, beau, enfin le roi des rois, d'une santé florissante surtout, à moins toutefois qu'il n'ait la pituite. (HORACE, *Epist.*, I, 1, 106.)

— *C'est ce que dict Epictete.* Voy. *Manuel*, c. 11.

— *Il n'est rien, dict Cicero.* Dans *Tuscul.*, I, 26.

— *Cavete...* Prenez garde qu'on ne vous trompe sous le masque de la philosophie et par de fausses apparences, selon les doctrines du monde. (S. PAUL, *ad Coloss.*, II, 8.)

260. *Deus...* Ce fut un dieu, illustre Memmius, oui, ce fut un dieu celui qui le premier trouva cette manière de vivre à laquelle on donne aujourd'hui le nom de Sagesse, et qui, par art, a fait succéder dans la vie le calme et la lumière à l'agitation et aux ténèbres. (LUCAIN, V, 8.)

— *L'entendement de cettuy-cy.* C'est-à-dire de Lucrèce, dont Montaigne vient de citer des vers. Un breuvage que lui donna sa femme ou sa maîtresse lui troubla la raison, et ne lui laissa que quelques intervalles lucides pendant lesquels il composa son poème. Il finit par se donner la mort. Voy. les *Chroniques* d'EUSÈBE.

— *Cette promesse du livre de Democritus.* Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 23.

— *Et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste.* ID., *de Fin.*, II, 13.

— *Ce jugement de Chrysippus.* Voy. PLUTARQUE, *des Communes Conceptions*, etc., c. 30.

261. *Possidonius.* Voy. CICÉRON, *Tuscul.*, II, 25.

— *In virtute...* C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui n'arriverait pas si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 36.)

— *Cecy est aussi de Seneca.* Voy. *Epist.* 53, à la fin.

262. *Le philosophe Pyrrho.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IX, 69.

P. 262. *Re...* Il ne fallait pas faire le brave en parole• pour succomber en effet. (CICÉRON, *Tuscul.,* II, 13.)

— *Archesilas.* ID., *de Finibus,* V, 51.

— *Et Dionysius.* ID., *ibid.,* V, 21 ; *Tuscul.,* II, 25.

264. *Cette ancienne opinion des philosophes.* L'opinion des sceptiques.

266. Dans son voyage en Italie, Montaigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le fameux Torquato Tasso, l'auteur de *la Jérusalem délivrée,* enfermé comme fou à l'hôpital Sainte-Anne.

267. *Pungit...* Nous sommes sensibles à la moindre égratignure, et néanmoins la plénitude de la santé nous laisse indifférents. Nous nous réjouissons de n'être ni pleurétiques ni podagres, et à peine mettons-nous en compte d'être sains et vigoureux. (Vers tirés d'une satire latine d'Étienne de La Boétie et faisant partie du livret de ses œuvres publié par Montaigne à Paris, en 1571, chez Frédéric Morel.)

— *Segnius...* Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. (TITE-LIVE, XXX, 21.)

— *Nimium...* (ENNIUS, *ap.* CIC., *de Finibus,* II, 13.)

268. *Je ne louë point cette indolence.* Voy. CICÉRON, *Tuscul.,* III, 7.

— *Istud...* Cette indolence ne s'acquiert point sans une grande férocité de l'esprit et un anéantissement du corps. (ID., *ibid.,* III, 6.)

269. *Chè...* Le souvenir du bien passé double le mal présent. (TASSO, *Gerusal. liber.*)

— *Levationes...* Il (Épicure) dit que, pour bannir le chagrin, il faut faire diversion aux pensées tristes en rappelant les idées riantes. (CICÉRON, *Tuscul.,* III, 15.)

270. *De celuy.* D'Épicure.

— *Qui genus...* Qui, supérieur au genre humain pa

son génie, a effacé tous les hommes, comme le soleil en se levant éteint les étoiles. (LUCRÈCE, III, 1056.)

P. 270. *Suavis...* Doux est le souvenir des maux passés. (EURIPIDE, *apud* CIC., *de Finibus*, II, 32.)

— *Est situm...* Il dépend de nous d'ensevelir pour jamais dans l'oubli nos malheurs passés et de ne nous rappeler que ce qui nous est arrivé d'heureux. (Id., *ibid.*, I, 47.)

— *Memini...* Je me souviens des choses que je voudrais oublier et oublie celles dont je ne voudrais pas perdre le souvenir. (ID., *ibid.*, II, 32.)

— *Qui se unus...* Qui, seul entre tous, a osé se dire sage. (ID., *ibid.*, II, 3.)

— *Iners...* L'ignorance n'est pas un remède efficace à nos maux. (SÉNÈQUE, *Œdipe*, acte III, v. 7.)

271. *Potare...* Je commencerai par boire et par répandre des fleurs, quitte à passer pour fou. (HORACE, *Epist.*, I, v, 14.)

272. *Pol !...* Ah ! mes amis, qu'avez-vous fait ? En me sauvant, vous m'avez tué : car c'est m'enlever toute volupté que de m'arracher l'erreur qui faisait le charme de ma vie. (ID., *Epist.*, II, II, 138.)

— *D'une pareille resverie à celle de Trasilaus.* Voy. ATHÉNÉE, liv. XII, vers la fin, et ÉLIEN, *Var. Hist.*, IV, 23, où l'on trouve *Trasilus* au lieu de *Trasilaus*.

— Ἐν τῷ... (SOPHOCLE, *Ajax*, v. 552.)

— *Et l'Ecclesiaste*, I, 18.

— *Placet ?...* La vie te plaît-elle, supporte-la. En es-tu rassasié, sors-en comme tu voudras. La douleur te pique-t-elle, mettons même qu'elle te déchire ; si tu es nu, tends la gorge ; mais, si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire si tu es fort, résiste. (Passage altéré de SÉNÈQUE, *Epist.* 70, pour les premières paroles. Le reste, à partir de *pungit*, est de CICÉRON, *Tuscul.*, II, 14.)

273. *Vivere...* Si tu ne sais pas user de la vie, cède ta

place à ceux qui ont cette science. Tu as assez joué, tu as assez mangé et bu ; il est temps de faire retraite, car tu pourrais t'enivrer et devenir la risée des jeunes gens, chez qui cette débauche est plus excusable que chez un homme de ton âge. (HORACE, *Epist.*, II, II, 213.)

P. 273. *Democritum...* Démocrite, voyant que l'âge avait affaibli ses facultés, se donna volontairement la mort. (LUCRÈCE, III, 1052.)

— *C'est ce que disoit Antisthenes.* Voy. PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 14.

— *Et ce que Chrysippus.* ID., *ibid.*

— *Celuy Sextius duquel Senecque et Plutarque parlent.* Voy. PLUTARQUE, *Comment on pourra apercevoir si on amende*, etc., c. 5 ; et SÉNÈQUE, *Epist.* 59, 64, 73, 98, 108, etc.

— *Aut bibat...* Qu'il boive ou qu'il s'en aille. (CICÉRON, *Tuscul.*, v. 4.)

— *Et Crates disoit.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 86.

274. *Valentian.* Il n'a pas existé d'empereur romain de ce nom. Trois empereurs ont porté le nom de *Valentinien;* mais il est vraisemblable que Montaigne a entendu parler ici de *Valens*, empereur d'Orient de la deuxième moitié du IVe siècle, qui adopta l'hérésie d'Arius et persécuta les catholiques.

275. *Di cittatorie...* D'ajournements, de requêtes, d'informations et de lettres de procuration, ils en ont les poches et les mains pleines, et aussi de liasses de gloses, de consultations et de procédure. Avec de telles gens, les malheureux ne sont jamais en sûreté dans une ville ; ils sont assiégés par derrière, par devant, de tous les côtés, par une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. (ARIOSTO, *Orl. fur.*, canto XIV, st. 84.)

— *Ce que disoit un senateur romain.* Passage de Varron *apud* NONIUM MARCELLUM, au mot *Cepe.*

P. 276. Ἡ δεισιδαιμονία... Ce passage grec, que Montaigne traduit avant de le citer, exprime une pensée que Stobée attribue à Socrate, *Serm.*, XXII, p. 189.

— *Aprés que Socrates fut adverty*. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, p. 360.

277. *Immortalia*... Exprimant des choses immortelles en termes mortels. (Lucrèce, V, 122.)

— *Melius scitur*... On connaît mieux Dieu en ne cherchant pas à le comprendre. (S. August., *de Ordine*, II, 16.)

— *Sanctius est*... Il est plus saint et plus respectueux de croire que d'approfondir ce que font les dieux. (Tacite, *de Mor. German.*, c. 34.)

— *Atque illum*... Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers, et, si on parvient à le découvrir, il est impossible de le faire comprendre au vulgaire. (Cicéron, d'après le *Timée* de Platon, c. 2.)

278. *Parquoy Aristote*. Voy. *Morale à Nicomaque*, VII, 1.

— *Neque gratia*... Il n'est susceptible ni d'amour, ni de haine, parce que tout ce qui est tel provient de notre faiblesse. (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 17.)

279. *Je destruiray la sapience des sages*. Voy. S. Paul, *Épître aux Corinthiens*, I, 1, 19.

280. *Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien*. Mot de Socrate. Voy. Cicéron, *Acad.*, I, 4.

— *Valerius dict*. Valère Maxime ne dit rien de semblable.

— *C'est ce que Velleius*. Voy. Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 17.

— *Pherecydes*. Voy. Diogène Laerce, I, 122.

— *Omnes pene veteres*... Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étaient bornés, notre intelligence imbécile et la vie trop courte. (Cicéron, *Acad.*, I, 12.)

P. 281. *Qui vigilans*... Qui dort en veillant, qui est presque mort quoique vivant et les yeux ouverts. (LUCRÈCE, III, 1061, 1059.)

— *Dicendum est*... Je vais parler, mais sans rien affirmer ; je chercherai toutes choses, doutant le plus souvent et me défiant de moi-même. (CICÉRON, *de Divinat.*, II, 3.)

283. *Nil*... Quiconque pense qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même si l'on sait quelque chose qui permette d'affirmer qu'on ne sait rien. (LUCRÈCE, IV, 470.)

— *Zenon peignoit de geste.* Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 47.

285. *Ad quamcumque*... Ils s'attachent à n'importe quelle discipline comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés. (ID., *ibid.*, II, 3.)

— *Hoc liberiores*... D'autant plus libres et indépendants qu'ils ont une pleine puissance de juger. (ID., *ibid.*)

286. *Ce qu'il vous plaira.* (ID., *ibid.*, II, 43.)

— *S'il est loisible à Panætius.* (ID., *ibid.*, II, 33.)

287. *Ut, quum*... Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. (ID., *ibid.*, I, 12.)

288. *Non enim*... Car Dieu n'a pas voulu que nous sachions ces choses ; il nous en a permis seulement l'usage. (ID., *de Divinat.*, I, 18.)

290. *Accepte, dict l'Ecclesiaste,* III, 22 ; V, 17, etc.

— *Dominus*... Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines. (*Psaume* XCIII.)

— *Quam docti*... Que les savants supposent plus qu'ils ne la connaissent.

— *Timæus*... Voy. PLATON, *Timée*, p. 526.

291. *Et si nous aprenons de luy que le beaucoup sçavoir aporte l'occasion de plus doubter.* Cette pensée n'est pas

d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II : *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.*

P. 291. *Ut potero...* Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais n'allez pas prendre mes paroles pour des oracles, comme si elles sortaient de la bouche d'Apollon Pythien : faible mortel, je ne poursuis que le probable. (Cicéron, *Tuscul.*, I, 9.)

— *Si forte...* Si, discourant sur la nature des dieux et sur la naissance du monde, je m'explique imparfaitement, n'en soyez pas étonnés : rappelez-vous que moi qui vous parle, et vous qui m'écoutez, nous sommes des hommes, et que vous n'avez rien à me demander de plus que des probabilités. (Cicéron, d'après le *Timée* de Platon.)

292. Σκοτεινός. Ténébreux.

— *Clarus...* C'est par l'obscurité de son langage que Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants. Les sots, en effet, n'estiment et n'admirent que ce qui leur est présenté en termes énigmatiques. (Lucrèce, I, 640.)

— *Qui requirunt...* Ceux qui recherchent ce que nous pensons de chaque chose sont trop curieux. Ce principe en philosophie de disputer de tout sans décider sur rien, établi par Socrate, repris par Arcésilas, affermi par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours. Nous sommes de l'école qui dit que le faux est partout mêlé au vrai et lui ressemble si fort qu'il est impossible de les discerner d'une manière certaine. (Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 5.)

— *Clytomachus affermoit.* Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 45.

293. *Chrysippus,* dans les *Contredits des philosophes stoïques* de Plutarque, dit tout le contraire de ce que Montaigne lui fait dire ici.

— *Cicero reprend aucuns de ses amis.* Voy. *de Offic.*, I, 6.

— *Les philosophes Cyrenaïques.* Voy. Diogène Laerce, II, 92.

— *Zenon.* Id., VIII, 32.

P. 293. *Parum mihi placeant*... J'estime peu les lettres qui n'ont pas servi à rendre vertueux ceux qui les pratiquent. (Salluste, *Bell. Jug.*, c. 85.)

294. *Socrates disoit que les sages femmes*... Dans le *Théétète* de Platon.

296. *Les œuvres de Dieu*... (Plutarque, *des Oracles qui ont cessé*, c. 25, traduction d'Amyot.)

— *Semblable à celuy qu'Empedocles.* Voy. Cicéron, *Acad.*, II, 5.

— *Cogitationes*... Les pensées des mortels sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. (*Sagesse*, IX, 14.)





TABLE

DU TOME TROISIÈME

LIVRE SECOND

Pages

CHAPITRE PREMIER. — De l'Inconstance de nos actions 1

CHAPITRE II. — De l'Yvrongnerie. 12

CHAPITRE III. — Coustume de l'isle de Cea. 25

CHAPITRE IV. — A demain les affaires 45

CHAPITRE V. — De la Conscience. 49

CHAPITRE VI. — De l'Exercitation. 54

CHAPITRE VII. — Des Recompenses d'honneur . . . 71

CHAPITRE VIII. — De l'Affection des peres aux enfans 78

CHAPITRE IX. — Des Armes des Parthes 111

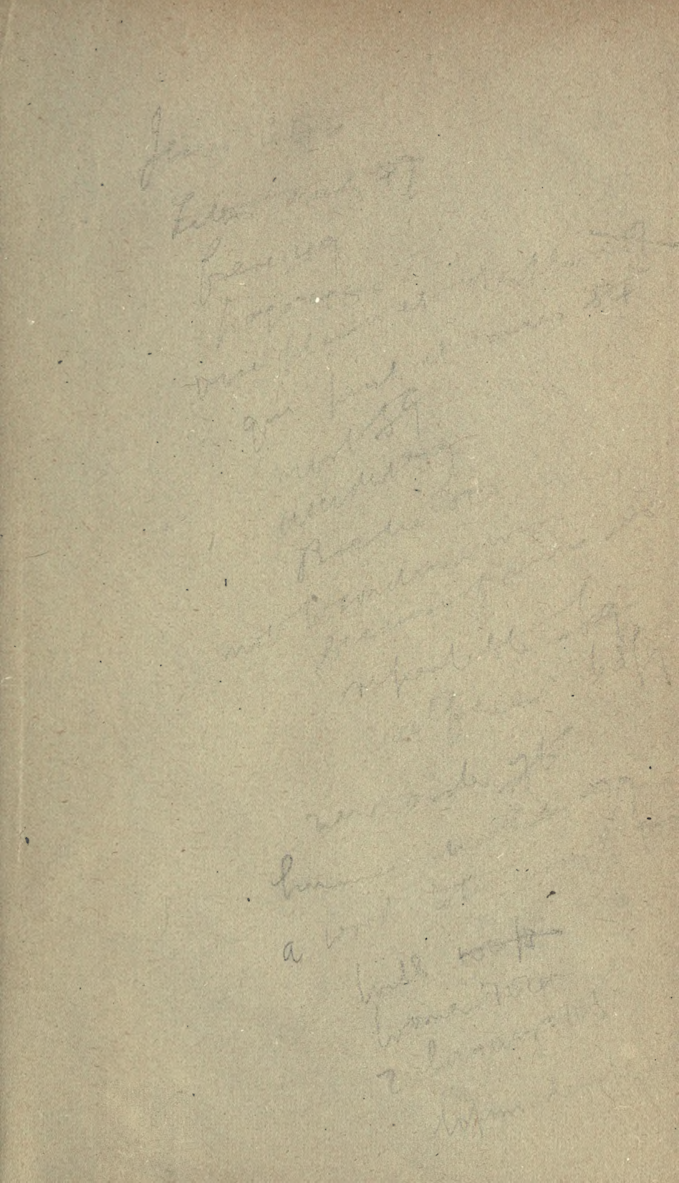
CHAPITRE X. — Des Livres 117

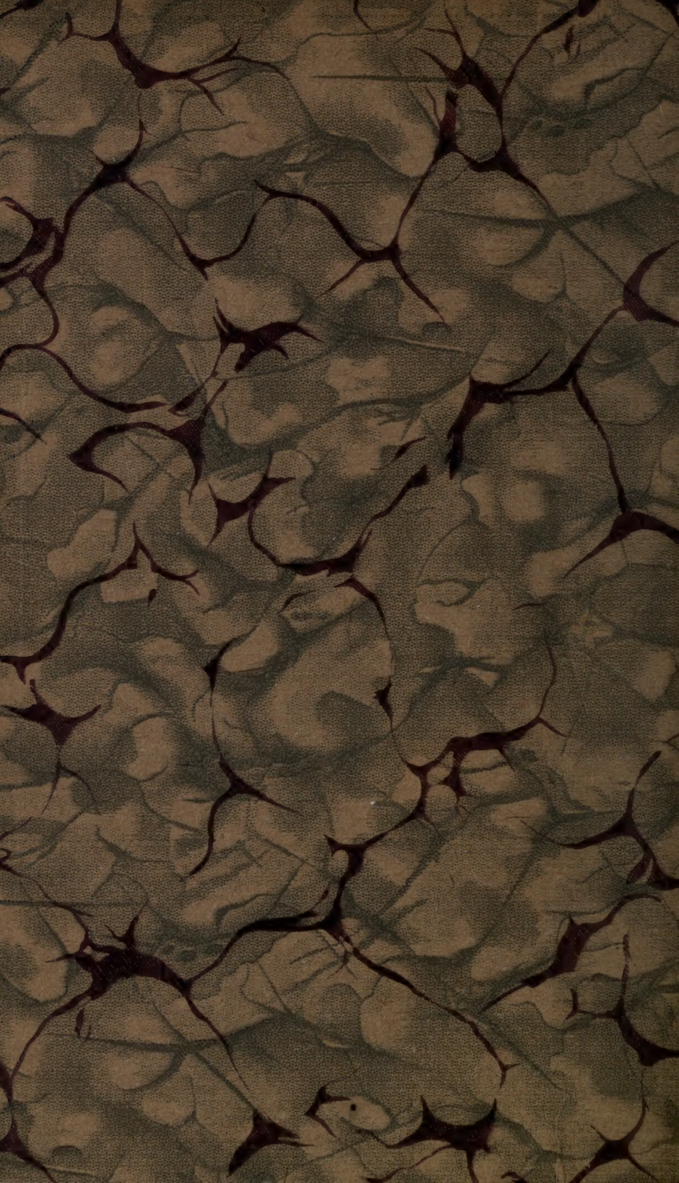
CHAPITRE XI. — De la Cruauté 144

CHAPITRE XII. — Apologie de Raimond Sebond . . 169

NOTES 297

3090-5-22. — Imp. HEMMERLÉ, PETIT et Cie
2, 4 et 4 bis, rue de Damiette





PQ
1641
A1
19--
t.3

Montaigne, Michel Eyquem de
Essais

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

